This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book thaï was prcscrvod for générations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's bocks discoverablc online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose légal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other maiginalia présent in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journcy from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we hâve taken steps to prcvcnt abuse by commercial parties, including placing lechnical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use thèse files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain fivm automated querying Do nol send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character récognition or other areas where access to a laige amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for thèse purposes and may be able to help. + Maintain attributionTht GoogX'S "watermark" you see on each file is essential for informingpcoplcabout this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it légal Whatever your use, remember that you are lesponsible for ensuring that what you are doing is légal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countiies. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can'l offer guidance on whether any spécifie use of any spécifie book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liabili^ can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps rcaders discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full icxi of ihis book on the web at|http: //books. google .com/l

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en maige du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages apparienani au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adressefhttp: //book s .google . coïrïl

The text on this page is estimated to be only 1.50% accurate

--:-???. -. *:i I . t \.>i,T -t^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

-*v

The text on this page is estimated to be only 3.00% accurate

i I

The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate

LES DAMES DE RIBEAUPIN A»lDi5 NBW-TOML

The text on this page is estimated to be only 18.43% accurate

DU MEME AUTEUR Le Cardinal Gonsalvi, étude diplomatiqae 1 yol. Thérèse, roman 1 — Les Duperies de rAmoar, ; l — La Yénas des Gordes (avec M. Belot) 1 — La succession Ghayanet â — Le Prince Pogoutzine ... 1 — Les soixante et une victimes de la Glacière '. 3 — Le Missionnaire 1 — Marthe Yarades*. 1 — Jean le Gueux 1 — Le roman d'une jeune fille 1 — SOUS PRESSE Pleur-de-Péché 1 Mon histoire 1 Vie et aventures de Madeleine 1 Ministre ! 1 CHchi-. — Tmp. M4 LoigiioD, Paul Dupont et C'», ru« du Bao-d' A stères, 12

The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate

LES DAMES DE RIBEAUPIN PAK ERNEST DAUDET LACHAUD, LIBRAIBE-É&ITEUR

The text on this page is estimated to be only 0.67% accurate

• V • « ♦-^S

LES DAMES DE RIBEAUPIN CHAPITRE l«' LES DAMES DE RIBEAUPIN Sur l'emplacement qu'occupait autrefois le quartier connu sous le nom de Petite-Pologne, la ville de Paris a fait, il y a environ dix ans, une trouée formidable. De ce quartier, qu'habitaient les chiffonniers, où s'élevaient leurs masures, il ne reste plus rien. Mais sa démolition n'est pas tellement éloignée de nous qu'on ne puisse se rappeler la physionomie qu'il avait alors. Au déboàt^ié' dé. Jarruô/ Beiab^Jme, on s'engageait sur des terrains vagues,, déserts, accidentés, de mauvaise mine, qui^^tâiefiirûûe ipjure à la civilisation. A la place que travôTSOo.aujogfd'hiii le boulevard Malesherbes, Paris'.ayfi>CM«10àqii€f* Cette plaie infecte, qui était une honte pour la première capitale du monde, a disparu. Du parc Monceaux à la Madeleine 1

 ^ Tair et les hommes circulent librement. La^PetitePologne n'est plus qu'à Tçtat de souvenir dans la mémoire des Parisiens. Antérieurament à ^^ dipparitioq, dapa l2| partie de la rue Delaborde, que ces vastes transformations ont emportée, non loin de l'abattoir de l'avenue de Munich, on voyait un bureau de tabac, le seul qui existât dans le quartier. C'était une petite boutique, ayant sur la rue une façade d'environ trois mètres et une vitrine dans laquelle reposaieat des pipe^ et des boîtes de cigares. Ce bureau de tabac possédait une clientèle assez nombreuse, composée de la population du quartier et des individus que leurs travaux y appelaient tous les jours. 11 était rare que le soir, vers sept heures, il n'y eût pas dans la boutiqqg affluence nombreuse de chalands. Les bouchers qui se rendaient à l'abattoir, les maçons qui venaient; de quitter I§uf chantier, le3 chiffonniers qui, la bptte sur le dos, s& préparaient à @ntrepreaâFe dan§ ?s^% leur tournéfi nocturne, semblaient s'y donner qi|pti(lienne(Qent rendez'^vous. Un san^edi poir^du mois de janvier 186**'^, riqtérieuf du petit mag«tf|it'$£(ri^t.in'«p^$tot;}^ anipi^ que d§ coutume, La foule, y é^it 'ênôrmà/* £^ porte ne se fermait plus, et, n^ejit ét^à'èîprè^iQn de jovialité qui régnait sur tousUe&*yisj;giQs, mJ^^, pu croira, tant le tumulte était griùi^'^'-kji'f^tii^ei^^ d'épfieute. Rien de semblable n'était à redouter, L'afQiieqqe iav|t« sitée, la joie générale s'expliquaient naturellejxi^nt^

iES OÀMES BfS aiBSAUPIN 3 Cette foule se compoiait d'ouvriero qui avaient reçu leur paye. Or, rien ne rend expansif comme la légitin^e possession de l'argent honnêtement gagné. Le3 sergents de ville qui se promenaient au dehors semblaient peu s'inquiéter du tapage qui arrivait jusqu'il leurs oFeilles. Ils se conleptaient de morigéner les ivrognes qui ça et là, titubant sur leurs jambes^ bar^raient le chemin aux passants. Dans l'intérieur du magasin, qu'éclairaient deux becs de gaz, derrière le comptoir, deux femmes étaient assises, activement employées à servir les clients et à recevoir l'argent. L'une de ces femmes avait environ cinquante ans. Elle était grande, forte, taillée en oa^ rabinier avec des mains viriles, aux doigts courts et gras, chargés de- bagues dont les pierres quoique sans valeur avalent toutefois un éclat qui tirait l'œil. À ne considérer que les traits de son visage^ on ne pouvait dire que cette femme fût laide ; mais sa physionomie était déplaisante. Il y avait quelque chose de faux dans l'expression de son regard, qui eût éloigné d'elle tout observateur accoutumé à chercher dans les yeux l'image de l'âme. Elle était vêtue d'une robe de soie jonquille qui dessinait un corsage opulent à l'excès, une taille plus carrée que ronde. Sa coiffure se composait d'un bonnet en dentelles, garni de rubans verts et de raisins noirs. Sous le menton à triple étage^ elle portait, en guise de broche, un médaillon ovale, dans lequel était encadré un portrait au daguerréotype, représentant un capitaine d'infanterie en grand

 uniforme. D'une voix mâle, cette élégante personne interpellait les clients. Elle les servait d'un geste rapide qu'elle s'efforçait de rendre aimable, tandis qu'à côté d'elle une jeune fille recevait l'argent et comptait la monnaie. Rien de plus fin, de plus poétique ne se pouvait voir que le visage de cette enfant, qui ne paraissait pas avoir dépassé de beaucoup sa seizième année. Ses cheveux blonds, divisés sur son front, retombaient sur sa nuque en une masse soyeuse, retenue dans un filet invisible. Ses yeux presque noirs étaient si grands qu'au premier abord, ils inquiétaient quiconque les regardait. Ce n'est qu'après quelques secondes d'observation qu'on saisissait l'expression de douceur, en même temps, de tristesse qui s'en dégageait. Ses traits avaient une angélique pureté; mais ils étaient couverts de cette pâleur de cire vierge qu'on remarque sur le visage de la plupart des jeunes Parisiennes, résultat des privations de toutes sortes auxquelles un grand nombre sont exposées. Cette jeune fille exerçait moins de séduction qu'elle n'inspirait de pitié. Sa petite robe de laine brune était à elle seule une révélation. Pour se vêtir ainsi à un âge où l'on est habituellement coquette, où avec un rien une personne qui a du goût se rend attrayante, il fallait qu'elle fût malheureuse. Tout en elle attestait une mélancolie trop profonde pour n'être pas le résultat de quelque gros chagrin. Elle était d'ailleurs silencieuse, discrète, réservée, autant que la femme as

LES 9AMES DE RTBEAIPIN sise à côté d'elle se montrait bruyante, loquace. En entrant ou en sortant, un homme laissait-il échapper un mot grossier, deux nuages roses se montraient aux pommettes des joues àe Tenfant; dans ses yeux on pouvait lire alors une inquiétude voisine de la terreur. Ce fut après un incident semblable qu'elle tomba tout à coup dans une sorte de torpeur qui eût alarmé une mère vigilante. Elle demeura im&obile, n'ayant p]us la force de tendre la main aux clients. — Allons donc, Adrienne I s'écria soudain la grosse femme, à quoi songes-tu? C'est bien le moment de monter dans les nuages, petite sotte. A ces paroles, prononcées brutalement, la jeune fille tressaillit. Deux larmes roulèrent dans ses yeux. Elle baissa la tête. Nul n'en vit rien, à l'exception toutefois d'un vieillard vêtu comme un ouvrier qui bourrait sa pipe devant le comptoir. — Il ne faut pas gronder l'enfant, dit-il doucement. Voyez-vous, madame Ribeaupin, ça li'est pas encore bien fort ; ça travaille trop. — Ne doit-elle pas gagner sa vie? — Sans doute, mais... — Je n'ai pas de carrosse à lui donner, ni de laquais pour la servir; puisque moi, sa mère, veuve du baron , de Ribeaupin, officier dans l'armée française, je travaille, puisque ses sœurs travaillent, elle doit nous imiter, à moins qu'elle ne préfère séduire un joli monsieur qui lui fera des rentes. Ayant ainsi parlé, la baronne de Ribeaupin regarda

6 LES DAMES DE lltBEÂUPIN flêrement son monde comme pour juger de l'effet de Bos paroles. Mais nul, à l'exception de celui auquel dlles étaient adressées, ne les avait entendues; Il sourit tristement à Adrienne, puis se retira sans ajouter un mot. — ^ De quoi se méle-t-il? murmura madame de RibeaupiUi Se tournant vers sa fille, elle ajouta : — Toi, va te consoler là-haut, tu reviendras quand ce sera fini. — «■ C'est fini, maman, répondit Adrienne* — C'est bien heiifeuxi Peu à peu, la foule des Cllentà s'éclaircissaît. Le petit magasin fut bientôt solitaire. Alors madame de Ribeaupin se mit à compter sa recette, tandis qu'Adrienne, accablée sous le poids de sa peine, se livrait à d'amères réflexions. Soudain la porte de la rue fut poussée avec violence. Deux jeuneô filles entrèrent bruyamment. C'étaient les sœurs d'Adrienne, Charlotte et Estelle, deux grandes personnes, bien découplées, type accompli des demoiselles employées dans les magasins de nouveautés. Elles n'étaient pas d'une beauté achevée; mais la hardiesse de leur regard, roriginalité de leur coiffure, la coupe un peu excentrique de leur robe suffisaient à les rendre séduisantes pour tout libertin en quête d'une bonne fortune. Au premier abord, on trouvait qu'elles se ressemblaient beaucoup, mais il ne fallait pas une longue attention pour s'apercevoir des différences qui exis

Lf^S DAMES DE HIBEAUPIN Y talent eûtl^ elles. Plas âgées qu'Âdrienne de deui ou trois ans, elles étaient brunes Tune et l'autre, avec un teint mat, des yeux iloirâ, des traits qui n'avaient rien de vulgaire. Mais siJr le visage d'Estelle, l'afnée des deux, se révélait plus de vivacité que sur celui de Charlotte, dont la physionomie était assombrie par une expression continuelle de mécontentement, résultat d'un chagrin incurable, ou d'un ennui profond. Elles étaient l'une et l'autre debout devant leur mère, tenant h la main titi petit papier blanc. — Maman, une logé pour le Théâtre- italien, répétaient-elles. % — Une loge! s*écria madame de Ribeaupiil* De qui tenez-vous ce coupon ? — De M. Dérvaux, notre patron, répondit Estelle. Tout à Theure, il nous en a fait hommage* — C'est trèé-bien de sa part, répondit madame de Ribeaupin; mais je vous croyais trop occupées en Ce moment pour* qu'il vous fût possible de quitter le magasin avant dix heures. — Oh ! oui, s'écria Charlotte, bien occupées. Mais les forces humaines ont des limites. M. Dervàux a bien compris qu'il nous devait ce petit dédommagement. — Mais quel est donc ce gros travail? demanda madame de Ribëaupiri. — Ah Voilà! c'est un secret! f éprit Estôllôi — Un secret pour votre mère ! — Eh bien! je vais tout te dire, mamatl, mais tu ne

 le répéteras pas. M. Dervaux croit qu'il sera exproprié dans trois mois. Afin d'obtenir une indemnité plus con* sidérable que celle qu'on veut lui allouer, il grossit en apparence le chiffre des affaires passées et présentes. Nous sommes occupées à recopier les livres des deux dernières années, en augmentant les chiffres qui s'y trouvent, afin de prouver au jury que les affaires de M. Dervaux s'élèvent à deux millions par an, que, par conséquent, on lui doit une indemnité plus forte que si elles ne s'élevaient qu'à cinq cent mille. — Tiens, tiens, mais voilà qui me semble habile, fit madame de Ribeypin. — Maman, s'écria impétueusement Estelle, il est près de huit heures. Il faut nous presser si nous voulons arriver au théâtre avant le lever du rideau. — Mais qui gardera le magasin? demanda Charlotte. — Adrienne , parbleu ! répondit madame de Ribeaupin. — Moil s'écria Adrieone avec une expression de regret. — Que risques- tu, petite poltronne? la bonne est couchée au-dessus de ta tête. Allons, mes enfants, ajouta madame de Ribeaupin en s'adressant à ses deux atnées, courons nous habiller. Elles disparurent toutes les trois, dans l'arrièreboutique où se trouvait l'escalier qui conduisait aux chambres situées à l'entre-sol. En une demi-heure, elles furent prêtes à partir. Madame de Ribeaupin, ayant recommandé à Adrienne de fermer la boutique à dix

LES DAMES DE RlBEAUPiN 9 heures, de se coucher sans les attendre, sortit triomphalement avec Estelle et Charlotte, regrettant que la nuit fût déjà trop profonde pour permettre aux habitants du quartier de les voir toutes trois dans l'éclat de leur toilette. Adrienne resta seule. Vingt-cinq ans avant l'époque où commence ce récit, mademoiselle Athénaîs Mérille, fille d*un petit employé d*Évreux, avait eu le bonheur, bien qu'elle eût déjà vingt-cinq ans, ne possédât ni beauté, ni grâce, ni dot, de plaire à Charles-Hector, baron de Ribeaupin, le doyen des capitaines du 105" régiment d'infanterie de ligne, et de Tépouser. Sans la circonstance fortuite qui plaça sur sa route le capitaine de Ribeaupin, elle eût, comme on dit vulgairement, coiffé sainte Catherine. Aimait-elle son mari en repensant? c'est douteux; mais elle voyait en lui le sauveur longtemps espéré qui l'arrachait à une existence terne, sans soleil, sans but. Pendant les huit premières années, le mariage fut heureux, égayé surtout par la naissance de trois filles. Mais si la baronne de Ribeaupin avait cru que son mari parviendrait un jour à un grade supérieur, elle dut bientôt se détromper en appréciant sa bêtise, sa nullité. Ce fut le premier nuage qui se répandit sur sa vie. Engagé volontaire à dix-huit ans, le baron de Ribeaupin, malgré son titre et son nom, n'avait pu arriver au delà du grade de capitaine, qu'il n'occupait d'ailleurs que grâce aux droits d'ancienneté. Nous n'en parlerons pas autrement, si ce n'est pour con1.

10 LES DAMES DE RIBEAUPIN Stator que c'était WM nature à la fois vuigaii'e et inintèlligentBi Ces défautB^ qui faisaient de M le plus détestable ofûcier du 105% en firent le plus commode des tnaris. Ils permirent à sa femme de porter les culottes. Elle fut la directrice incontestée du ménage. C'était une maîtresse femme» Elle mena la barque avec une remarquable habileté* Elle serait parvenue à procurer de l'avancement à son mari^ si une balle kabyle n'eût emporté le pauvre diable de la manière là plus imprévue. Elle se trouva veuve avec trois filles, il'ayant pour toute ressource que quinze cents francs de rentes. Elle n'aurait pu élever sa famille sans entamer forte*ment son petit capital» 8i> à force d'adresse^ de supplicationsi c^intrigues, elle ne fût parvenue à obtenir dans Paris un bureau de tabac d'un revenu relativement considérable! Jusqu'au moment où s'ouvre cette histoire^ la vie de madame de Ribeaupin fut singulièrement accidentée. Il est itiutile d'en raconter les péripéties. Durant ce temps^ ses trois filles avaient grandi non^seulement en taille, mais encore en beauté, recevant de leur mère l'éducation la plus excentrique, la mieux faite pour les perdre. A ses deux aînées, Charlotte et Estelle, madame de Ribeaupin avait tenu le langage suivant le jour où elles avaient eu dixsept ans : — Mes chères filles, je n'ai pas de dot à vous donner ; vous trouverez toujours ici le pain et Tabrî ; mais il serait à désirer que vous vous missie^e en état

The text on this page is estimated to be only 21.95% accurate

LES î)Alll£S DE RlftËAUt^III 1) de lëâ g&gnet- l'uti et Tautre. Choiëi&sei une carHère tonfornle à vos gdûts ; cherchess en dehors dô moi à vous tvéet Une position. De jolies filles doivent rtus&if partout ; je ne suis pas dé ces mères farouche!^ qui prétendent imposer à leurs etifants une conduite ri*gide. Moi j'approuverai tout, quand le succès sera au bout. Mais ne faites aucun pas décisif sans ine dë^mandfer conseil. Vous trouvefeji en moi une amie autant qu'une taêf e, dont lé plus vif désir est de voiife Voir réussir. Ce langage n'avait rien que de conforme à l'éducation que madame de Ribéaupin s'était plu à âonnei" h ses filles-. ^ Je me figure que j*ai tfois garçons, diSâit'-elle souvent. J'agis en mère intelligente, en leur mettant la bride sur le cou. Il eët certain qu*à l'exception d'Adriônne, qui ne partageait ni les goûts ni les ambitions de ses liœurâ, les demoiselles de Ribéaupin ne pouvaient^ en fait de liberté^ rien envier à personne. Les Jeunes Améri»caines né sont pas autrement élevées. Chacune d'elles avait son but. Estelle voulait entrer au théâtre. L'ambition de Charlotte n'allait pas si haut. Elle ne souhaitait autre chose que de se voir à la tête d'un magasin de parfumerie et de ganterie dans le passage de ropéra. Tels étaient leurs rêves. Leur mère en avait connaissance et les approuvait. Mais, comme pour arriver au théâtre, il faut payer un maître de déclamation) ôu tout au moind n'avoir pas à se préoccuper

 des moyens d'existence; comme pour entreprendre un commerce, il faut des capitaux, Estelle et Charlotte, en attendant du hasard et des circonstances la réalisation de leurs désirs, étaient entrées dans les magasins du Diable boiteux pour y tenir le rayon de la lingerie. Depuis deux ans qu'elles avaient conquis ainsi leur liberté, elles étaient restées vertueuses, n'ayant rien autre en vue que le but que nous venons d'indiquer, voulant, sinon s'enrichir, du moins se créer un petit pécule qui leur permît de suivre leur vocation. Mais un observateur appelé à étudier leur caractère, leur vie, n'eût pas tardé à reconnaître que dans la régula* rite de leur conduite il entrait plus de calcul que de conviction, qu'elles étaient destinées à succomber le jour où elles y trouveraient plaisir et proût. Quant à Adrienne, elle n*était pas heureuse. La faute en était à sa mère, qui ne l'avait pas aimée autant qu'elle aimait ses deux autres filles. Adrienne ne ressemblait en rien à ses sœurs. Elles étaient d'une beauté robuste, éclatante, qui séduisait au premier abord les natures vulgaires. Elles avaient l'œil provocant, l'allure superbe, déterminée, la parole hardie. U suffisait de voir le sourire entr'ouvrir leurs lèvres charnues, vermeilles, entre lesquelles étincelaient des dents blanches, petites, acérées, pour deviner qu'elles étaient douées de tous les appétits grossiers, pressées de les satisfaire. Elles flattaient l'orgueil de madame de Ribeaupin, qui les trouvait à son image. Adrienne, au contraire, n'était pour sa mère qu*une petite mi

 jaurée insignifiante, de laquelle on ne pouvait rien espérer de bon^ faite tout au plus pour garder la maison, digne par conséquent d*étre traitée comme Cendrillon. C'est qu'en effet il fallait vivre longtemps au contact de sa beauté pour en apprécier le charme* Elle souriait peu, timidement, comme si elle eût craint délaisser voir qu'elle n'était pas insensible aux bonnes joies de la vie. Même dans ses passagères gaietés, il y avait de la tristesse. Les larmes sont voisines du rire. Souvent c'était pour dissimuler les siennes qu'elle se montrait joyeuse. Par sa modestie, par sa réserve, elle éloignait d'elle la tendresse maternelle, qui aurait eu besoin d'être excitée par des appels successifs à son amourrpropre. Cependant tout noble cœur devait se sentir lentement, mais sûrement pénétré par ce qui se dégageait d'exquis de cette âme ardente au fond, généreuse, aimante, mais facile aux froissements, prompte à se replier sur elle-même. Il n'est pas de pire tyran qu'une mère qui n'aime pas sa fille. Les tendres caresses si douces aux cœurs délicats étaient inconnues à Adriènne. En revanche, elle subissait les brutalités de langage, les sévérités excessives, les humiliations. Enfin, instinctivement, elle pressentait combien étaient détestables les conseils de madame de Ribeaupin, et ce qui ajoutait à sa peine, c'est qu'elle ne pouvait avoir pour sa mère ni estime, ni affection, ni respect. Sans doute, Estelle et Charlotte eussent été disposées à adoucir le sort de leur jeune sœur ; mais une partie

The text on this page is estimated to be only 29.81% accurate

U Lti DAMES DE RlBEAUt^Il^ dé leUf Vie b'écoilkit lôiti d^elle. Le tetlips lëUi* ttlônquait pour ë'intéresaei* aut petites douleurs de Cette enfant, condamnée à vivre avec line vieille femme égoïste, fantaëque et capricieuse. Telles étalent les Causes de l'incurable mélancolie à laquelle était livrée Adrienne. Autour d'elle, tout était triste, éteint. Des]oui*s qu'elle avait vécus, il ne lui restait aucun de ces bons souvenirs qui consolent des taàilx présents. L'espérance qui fortifie les cœurs abattus lui manquait également. L'horizon qui 3e déroulait devant elle était sans éclaircie. Ce soir^là, elle était encore plus abattue que de coututne. La brutalité dont sa mère avait fait preuve à son endroit, la facilité avec laquelle on avait trouvé natui*el qu'elle restât seille à la maison, Tinsouciance de ses sœurs en ce qui la touchait, toutes ces choses contribuaient à l'affaissement qu'elle éprouvait. La Solitude, la monotonie des objets sUr lesquels ses yeuJt se reposaient n'étaient point faitea pour la distraire. Son cœur était plein de tristesse, ses yeux gonflés de larmes. Elle touchait à cet état où la moH eftt consi'dérée comme une délivrance. Soudain elle entendit dans la rue éOlitaire un bruit de pas, et presque aussitôt la porte 6'ouvrit. L'homme qui entra était un prêtre au visage doux et bon. Bien qu'il n'eût guère plus de cinquante ans, son corps commençait à se coui*ber et ses cheveux étaient entièrement blancs. En le Voyaûtj Adrienne pôUssa Uti cri de joie. Elle quitta sa place et Vint

The text on this page is estimated to be only 23.65% accurate

LES DAMES Î)E RtBEAUPlS 45 se jeter dans les bras du nouveau venli e

 par les fatigues de l'apostolat, il avait été nommé, sur sa demande, aumônier d*une communauté de carmélites, située dans le haut du faubourg Saint-Jacques. Il occupait cette position depuis dix ans. Au début, il y avait goûté quelque repos. Mais, bientôt emporté par son zèle qui ne trouvait pas dans les modestes fonctions qui lui étaient dévolues, une pâture suf Osante, il avait cherché à étendre son action, afin de pouvoir faire plus de bien autour de lui. Il était devenu la providence du quartier qu'il habitait. Il parcourait les rues les plus pauvres, montait dans les mansardes les plus dénudées, cherchant des misères à soulager, ayant toujours sur les lèvres des paroles de consolation, dans les maios les aumônes qu'après s'être dépouillé lui-même non-seulement du superflu, mais encore du nécessaire, il allait recueillir dans quelques maisons riches du faubourg Saint-Germain, où on le respectait autant qu'on l'aimait. Nulle infortune ne l'avait jamais trouvé sourd. L'activité, la fécondité de son esprit étaient extraordinaires, sa charité inépuisable alors qu'il s'agissait de venir au secours de quelque grand malheur. Les bonnes œuvres absorbaient toute sa vie. Cependant une ou deux fois par mois^ il trouvait le temps de venir voir sa sœur. Ce n'était certes pas qu'il éprouvât pour elle autre chose qu'une immense pitié, ou qu il trouvât dans cette maison un accueil encourageant. Non, il savait depuis bien des années ce qu'il y avait d'égoïste, de vil dans Tesprit comme

LES DAMES DE RIBEAUPIN 17 dans le cœur de madame de Ribeaupin. 11 n'ignorait pas combien sa présence était désagréable à celle-ci. Il avait renoncé à la ramener au bien. Tous ses efforts étaient dirigés dans un même but : protéger ses trois nièces contre les conseils de leur mère. En ce qui touchait Estelle et Charlotte, il se sentait bien près d*échouer. Mais, ayant deviné la pureté d'âme d'Adrienne, sa générosité, sa noblesse, il s'était juré de Tarracher à ce milieu de perdition dans lequel le découragement pouvait un jour la faire sombrer. Il venait donc la voir trop rarement au gré de celle-ci, mais le plus souvent qu'il le pouvait. Il voulut connaître de la bouche de sa nièce tous les incidents de cette soirée. Elle les lui raconta, heureuse de trouver un cœur paternel dans lequel elle pût verser ses chagrins. — Maintenant, mon oncle, ajouta-t-elle en finissant, arrachez-moi au plus vite de cette maison. J'y meurs de tristesse et de douleur. — Ne parle pas ainsi, chère petite. Tu ne dois pas parler ainsi. Il ne faut rien exagérer. Tu n'es pas heureuse, j'en conviens. Mais de là à quitter cette maison ! D'ailleurs qui dit que ta mère consentira à te laisser partir? — Elle ne demandera pas mieux que de se débarrasser de moi, répondit naïvement Adrienne. — Se débarrasser de toi ! — Sans doute. Je la gène, je le vois bien. Elle ne m'aime pas. Je ne donne aucune satisfaction à son

 btgueil, aux espérances coupables qu'elle fonde sur I3es filles. — Malheureuse enfant ! qu'oses-tu dire? Tu soupçonnes ta mère ! — Mon oncle, je dis la vérité, je vous l'affirme. Je ne parle pas comme une fillette étourdie ou bavarde, mais comme une jeune fiUô qui Voit et qui conlprend. Une catastrophe taénàce cette maison. Estelle vôut entrer au théâtre, Charlotte veut s'enrichir à tout prix. Loin de les arrêter dans une voie si pleine de périls, tiia mère les y poussé. Elle leur dotme des ftôrlseils que j'ai entendus, qui sont horribles. Adrienne avait prononcé ces paroles d'Une voix ferme, comme si elle eût Voulu prouver qUe la vérité était dans sa bôuche. Mais, après cet aveu qui lui coûta un effort suprême, son courage l'abàndotina ; elle fondit en larmes. — Se peut-il que les choses ed soient venues là? se demandait le prêtre. Sa pensée, saisie d'hotreui^, se refusait à affronter les conséquences des faits qu'Adrienne lui révélait. Il réfléchit pendant quelques instants. ~ Moh enfant, dit^il ensuite, je lié Veilx pas t'abandonner aux dangers que tu me signalée. Je n'ai plus aucun esprtir d'y soustraire tes sœurs. Si Dieu ne se manifeste par quelque coup imprévu, je les vois perdues. Elles n'ont que les déplorables instincts qui conduisent aux chutes. Je ne peux rien pour en arrêter les terribles effets, alors que leur mi^re eitiploie son

. LES DAMES DE lltËEAtJPIN Ï9 influence dôtis Un âehs contrafre. Mais à toi qui aâ une âme pure, aimant le bien, je te promets tout mon appui. Je vais, puisque tu le désires, te chercher une position hors d'ici. Je connais dans le faubourg SaintGermain quelques grandes dames. Peut-^étre l*une d'elles voudra- t-elle te prendre comme lectrice ou demoiselle de compagnie. Si nouô ne réussissons pas de ce côté, nous chercherons ailleurs... — Mais en attendant, mon oncle? *- En attendant? — Ne comprenez-vous pàâ que j*ai cette maison en horreur, que je ne voudrais pas y Vivre ud jour de plus. Ah ! tenez, parfois, je me demande S'il hë vaudrait pas mieux pouf moi d'être religieuse daris le couvent dont vous êtes aumôniei". L'abbé Mérille fît utt geste énergique dé dénégation. •^ Jamais, jamais ! s'écria-t-il. Adrienne le regarda avec surprise. — Tu t'étonnes, mon enfant, reprit-il ; il ftiudràît être fou pour ne pas te dissuader d*un semblable projet. A ton âge, tu irais ensevelir ta jeunesse dans un cloître ! Je n'y consentirais que lorsque pendant plusieurs années j'aurais reconnu en toi les signes Indélébiles d'une Vocation persistante. J'ai vu trop souvent des malheureuses filles victimes d'un enthousiasme passager ou d'une résolution trop rapide, pour ne pas considérer comme un devoir de combattre énetgiquement tout désir de ce genre qui se révèle devttht moi.

âO LES DAMES DE RIBEAUPIN — MaiSy mon oncle, si tout le monde parlait comme vous, il n'y aurait bientôt plus de couvents. — Il y en aurait pour les âmes désespérées, désabusées qui cherchent dans la prière, dans la solitude, l'oubli de leurs maux, la certitude du ciel. Mais il n'y en aurait pas pour les jeunes filles qu'emporte une excitation passagère» qui se condamnent à vivre sans tendresse, sans soleil. L'abbé s'arrêta sur ces. mots, comme oppressé par les souvenirs dont sa longue carrière avait rempli sa mémoire et qui justifiaient son langage. Bientôt il reprit : — Revenons à ce qui te touche, mon eufant. D'abord, j'exige que tu chasses ces idées. Je veux ensuite que tu t'armes de résignation, de patience ; tu les trouveras dans la prière; elle console et soulage. Moi, je vais faire tous mes efforts pour apporter un change*ment dans le sort dont tu ne veux plus. De ton côté, tu me promets de m'obéir, de ne prendre aucun parti, qaelqu'il soit, sans m'avoir consulté. — Oh ! je vous le promets, mon oncle, répondit vivement Adrienne. Déjà, je me sens moins triste, plus disposée à supporter mes petits chagrins. C'est l'effet de vos paroles. — A la bonne heure. Je veux te voir toujours ainsi. — Seulement, j'ai une grâce à vous demander. — Laquelle? — Venez me voir plus souvent. — Je te le promets, mon enfant. Je reviendrai sous

 peu de jourSy pour toi d'abord^ puisque tu as besoin de moi, ensuite parce qu'il est de mon devoir de tenter auprès de ta mère, de tes sœurs un dernier effort, de leur faire entendre encore une fois des conseils salutaires. Cet entretien avait duré longtemps. Lorsque l'abbé Mérille se leva pour se retirer, il était onze heures. — Je me suis bien attardé, fit-il en souriant. Je ne serai pas chez moi avant minuit. Mes bonnes religieuses vont croire qu'il m'est arrivé un accident. Tout en parlant ainsi, il avait pris son chapeau et sa canne. 11 ajouta : — J'espère, fillette, que tu vas aller te coucher. — Oui, mon oncle, je ne prends que le temps de fermer. — Comment, c'est toi qui fermes? — Je pourrais appeler la bonne ; mais elle doit dormir, la pauvre fille. Elle est sur pied tous les matins à cinq heures, j'ai pitié d'elle. — Ma sœur n'est pas seulement coupable, elle est folle aussi! murmura l'abbé. Laisser une fille de seize ans toute seule dans cette boutique dans un pareil quartier, à onze heures du soir, c'est bien vraiment de la folie. — Que dites-vous, mon oncle ? demanda Adrienne. — Je dis, je dis, fillette, que je vais t'aider à placer les volets qui seraient trop lourds pour tes faibles bras. — Quoi! vous, mon oncle! — Eh bien I oui, moi, et ce ne sera peut-être pas

2« LES DAHËS DB RIB^AUPIN la prepiiër^ fois que j'aurai fait le garçon de magasin. Il profionça cette phrase en souriant avec bonté. Puis il ^lla prendre les lourdes planches à Taide des-^ qiielles ou fermait \a^ boutique, les mit en place. Lorsque cette besogne fut terminée, il embrassa tendrement sa nièce §t se retira. Adrienne le suivit des yeux autant qu'elle put le vQir« Lorsqu'il eut disparu au cpi£(d'une ruQ, elle ferma la porte, gagna la chambre qu'elle occupait avec sea sœurs, à Tentre-sol, et ne tarda pas à se mettre au lit. La vigite de sou oncle lui avait fait un grand bien. Son chagrin était dissipé. L'espoir d'un avenir meilleur que le présent fleurissait de nouveau dans son cœur. Lorsque vers minuit sa mère et ses scbufs rentrèrent, elle dormait profondément.

CHAPITRE U ■•— *i*P" LES ESPÉRANCES Le lendemain du jour où commence ce récit, était un dimanche. Le pagasia du Diabîe'BoiteuXy dans lequel Estelle et Charlotte occupaient un emploi, comptait parmi sa clientèle plusieurs mères de famille dont les principes religieux q'entendaient pas raillerie. C'est par cette considération que l'établissemeat restait fermé pendai^t les jours fériés. Les deippiselle§ de Ribeaupii) dormirent donc la grassç naatinée, ^ l'exception toutefois d'Adrien^ie qui, dès huit heures, descendit sur la pointe des pieds dans la boutique, afin de servir les clients qui se présenteraient. Elle était tout à fait rasséréné^, résolue h, supporter patiemn^eqt les ennuis que sa mère poury^i^ lui causer. Maintenant qu'elle ep voyait le teirme, elle se sentait assez forte pour les su})ir sans faiblesse.

 La famille ne se trouva réunie qu'à l'heure du déjeuner. Le couvert était mis dans Farrière-boutique. Comme le dimanche était le seul jour où madame de Ribeaupin pût avoir à sa table ses deux filles aînées, elle avait l'habitude de faire, à cette occasion, un repas plus fin que de coutume et d'ajouter à l'ordinaire quelques friandises. La table était couverte de linge blanc sur lequel les verres et les couverts en ruolz semblaient plus brillants. Estelle et Charlotte y prirent place avant d'avoir procédé à leur toilette, les cheveux en désordre, les yeux encore glonflés par le sommeil, vêtues de peignoirs d'une coupe excentrique, aux couleurs éclatantes, dignes d'être portés par des courtisanes, mais non par d*honnêtes filles. Quanta madame de Ribeaupin, elle était sanglée dans son corset, coiffé avec une fleur dans les cheveux, vêtue de la robe jonquille qu'elle portait la veille, grâce à laquelle, du moins elle le pensait ainsi, le tabac qu'elle débitait de ses mains grasses paraissait meilleur aux clients. Le repas fut de la plus grande gaieté. La représentation du Théâtre-Italien fit tous les frais de l'entretien. C'était la première fois que les demoiselles de Ribeaupin avaient mis le pied dans ce temple aristocratique. Leurs yeux étaient encore éblouis de ce qu'elles avaient vu, bien plus que leurs oreilles n'étaient émerveillées de ce qu'elles avaient entendu. De ce spectacle si nouveau pour elles, Charlotte et sa sœur ne gardaient qu'un souvenir, celui de la salle, des toilettes, des bijoux, des fleurs, des beaux messieurs

LES DAMES I>E RIBEAUPIN «s qui, à diverses reprises, avaient braqué leurs lorgnettes sur la loge de second rang qu'occupaient madame de Ribeaupin et ses filles. Estelle, bien qu'également préoccupée par les mêmes objets, avait cependant, en sa qualité de future artiste, apporté à ce qui se passait sur la scène, une attention plus soutenue. Le costume des chanteuses, leurs attitudes, leurs gestes, leurs sourires, leurs larmes, toutes ces choses étaient demeurées dans sa mémoire comme le programme de ce qu'elle même aurait un jour à apprendre si elle persistait dans sa vocation. Il convient d'ajouter que ce soir-là, on jouait Othello, que ces demoiselles n'avaient compris de la pièce, que la scène finale, durant laquelle madame de Ribeaupin avait laissé échapper cette exclamation. — Le coquin ! il va tuer sa femme ; mais pourquoi donc? Cette question, madame de Ribeaupin se l'était posée plusieurs fois depuis, sans avoir pu la résoudre, ses filles ne lui donnant à cet égard que de vagues indications. — Comme c'était beau ! n'est-ce pas maman, s'écria tout à coup Estelle pendant le déjeuner. Comme elles étaient belles ces femmes assises dans les loges moDtrant leurs épaules, leurs bras , souriant derrière leurs éventails à des hommes élégants qui leur parlaient à l'oreille ! — Bah! vous êtes bien plus belles vous autres, objecta madame de Ribeaupin. La plupart de ces

The text on this page is estimated to be only 26.62% accurate

a$ LBS DAMES D£ HIBËAUPIN femmes avaient une livre de peinture sur les joues, ^i au lieu de vos robes de soie montant jusqu'au cou, vous aviez été décolletées, parées de bijoux et de Qeurs... ^ Le fait est qu*il y avait là d'admirables bijoux, interrompit; Charlotte avec un sourira rempli de oon^ voitise. -^ Vous n'en aviez pas vous autres, et vous étiez bien modestement vêtues, continua madame de Ribeaupin. Cependant» on vous a beaucoup regardées. •^ Crois^u, maman? demanda Estelle wT^ Avec ça que je suis aveugle. Il y ayait à Torchestrq un jeune homme décoré qui, pendant les éntr'actes, n'a pas cessé de tenir sa lorgnette dirigée sur notre loge. Et il n'était pas le seul, — Ah ! je voudrais pouvoir retourner à la salle Venn ladour, reprit Charlotte. — Moi, j'aimerais mieux aller dans un théâtre où l'on parle français, répondit madame de Ribeaupin. Pu moins, je comprendrais la pièce. 1} y eut un momept de silence. Chacune des trois femmes semblait préoccupée. Adrienne, qui durant cet entretien, n'avait pas ouvert la bouche, fut appelée tout à coup dans la boutique où un client venait d'ap^ paraître. — Ah ! que n'ai-je par devers moi une dizaine de mille francs ! s*écria madame de Ribeaupin. Je vous installerais dans un élégant appartement ; vous seriez bientôt connues comme les plus jolies personnes de Paris, et vous arriveriez à un sort brillant»

LES DAMES DE RIBEAUPIN tt ■^ Et moi j'aurais tin mattre de déolamation^ ajouta Estelle. •^ Sans doute. Malheureusement ce qui me manque^ c'est le premier capital. — Dis donc, maman, demanda Charlotte, n'assuret^on pas que Ton va construire une église pr6s d*ici, et que les maisons du quartier vont être expro'priées ? -—Oui, on le dit. Oh! si cela arrive et que nous obtenions une bonne indemnité, — elle nous est due, puisque notre bail a encore six années à courir — tous nos vœux seront comblés. Alors, mes chères filles, comme par un coup de baguette magique^ je change vôtre sort. J'ai des projets, des projets**. — Eh bien, maman, vivons dans cette espérance, s'écria joyeusement Estelle. En même temps, quittant sa place^ elle se posa debout devant sa mère, dans Tune des attitudes qu'elle avait vu prendre la veille à l*actrice chargée du rôle de Desdérnone et poussa ^ plein gosier une roulade. — ïoî, tu es une artiste ! fit sa mère avec un accent convaincu. — Et moi donc? demanda Charlotte d'un ton plaintif. ^ Toi, tu es Une flUe très-sensée, très-poséô, trèsraisonnable, très-positive, et je n'ai aucune intjuîéttide sur ton avenir. Comme elle venait de pfônohcef des paroles qui mirent un sourire sur les lèvrôô de Charlotte, Adrienne

28 LES DAMES DE RIBEAUPIN entr*ouvrit la porte de rarrière-boutique, et montrant sa blonde tête : — Maman, dit-elle, le père Gaspard demande à vous parler. — Qu*il entre, répondit madame de Ribeaupin. Le père Gaspard était le concierge de la maison. Il comparut devant les dames de Ribeaupin, le visage pâle, défait, consterné. — Ah! mon Dieu! qu'avez- vous donc, père Gaspard? — Hélas ! madame Ribeaupin, ce qui réjouit les uns désole les autres. Je viens vous annoncer une nouvelle, excelleute pour vous, affligeante pour moi. — Qu'avez-vous donc ? — Je perds ma place. — Vous perdez votre place ! Mais en quoi cela peutil me réjouir? — Je la perds, non que le propriétaire soit mécontent de mes services, mais parce qu*il n*en a plus besoin. Bientôt il n'aura plus de maison : on va démolir celle-ci ; nous sommes expropriés ! — Expropriés ! — Victoire ! — J'ai un bail. Je demande cent mille francs d'indemnité. — Nous serons riches. En parlant ainsi, ces dames s'étaient levées ; elles riaient et pleuraient tour à tour.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 29 — Êtes-vous bien sûr, père Gaspard, de ne pas vous tromper ? — Hélas ! non, madame Ribeaupin, je ne me trompe pas ; c'est bien la vérité. Le propriétaire a été avisé officiellement hier soir que la maison devait être vide au mois de mars prochain. Les cris de joie redoublèrent. — Je le disais bien, reprit le. père Gaspard, ce qui réjouit les uns désole les autres. Vous voilà trèsheureuses, tandis que moi, qui perds ma place... — On vous en trouvera une autre, s'écria vivement madame de Rii>eaupin ; soyez donc sans inquiétude. — Madame est bien bonne ! — Allez, père Gaspard, on s'occupera de vous. Le concierge se retira. — Et nous, ajouta madame de Ribeaupin, nous allons sans tarder nous occuper de cette affaire. Dès demain, j'irai voir votre patron, M. Dervaux. Il est homme de bon conseil. Il me dira ce que j'ai à faire pour tirer le meilleur parti de ma situation. Si la transformation de Paris a été une œuvre excellente au point de vue de la salubrité publique, on ne peut reconnaître qu'il en ait toujours été de môme au point de vue des mœurs. Certains milieux se sont assainis moralement autant que matériellement. Les formidables démolitions dont nous avons été les témoins, ont fait disparaître des quartiers devenus, par suite du défaut d'air et de lumière, l'asile des misères es plus honteuses, des vices les plus infâmes. Ce s.

 60ût là dés rSsultats dont il faut 8d féliciter* Mais il en est d'autres moins satisfaisants. L'amour du foyer, ded vertus domestiques, de la vie paisible, modeste a diminué. Un insatiable besoin de luxe, une estime trop grande pour les apparences de la richesse plus encore que pour la richesse elle-même, Un mauvais emploi de biens souvent mal acquis ou dus au hasard, une invasion inquiétante des étrangers attirés par les embellissements de Paria) de fiévreuses ardeurs emportant toutes les Âmes vers l'abus des jouissances grossibres, sont devenus les symptônleâ caractéristiques d'une société pour laquelle on a construit une ville splendide qui ne saurait se comparer à aucune autre. En transformant Parisj et bien qu'on ait songé aux pauvres, puisqu'on a élevé J)0ur eux des hospices, des asiles, des maisons d'école, on a surtout travaillé pour les riches. On a fait des quartiers où Ton ne peut vivre qu'à là condition de dépenser annuellement ce que l'on Considérait autrefois comme une fortune. 11 est devenu de mode de les habiter ; dès lors le besoin de paraître plus qu'on n*est, a fait de nombreuses Victimes. La plupart dépensant au delà de leurs revenus, ont cherché h suppléer au déficit par les fepéculations, parle jetr. Dans les grands cercles, à la Bourse, le hasard est devenu l'arbitre souverain auquel chacun sft confie. Les femmes ont été entraînées aui fblies ruineuses, aux extravagances compromettantes. Nous avons vu la débâcle, le déshonUeut s'abattre snf des fâmilleà jusque là opulentes^ Considérées, la fonUhe

LES DAMES DE RIBEAUPIN 31 dans les mains les plus viles^ le découragement dans les âmes les plus fièreS) et dans notre civilisation pui^ santé, surgir des incidents dont le nombre va grossissant tous les jours, qui sont* des signes certains de décadence. Madame de Ribeaupin avait assisté au début de ce mouvement, qui date à peu près de 185 Ai Un âpre désir de s'enrichir s'était emparé de son cœur. D'ailleurs, depuis Vingt-Cinq ans, elle soupirait après la fortune. Cette femme si mal douée par la nature^ avait eu toutes les ambitions, toutes les envies, toutes les convoitises, d'insatiables besoins de jouir, de bieti vivre» Mais la destinée semblait prendre plaisir à se rire d'elle, à déjouer ses espérances. En dépit de tous ses efforts, elle n'avait jamais pu sortir de la position qui lui était primitivement échue. Les régions mondaines où le luxe est roi tout-puissant, s'étendaient sous ses yeux éblouis comme une terre promise dont les frontières devaient lui être toujours fermées. Aimer les toilettes brillantes, les appartements somptueux, les équipages élégants et se voir condamnée à traîner ses jours dans une petite et obscure boutique^ à ôtre la servante très-humble du premier venUj quelle dérision ! Ce qu'avait souffert cette femme est impossible à dire. On ne pourrait le bien comprendre qu'en étudiant ce qu'avaient fait d'elle ses désirs mal contenus et jamais exaucés. C'est là ce qui l'avait conduite à être une mauvaise mère pour Adrienne, dont les goûls modestes étaient comme un reproche à ses ambitions

 malsaines, une mère trop complaisante pour Estelle et Charlotte dans le cœur desquelles elle retrouvait son propre cœur. On s'expliquera mieux maintenant l'impatience fébrile que la possibilité de l'expropriation avait allumé dans l'esprit de madame de Ribeaupin, la joie profonde qu'y fit succéder la certitude d'être promptement chassée des lieux qu'elle habitait depuis la mort de son mari. L'expropriation c'était la fortune. En effet, — et c'est encore un résultat des procédés qui ont été mis en œuvre pour aider à la transformation de Paris, - — l'expropriation, qui arrachait autrefois des larmes à ceux qui en étaient victimes, est devenue aujourd'hui un instrument de spéculation, un moyen de s*enrichir. Ce qui faisait jadis le charme du foyer domestique, les souvenirs du passé, ne compte plus pour rien. Obligé, de par la loi, à quitter les lieux où Ton avait longtemps vécu, où étaient morts des êtres chers, qui étaient encore pleins de leur souffle, on n'en sortait pas sans déchirements cruels, sans avoir longtemps résisté à ceux qui vous chassaient pour cause d'utilité publique. Aujourd'hui oa va audevant de ce qui jadis était considéré comme un désastre. On le désire, on s'y prépare, on le provoque ; on accueille comme un jour de joie le jour où il éclate. La joie de madame deRibeaupin, en apprenant qu'à son tour elle allait être frappée, fut donc immense. — Désormais, nous serons riches, disait-elle à ses filles. L'indemnité qu'on nous accordera ne sera pas

LES DAMES DE RIBEAUPIA 33 moindre de cinquante mille francs. Entre mes mains, cette somme rapportera un revenu de trois mille. Je sous-louerai le bureau de tabac. Ce que j*en retirerai joint à la pension que je reçois comme veuve d'officier, nous donnera encore quatre mille francs, en tout sept mille ! — J'aurai un professeur de déclamation , ajoutait Estelle ; dans six mois je serai au théâtre. — El moi, maman, reprenait Charlotte, je t'aiderai à faire fructifier notre capital. Je me sens née pour le commerce, et j'ai de bonnes idées. Ces trois femmes formaient ainsi mille projets qui devaient leur donner Topulence. Seule, Adrienne ne désirait rien, restait indifférente aux félicités qui semblaient prêtes à pleuvoir sur la maison. Elle n'avait d'autre désir que de la quitter au plus vite et comptait sur son oncle l'abbé Mérille pour exaucer ses vœux. A dater de ce moment, madame de fiibeaupin ne se préoccupa plus que de tirer de sa situation un parti avantageux. Trois jours après la visite du concierge, le propriétaire lui signifia d'avoir à vider les lieux dans un délai de trois mois. Elle comprit que le moment était venu d'agir. C'est afin d'obtenir un conseil qu'elle se rendit chez M. Jacques Dervaux, directeur des magasins du Diable Boiteux^ dans lesquels, jusqu'à ce jour, Estelle et Charlotte avaient été employées. Ces magasins étaient situés dans l'une des maisons de la rue de la Chaussée-d'Antin, du côté du boulevard, à l'endroit

34 LES DàMËB DË RIBEAUPIN OÙ s'ouvre aujourd'hui lô boulevard Haussmann. Leur façade s'étendait sur une longueur de trente mètreâ environ, avec des vitrines remplies d'étoffes aux riches dessins, aux reflets chatoyants, d'ouvrages en broderie, de hautes piles de linge fin, de fouleaux de tôilé, d'objets en cuir de Russie, sacs à ouvrage, portemonnaie, ceintures, de tous ces mille riens que la mode a rendus indispensables aux femmes. Lé soir, cent lampeSi surmontées de globes qui en adoucissaient l'éclat, répandaient sur ces richesses de l'industrie moderne leur flamme douce sous la hlevt desquelles les dentelles paraissaient plus belles, les velours plus soyeux. Les gens qui s'arrêtaient un moment devant la porte pouvaient voir dans les ttiagasins un mouvement perpétuel. Durant tout le jour, des équipages stationnaient danà la rue. Des commis bien vêtus, pommadés, frisés^ remplis de politesse, allaient d'une cliente à une autre, tâchant d'entratner celle-ci, de séduire celle-là. Là, savoir bien parler était une qua*lité, être beau garçon un avantage. La cliente était-elle jolie, ces messieurs lui adressaient la parole, la bouche en cœur, comme s'tlâ eussent eu du miel sur les lèvres. Était-elle vieille, ils prenaient des airs respedtueux. Tous leurs gestes étaient suaves. Grâce à eux, si l'on ne quittait pas les magasins toujours satisfait de la marchandlsej on en Sortait toujours satisfait du m&rchand. Ce fut un tiiatin, vers dix heures, que madame de Ribeaupin vètue de ses plus beaux atours, fit son en

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

LPa P4«£;S DE RIi£AUPlN 35 tréa d^QP tes m^gaaing du Diable Boiteu» oà jusqu'à ce jour, eilQ était venue en solliciteuse, puisque ses filles y étaient employées* Pour la première foiS; elle y entrait, la tète haute, Tœil rayonnant oomme si elle eût possédé déjà h fortune qu*elle attendait. Elle s-avança vers le cuissier qui travaillait debout derrière un grand bureau de chêne. — M, Jacques Dervaux ? demanda-t-elle. — 0 est dans son cabinet, madame. Mais je ne sais s'il pourra vous recevoir. Je le crois très-ecoupé. Il prépare la campagne du printemps. -TT- He£t filles lui ont annoncé ma visite pour aujourd'hui. C'est lui-même qui a fixé l'heure où je devais venir. -T Ob I s'il vous attend, c'est diffërenl. Allez, madame. Vous savez où, troisième galerie à droite, première porte à gauche. r-T- Je connais la porte, reprit madame de Ribeaupin en souriant. Elle se dirigea v^ps Tendroit désigné, traversant la foule des commis afiiairés qui garnissaient les étalages, dépliaient les étoffes afin de les mettre en lumière et se préparaient lestement à l'assaut de la journée, sous la surveillance des chefs de rayons. Au rayon de la lingerie, elle aperçut ses filles qui travaillaient avec nonchalance. Elle passa sans être vue par elles et ne leur adressa pas la parole. Mais elle se dit : -r- Encore quelques jours et elles ne seront plus ici. C'était là une pensée des plus réjouissantes. Aussi

36 LES DAMES DE RIBEAUPIN arriva-t-elle devant la porte du cabinet de M. Dervaux égère, rapide, joyeuse, comme portée sur les ailes de 'espérance. Elle frappa à la pocte. — Entrez ! répondit-on de Tintérieur. Elle ouvrit et se trouva dans un petit salon meublé avec luxe, en présence de M. Jacques Dervaux. Celait un homme de soixante ans, environ, mais si bien vêtu, si m'Dce, si droit qu'on ne pouvait deviner son âge que parce que ses cheveux étaient entièrement gris, il les portait coiffés avec un soin particulier. Il n'avait ni barbe, ni moustache^ et la couleur bleuâtre de son menton, que cachait mal la poudre de riz, attestait Tabus du rasoir. Gris comme ses cheveux, ses longs favoris flottaient au vent, répandant dans l'air des odeurs de brillantine et de cosmétique, se jouant tantôt sur ses épaules, tantôt sur sa cravate bleue, au centre de laquelle étincelait une épingle en brillants. L'habitude de sourire agréablement avait laissé dans ses yeux, sur ses lèvres une expression de bienveillance et d'obséquiosité qui ne permettait pas aux esprits perspicaces de penser que M. Jacques Dervaux fût autre chose qu'un coquin ou un imbécile. Quel homme que ce Dervaux 1 11 a laissé dans le commerce parisien des souvenirs ineffaçables. Nuls n'a mieux compris que lui la puissance de la réclame. Il a eu son heure de génie, car dans ses prospectus, dans ses catalogues, il a été créateur. C'est lui qui le premier, a fait circuler dans les rues de Paris des fourgons portant l'enseigne de sa maison, traînés

 par des chevaux fringants^ conduits par des gens en grande livrée. C'est lui qui a eu la pensée de distribuer des bouquets de violettes, d'offrir des rafraîchissements aux femmes qui honoraient ses magasins de leur présence. C'est encore lui qu'on a vu faire bénir, chaque année, à un jour donné, son établissement, ses marchandises et ses commis, par un prêtre dé sa paroisse et faire raconter le lendemain, à 20 francs la ligne, la cérémonie dans les journaux, sous cette rubrique : Alliance de la religion et du commerce. A l'époque où commence ce récit, nulle maison n'égalait la sienne. Il avait commencé par n'être qu'un, pauvre petit employé et n'était arrivé à sa situation présente qu'à force de volonté, d'intrigues, d'audace. Au moment où madame de Ribeaupin entra, il était assis devant une table chargée de petits morceaux d'étoffes de toutes couleurs, étudiant, combinant, annotant, préparant, ainsi que l'avait dit son caissier, sa campagne du printemps. Il se retourna vers sa visiteuse, ne parut nullement surpris de la voir, lui fit de la main un signe familier qui signifiait ceci : — Prenez patience, je vais être à vous. — Ne vous dérangez pas, monsieur Dervaux, répondit madame de Ribeaupin. J'attendrai aussi longtemps que vous voudrez. Elle prit une chaise et s'assit dans un coin. — Combien la fortune rend audacieux I pensa- t-elle* lamais je n'aurais osé m'asseoir devant M. Dervaux

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

38 LES DAMES OE RIBEAUPIN sans qu'il m'y invitât. Aujourd'hui, je me sens à l'aise, je m'installe ici comme cbez moi. Elle était transfigurée. Au bout d'un quart d'heure, M. Dervaux se leva, s'approcha d'elle, et restant debout : — Madame de lUbeaupin, dit-il, je suis aise, trèsaise de vous voir. J'ai quelques observations à v

LES DAMES DE RIBEAUPIN 39 — Ne soyez pas surpris, monsieur Dervaux, du changement que vous avez remarqué dans l'allure de mes filles. A la veille de quitter votre maison, il leur est bien permis de... M. Dervaux n'attendit pas la fin de la phrase. — Quitter ma maison I s'écria-t-il. Elles vont me quitter, pour aller chez un concurrent, sans doute, le faire profiter des connaissances commerciales qu'elles ont acquises ici ! Ah! madame de Ribeaupin, c'est bien mal payer les bontés que j'ai eues pour elles ! Madame de Ribeaupin se leva à son tour, et, prenant familièrement les mains de son interlocuteur, qui parut fort surpris de cette expansion soudaine, elle répondit : — Calmez-vous ! il ne s'agit pas pour elles dépasser de chez vous chez un de vos concurrents, mais tout simplement de changer de vie. Les filles du baron de Ribeaupin , vous devez le comprendre , monsieur , n'étaient pas à leur place ici, ni dans le rôle qui leur convient. Du moment qu'il leur devient possible de vivre sans travailler, et c'est ce qui arrive, elles doivent reprendre leur rang. — U leur est possible de vivre sans travailler? demanda Dervaux avec étonnement. — Je vois bien qu'elles ne vous ont rien dit. Apprenez donc que Timmeuble dans lequel se trouve mon bureau de tabac, est exproprié, que mon bail n'ex-^ pirant que dans six ans, j'espère que l'indemnité que je recevrai ne sera pas moindre de cinquante mille

 francs. Cette somme, jointe aux revenus que j*ai déjà, va me permettre de changer du tout au tcjut ma position, celle de mes enfants. Comprenez-vous? — Si je comprends, mais à merveille ; je suis bien heureux de ce que vous me racontez. Moi d abord, vous le savez, j'ai toujours aimé vos charmantes filles. Il s'arrêta tout à coup. Madame de Ribeaupin était debout comme lui. Il avança un fauteuil. — Mais, chère madame, asseyez-vous donc. Elle obéit, se laissa aller nonchalamment sur le siège moelleux, tandis que Dervaux prenait place à côté d'elle, en souriant béatement comme s'il eût été en présence d'une riche cliente. — Devinez-vous au moins pourquoi je suis venue? demanda madame de Ribeaupin à Dervaux lorsqu'elle le vit en quelque sorte séduit, charmé, presqu'à ses pieds. — Mon Dieu, non, je cherche à savoir. — C'est afin de vous demander conseil. Je me trouve dans une situation fort nouvelle pour moi. Je tiens à en tirer le parti le meilleur. Me voilà prévenue que je dois quitter les lieux que j'habite. Que faut-il faire? — Vous confier d'abord à un avoué habile, au mien, si vous le voulez. Sur ma recommandation, il s'occupera de votre affaire comme si elle était sienne. C'est lui qui défendra vos intérêts devant le jury d'expropriation, car vous irez jusqu'au jury, je pense. — Est-ce nécessaire? — Non, mais ce n'est que là que vous obtiendrez

 une indemnité sufGsante. Vous recevrez d'ici à peu de jours la visite d'experts envoyés par la Ville, qui viendront étudier votre situation, afin de donner une base aux offres qui vous seront faites. Si vous m'en croyez vous refuserez ces offres ; vous déclarerez que vous voulez plaider. Entre le chiffre de votre demande et celui des propositions de la Ville, le jury aura à se prononcer. Il est probable que sa sentence se rapprochera bien plus de vos prétentions que de celles des experts. — Je comprends ; mais est-ce tout? Dervaux réfléchit un moment ; puis il dit avec un grand air de mystère : — Écoutez, je vais vous dire à quel procédé j'ai eu recours, moi qui suis aussi menacé de me voir expro* prié. J'ai fait recopier mes livres de commerce, en modifiant leur contenu, de telle sorte que je peux prouver que, depuis cinq ans, j'ai réalisé des bénéfiœs bien plus considérables qu'ils n'ont été en réalité. — Ah ! monsieur Dervaux, vous êtes un habile homme! murmura madame de Ribeaupin avec un soupir. — Faites ce que j'ai fait... — Est-ce que c'est possible ? Dans un petit commerce comme le mien, les écritures n'existent pas. D'ailleurs, existeraient-elles, je ne saurais les modifier, puisque la manufacture des tabacs inscrit les marchandises qu'elle me vend, et que, ne pouvant m'ap

 provisionner que là, il m'est impossible d'affirmer que j'ai reçu plus qu'dle ne m'a remis. — Voilà qui est fâcheux, reprit Dervaux en secouant la tête. Alors, chère madame, vous n'avez qu'un moyen d'obtenir une indemnité considérable. Il faut attendrir les jurés. •*- Attendrir les jurés ! — Oui, lorsque vous connaîtrez les noms de ceux qui seront chargés d6 prononcer sur votre affaire, il faudra vous rendre auprès de chacun d'eux, leur exposer le triste sort qui vous est fait par l'expropriation. Vous êtes veuve d'officier, mère de trois jeunes filles; votre situation est particulièrement intéressante. Je serais bien surpris tà. la démarche que je vous conseille ne réussissait pas au gré de vos désirs* Comme Dervaux achevait sa phrase, madame de Ribeaupin se leva. D'une voix que faisait trembler un enthousiasme mal contenu : — Voilà ce que j'appelle un bon conseil, s'écriat-elle. Oh I monsieur, vous venez de m'ouvrir un horizon tout nouveau. Oui, j'irai chez les membres du jury avec mes trois filles. Qui donc osera refuser à la veuve d'un héros, à des orphelines, une somme suffisante pour remplacer la position qu'on brise dans nos mains ? — Personne, assurément, répondit gravement Dervaux. — Je vous remercie, reprit la veuve du héros. Je

 vais réfléchir, agir avec prudence. S'il y a lieu je viendrai vous trouver. — Ne voulez-vous pas une lettre pour mon avoué? demanda Dervaux. — Au contraire. Je le verrai aujourd'hui même. Dervaux prit place devant son bureau, traça quelques lignes à l'adresse de son homme d'affaires, afin de lui recommander tout spécialement les intérêts de madame de Ribeaupin. Celle-ci le remercia de nouveau. Elle allait se retirer. Mais il la retint et lui dit à demivoix : — El maintenant, chère dame, un dernier avis, et ce ne sera pas le moins bon. D'ici à cinq ou six semaines, votre affaire sera terminée. Vous vous trouverez vraisemblablement à la tète d'une fortune. Soyez prudente dans vos placements. Ne vous exposez pas à perdre, par suite d'une mauvaise gestion, la richesse qu'un hasard vous procure. — Soyez sans crainte. Je saurai faire travailler mon argent sans l'exposer. — Défiez- vous de la "Bourse surtout. — Je ne veux pas même en connaître le chemin. — Si vous avez quarante, cinquante mille francs à placer, cherchez un établissement honorable, bien assis. C'est encore dans le commerce qu'on trouve à la fois les gains les plus importants, les sûretés les plus complètes. — Ah ! monsieur Dervaux, si j'osais, je vous demanderais un service.

H LES DAMES DE RIBEÂUPIN — Osez, chère dame, osez. Ne suis-je pas votre très-dévoué serviteur ! — Eh bien, consentez à devenir la providence d'une pauvre veuve. Acceptez mon argent. Placez-le dans vos affaires avec le vôtre. Faites-le fructifier. — Oh ! voilà qui est bien grave, répondit Dervaux. — Pourquoi donc? Au lieu de répondre sur le champ, Dervaux, comme s'il eût voulu réfléchir, garda le silence. En même temps, afin de dissimuler ses impressions, il se plaça devant une glace pour refaire le nœud de sa cravate, de telle façon que madame de Ribeaupin ne pouvait voir son visage. — Savez-vous, s*écria-t-il enfin, que les fonds que j'ai mis dans cet établissement ne me rapportent pas moins de dix pour cent ? — Dix pour cent ! répéta madame de Ribeaupin avec un geste d'étonnement et d'admiration. — Et que dès lors, continua Dervaux, je n'ai aucun intérêt à accepter les capitaux d' autrui, alors que les miens me suffisent très-largement ! La figure de madame de Ribeaupin se couvrit d'une soudaine tristesse. — Vous ne voulez pas de ceux que je vous offre? murmura-t-elle. Tout à l'heure, elle avait entrevu la possibilité de se créer, avec un petit capital placé dans la maison Dervaux, un revenu relativement considérable. Maintenant, elle était affligée par la froideur avec laquelle ses

LES DAMES VtE RIBEAUPIN 45 propositions étaient reçues. Mais il n'était pas dans les desseins de Dervaux de lui causer ce chagrin. Il se retourna vers elle et dit : — Je ne peux ni ne veux vous refuser. J'accepterai votre argent, mais à une condition : vous renoncerez à en recevoir rintérêt... — Comment! — Attendez donc I Vous renoncerez à en recevoir rintérêt, mais vous accepterez de devenir mon associée pour votre part de capital qui, si elle est de cinquante mille francs, représentera le cinquième du mien- et vous donnera droit par conséquent, au cinquième des bénéfices nets. Je gagne en moyenne cent mille francs par an. C'est un revenu de vingt mille que je vous assure. Madame de Ribeaupin ouvrait des yeux si grands en entendant énumérer ces chiffres formidables que Dervaux, s'il n'eût été acteur très-intéressé dans cette scène, se serait fort diverti de Tétonnement, de la joie de la femme crédule qu'il s'efforçait de duper. Mais ses préoccupations étaient bien autres en ce moment,etlorsqu'enthousiasmée,elle se retira, la joie dans le cœur, il poussa un soupir de soulagement. Depuis six mois, ses affaires étaient en désarroi. Les frais énormes qui lui incombaient avaient dévoré non-seulement ses gains, mais encore une partie de son capital. A trois reprises, pour faire face à ses échéances, il avait dû procéder à ces ventes à prix réduits qui attirent la foule, mais qui laissent la ruine après elles. 3.

 La ftaison d'hiver, qui touchait à son terme, ne donnait àuoun des résultats qu'il en avait espérés. II calculait que si le printemps ne modifiait pas sa situation, il se verrait dans la nécessité de déposer son bilan* Aussi n'eût^il garde de refuser les propositions de madame de Ribeaupîn habilement provoquées par lui. L'argent que celle-ci lui offrait avec un empressement si naïf pouvait conjurer la catastrophe, en faisant naître une chance nouvelle de salut. Ce fut seulement pour inspirer à madame de Ribeaupin une confiance absolue^ qu'il eut Tair de se faire prier, avant de consentir à réaliser les vœux qu'elle paraissait former avec tant d'ardeuti Elle était éblouie par la pensée de devenir l'associée de DervauXj sans prévoir — tant était grande sa crédulité — que s'il était dans la nécessité de déposer son bilan, elle serait elle-même déclarée en faillite^ et verrait tous ses biens engagés jusqu'au dernier sou dans le désastre. Dervaux lui tendait un piège. Elle y donnait tète baissée.

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

CHAPITRE III ISOMMENT NAIT L*AMttUK Environ un mois après Ifes événements (}Ué ttôufe avons racontés, madame de Ribeaupitt Bt ses ttôis filles étaient réunies, vers -huit heures du soir, dans Tune des chambres qu'elles occupaient à l'énlfè-sol, au-dessus du bureau de tabac. Par extraordinaire, on avait confié la gardé du magasin k la femme àé service. Madame de Ribeaupin attendait la visite d^uti jeune avocat que, sur Tavis de son avoué, elle devait charger de défendre ses intérêts devant le jury d*e5cpropriation. Elle avait voulu se montrer à lui, entourée de sa famille, espérant que le spectacle de ces jeuhes filles groupées autour de leur mère, veuve d*un héros, ainsi qu*elle s'appelait elle-même, l'inspirerait. Pendant le mois qni venait de s'écoalef , plusiéùrt petits événements s'étaient accomplis qu'il importe de

 signaler. D'abord, une scène assez vive avait eu lieu entre madame de Ribeaupin et son frère l'abbé Mérille, à la suite de laquelle ce dernier s'était vu dans la nécessité de cesser entièrement les rares visites qu'il faisait à sa sœur^ et à ses nièces. Adrienne avait été la cause de cette discussion intime. Son oncle ayant, selon sa promesse, trouvé pour elle une position indépendante, madame de Ribeaupin s'était énergiquement opposée à ce que sa fille quittât la maison maternelle. — La fille du baron de Ribeaupin, avait-elle répondu fièrement, n'est pas faite pour aller servir chez autrui. L'abbé Mérille ayant insisté pour arracher sa nièce à un milieu qu'il jugeait pernicieux pour elle, madame de Ribeaupin était entrée dans une violente colère, à la suite de laquelle l'abbé avait dû se retirer. Avant de s'éloigner, il eut le temps d'échanger quelques mots avec Adrienne : ■— En ce moment, lui dit-il, je ne peux rien pour toi. Il faut donc te résigner, ma chère petite. Mais si jamais, tu te sentais menacée, viens me rejoindre. Je saurais alors te cacher, te défendre si bien que ta mère ne pourrait rien contre ton repos. Ce fut sur ces paroles que l'oncle et la nièce se séparèrent, au grand désespoir de celle-ci. La mort dans l'âme, Tabbé retourna à ses pauvres, en se promettant de veiller de loin sur la charmante créature qui lui témoignait tant de confiance et d'affection. Toutefois, au lendemain de cette scène déplorable, madame de Ribeaupin parut vouloir faire à Adrienne une vie meil

 leure. Elle la traita avec moins de sévérité que par le passé. La perspective de la fortune qu'elle attendait semblait avoir adouci son caractère. 11 n'eût tenu qu'à Âdrienne d'être heureuse, de se croire aimée, si son esprit n'eût été en proie à des arrière-pensées qui la remplissaient de terreur. Ce fut peu de temps après que les experts, envoyés par Tadministration municipale afin d'étudier la position de madame de Ribeaupin et de fixer l'indemnité à laquelle elle avait droit, se présentèrent. Elle les reçut d'abord avec force sourires, espérant surprendre leur bonne foi, les séduire par le récit imaginaire de la misère dans laquelle l'expropriation la plongeait. Estelle et Charlotte eurent des larmes de circonstance qui ajoutèrent encore au pathétique du tableau. Seule Adrienne ne témoigna aucune émotion, ce qui, plus tard, lui fut vivement reproché. Impassibles et froids comme des huissiers qui viennent procéder à une saisie, les experts posèrent à madame de Ribeaupin diverses questions touchant l'état de ses affaires et le chiffre de ses bénéfices annuels. Elle répondit en exagérant de telle sorte qu'un sourire d'incrédulité se montra sur le visage des experts, qui finirent par déclarer qu'une somme de vingt mille francs indemniserait largement la débitante du dommage qu'elle allait subir.
— Vingt mille francs! s'écria madame de Ribeaupin, voilà ce qu'on ose offrir à la femme d'un héros ? Je demande cent mille francs, et ce n'est pas trop pour

 payer les services que le baron de Ribeaupin tendit à sa patrie. Je plaiderai, messieurs. Et, debout au milieu de ses filles, elle moutrrt fièrement la porte. Les experts se retirèrent. Elle courut chez son aroué pour lui faire connaître ce qui venait de se passer. — Votre affaire me paraît excellente, répondit ce* lui-ci. Le jury tiendra compte de votre situation, des souvenirs qu'a laissés votre mari. Mais il faut qu*un avocat habile, ardent, prenne vos intérêts en main et cherche à attendrir les jurés. — Ne puîs-je plaider moi-même? demanda spontanément madame de Ribeaupin. — Gardez-vous-en bien. Il suffirait pour tout compromettre que votre langage ne fût pas suffisamment retenu. Vous me paraissez vive; vous pourriez, sans le vouloir, blesser ceux qui sont appelés à prononcer sur votre sort. — M. Dervaux m'avait conseillé de les Voir avant l'audience. — Ce conseil est excellent. Allez faire une visite à chacun d'eux. Ils seront sensibles h votre démarche. — Me procurerez-vous un bon avocat? — M. Gaston Rivière, un jeune homme intelligent et habile que je protège, ira vous voir demain. Donc, le lendemain de ce jour, madame de RibeaUpin et ses filles attendaient, ainsi que nous l'avons dit, la visite-annoncée. — Il faut lui prouver que quoique pauvres, nous

LES DAMES DE RIBEAUPIN 51 sommes des f&Qme!» du mondé^ avait dit madame de Ribeaupin. Dans la petite chambre où elles étaient réunies, on avait fait un grand feu, ainsi que Cela convient au mois de février. Devant le feu, sur un guéridon autour du-» quel ces dames lisaient et brodaient, une lampe était posée, couverte d'un abat-jour de papier blatic dé" coupé et festonné comtoe une dentelle. Madame de Ribeaupin était vêtue de noir — la couleur des veuves — coiffée avec des anglaises qui encadraient sa figure rubiconde. Les trois sœurs portaient des robes de soie grise, offertes par M. Dervaux le jour où Estelle et Charlotte avaient quitté ses magasins. Ainsi parées, n'ayant d'autre ornement qu'une fleur dans les cheveux, elles auraient pu faire bonne figure dans le plus aristocratique des salons. Si Ses deux aînées avaient une beauté plus provocante, plus fière que la sienne, Adrienne les dépassait en grâce et en distinction. Au dessus de Son visage, un peu pâle, mais rempli des séductions printanières de la seizième année , ses blonds cheveux étaient tressés , posés comme une couronne. La mélancolie de son regard avait un charme indicible. Autant ses sœurs semblaient désireuses de briller et de plaire sur un vaste théâtre, aux yeux des foules, autant elle semblait faite pour la vie intime, où seuls les trésors de tendresse, longtemps contenus dans un cœur modeste et pur, ont du prix. Elle se sentait d'ailleurs à cette heure moins malhéU" reuse qu'autrefois. Elle bénissait le changement qui se

Sfi LES DAMES DE RIBEAUPIN préparait dans sa position. Ce n'était pas qu'elle eût soif de la richesse, qu'elle trouvât qu'il est doux de la posséder. Mais elle espérait que la fortune opérerait une révolution salutaire dans le cœur maternel, qu*elle y trouverait chaque jour plus de douceur. Et puis, elle se réjouissait surtout à la pensée d'abandonner pour jamais ce bureau de tabac dans lequel elle avait été si malheureuse, toujours exposée aux grossièretés du premier venu. Elle pourrait enfin vivre de la vie des jeunes filles, respirer l'air des champs, se chauffer aux rayons du bon soleil, élever son intelligence par des lectures selon ses goûts, peut-être un jour se marier, prendre en un mot sa part des joies humaines dont elle avait été sevrée jusque-là. Elle était livrée à ces réflexions consolantes, quand soudain la bonne entra, et s'adressant à madame de Ribeaupin : — Un monsieur demande à vous parler, dit-elle. Et la brave fille, qui servait dans la maison depuis cinq ans et avait été témoin des jours de misère, s'arrêta stupéfaite à la vue de ses maîtresses élégamment vêtues, groupées autour de la cheminée. Madame de Ribeaupin l'apostropha vivement. — Et bien, pécore, que faites-vous làî, priez ce monsieur de monter. — Le faire monter ! — Sans doute, et pressez-vous. La bonne descendit en courant le petit escalier qui conduisait à la boutique, en se disant qu'assurément une de ces demoiselles allait se marier. Elle revint

 bientôt en précédant celui qu'elle avait pris pour le futur, et qui n'était autre que M. Gaston Rivière, avocat à la Cour impériale de Paris. C'était un jeune homme. Il n'avait pas encore trente ans. Doué d'une de ces physionomies douces qui séduisent au premier abord, tout en lui dénotait un esprit intelligent, un cœur généreux. Avocat depuis trois ans seulement, il aimait son métier avec passion, l'exerçait avec conscience. Il n'acceptait pas toutes les affaires qu'on voulait lui confier. Mais il étudiait soigneusement toutes celles qu'il consentait à défendre. S'il gagnait un procès, il restait modeste, attribuait le succès non à son talent, mais à l'excellence de la cause. S'il le perdait, il n'éprouvait aucun découragement et se mettait au travail avec ardeur, afin de réparer par le triomphe du lendemain, l'échec de la veille. Orphelin depuis longtemps, seul au monde, sans famille, ayant peu d'amis, ne possédant qu'une fortune restreinte, il savait se contenter de peu, résolu à se marier, non avec une femme riche, mais avec celle qu'il aimerait et jugerait digne de lui. Aucun des grands devoirs de la vie ne l'effrayait. 11 était prêt à les accepter tous, à les remplir avec courage. C'était en un mot, une âme fière, une nature d'élite, de celleslà qu'on aime à première vue, qui sont à la fois une consolation et un exemple. L'avoué de madame de Ribeaupin, l'un des plus anciens, des mieux posés au palais, avait pris ce jeune homme en affection. Jl le proposait à tous ceux qui venaient le consulter et

5i LES DAMES DE RIBfiÂUPIN n'hésitait jamais à lui conôer des affaires graves et difficiles. Grâce à lui, Gaston Rivière avait plaidé plusieurs fois dans des procès civils importants. Mais sa parole chaude, colorée, pénétrante, convenait mieux aux causes criminelles. La salle des assises conservait encore le souvenir des accents éloquents qu'il àavaît mettre au service des accusés. Il avait eu la gloire d'arracher à Téchafaud un homme innocent. En venant chez madame de Ribeaupin, il cédait uniquement aux désirs que lui avait exprimés l'avoué de celle-ci. Les affaires d'expropriation ne lui plaisaient pas. Mais, pour le décider, l'avoué lui avait dit : -^ C'est pour m'aider à accomplir une bonne àôtion que je sollicite votre concours. Il y â ici une situation particulière intéressante. Il s'agit de soustraire à la misère la veuve d'un brave officier et ses trois filles. Sur ses simples paroles, Gaston Rivière avait donné son consentement et s'était mis en mesure de venir en aide à madame de Ribeaupin. En le voyant chez elle, l'expropriée fut sur le point de se lever pour venir sa rencontre et lui tendre la main. Mais elle s'était promis de se montrer grande dame, digne du nom qu'elle portait. Elle contint donc son premier mouvement, enjoignit d'un regard à ses filles de rester en place, de l'imiter, et ce fut d'un léger signe de tête qu'elle accueillit l'avocat. — Veuillez prendre la peine de vous asseoir, monsieur, dit--elle à Gaston en lui montrant un fauteuil en face d'elle.

LES DAMES DE RI6EAUPIN S5 Celui-d obéit après s'être incliné respectueusement. Il regarda autour de lui, quelque peu ému par le spectacle assez touchant de ces trois jeunes filles qui, le front modestement baissé, semblaient élevées pour une existence de dévouement et de travail. Le hasard voulut que la lampe f&t placée de manière à éclairer le visage d'Adrienne. Au moment où Gaston, frappé par ce profil délicat et pur, jetait les yeux sur elle, elle leva les siens vers lui. Leurs regards se rencontrèrent. Âdrienne reprit aussitôt sa première position. Mais elle avait senti une émotion nouvelle, inattendue envahir son cœur, tandis que Gaston demeurait ébloui, attiré parle caractère chaste de cette beauté pénétrante» Une question de madame de RibeaupinVint l'arracher à cette ccHutemplation. — Vous connaissez sans doute, monsieur, demanda-t-elle, l'affaire qui vous amène ici? — Elle m'a été longuement exposée, madame, répondit Gaston, et c'est afin de vous dire que je serais heureux de plaider pour vous que je suis venu. Il parlait d'une voix grave, douce qui accrut l'émotion d'Adrienne. Également charmées, Estelle et Charlotte se mirent à regarder aussi le jeune avocat. Il devina l'attention dont il était l'objet, mais elle le laissa complètement calme. Il n'avait des yeux que pour Adrienne. Il lui semblait qu'il la connaissait depuis longtemps, qu'en elle il retrouvait une amie, que désormais son cœur allait rester là, fixé, attaché, séduit. Alors, madame de Ribeaupln commença à parler

 avec la volubilité qui lui était propre. — Monsieur, disait-elle, je tiens ce bureau de tabac qui constitue la plus claire de mes ressources, non de la générosité, mais de la justice du gouvernement aa service duquel mon mari est mort. Il avait compris ce qu'il devait à la baronne de Ribeaupin. En me plaçant ici, il m'avait créé une position qui nous assurait du pain. Aujourd'hui, pour le plaisir d'ouvrir dans ce quartier je ne sais quelle rue, on me chasse. On m'offre, il est vrai, un emplacement ailleurs. Mais me rendra-t-on la clientèle que j'ai mis dix ans à créer? Il est incontestable, vous le reconnaîtrez avec moi, qu'on me doit une indemnité. — Vous la ffefuse-t-on? demanda l'avocat. — On fait pis encore ; on m'offre une somme dérisoire : vingt mille francs! Comprenez- vous, monsieur, qu'on ose proposer vingt mille francs à la veuve d'un héros mort en Algérie sous le coup des balles arabes et en combattant pour sa patrie ! — C'est fort peu, en effet, objecta Gaston. — Je ne demande pas moins de cent mille francs. — Permettez-moi de vous dire que vos prétentions sont peut-être exagérées, fit timidement Gaston. Madame de Ribeaupin reprit : — Je n'espère pas obtenir tout ce que je réclame, et c'est pour avoir cinquante mille francs que j'élève ainsi le chiffre de ma demande. Elle s'arrêta pour juger de l'effet de son observation. Maïs le visage de Gaston demeura impassible.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 57 Alors elle reprit la parole pour exposer les motifs sur lesquels elle basait ses prétentions. Elle raconta l'histoire de sa famille, toutes les belles actions de son mari. Elle exposa, non sans les exagérer, les dommages qu'elle allait subir. Elle aurait pu parler longtemps, Gaston ne l'entendait que d'une oreille, étant entièrement absorbé par l'étude à laquelle, en sa qualité d'observateur, il se livrait sur les trois jeunes filles qui travaillaient sous ses yeux. Peu à peu, en écoutant les bavadarges de madame de Ribeaupiu, en regardant l'atlitude de ses filles, il commençait à deviner la vérité. Le milieu dans lequel le hasard venait de le jeter, lui apparaissait sous son jour véritable. A certains signes que Charlotte' et Estelle échangèrent entre elles et qui ne lui échappaient pas, il comprenait qu'elles étaient vulgairement ambitieuses, qu'elles désiraient la fortune, non pas le repos qu'elles pouvaient en espérer, mais parce qu'elles y trouveraient le moyen de donner à leur orgueil une ample satisfaction. Adrienne, au contraire, montrait tant d'indifférence pour les intérêts qui se discutaient en sa présence, toute sa personne révélait des goûts si modestes, il y avait tant de pudeur dans ses gestes, tant de séduction dans son regard, tant de mélancolie m ^^ traits, que Gaston ne pouvait voir m elle qu'une victime de l'ambition maternelle, et qu'il se demandait si, dans ce coin de l'océan parisien, il ne venait pas de découvrir une de ces âmes exquises qu'on ne saurait comparer qu'aux perles les plus rares

 et qui sont également dignes de pitié, d'estime et d'amoor. Les discours de madame de Ribeaupin avaient duré plus d'une heure, lorsque Gaston Rivière se leva pour se retirer. — Madame, dit-il, me voilà instruit autant qu'il le faut. Je plaiderai pour la défense de vos intérêts avec toute mon éloquence, avec tout mon cœur, et je ne doute pas qu'on ne vous rende la justice qui vous est due. Nulle phrase ne pouvait être plus douce aux oreilles de madame de Ribeaupin. — Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, vous versez du baume sur mon cœur.' L'espérance que vous me donnez va me rendre le repos que j'avais perdu depuis le commencement de mes soucis. Oui, jeune homme, nous triompherons sur toute la ligne, ou plutôt vous triompherez et vous n'aurez pas à vous plaindre. La famille de Ribeaupin ne connaît pas Tingratitude. Gomme elle venait de prononcer ces paroles en se levant, elle resta tout à coup immobile, debout, les bras pendants, les yeux exprimant un étonnement mêlé de plaisir. Une exclamation sortit de sa bouche. On eût dit qu'elle venait d'être soudainement changée en statue. C'est qu'au moment où elle déclarait que la famille de Ribeaupin ne connaissait pas l'ingratitude, une pensée inattendue avait surgi dans son cerveau. Elle s'était dit qu'un jeune avocat déjà connu, maître

L£9 DAM£S IXE RlBEAUPiN 5d d*uûe positions lucrative, bien élevé, élégant, doué d'une jolie figure^ de tous les agrémmits de Tesprit, coastiti^Fait un parti excellent pour Tune de ses fiUes. Dans sa pensée, elle désignait déjà Charlotte pour devenir la femme de Gaston Rivière, qui devait trouver dans cette union — du moins elle le pensait ainsi — un ample dédommagement aux peines qu'il allait sâ donner. Cependant ce dernier» tout étonné de la voir livrée tout à coup au silence, fit un pas au devant d'elle — Êtes*vous indisposée, madame ? demanda-t-il. — Non, non, je vous remercie. Je viens d'avoir une véritable inspiration. — Concernant votre procès ? — Oui et non. Vous saurez * tout plus tard. Mais, dites-moi, êtes-vous marié ? — Non, madame^ répondit Gaston stupéfait. — C'est un miracle ! murmura madame de Ribeaupin. A la question posée par leur mère, les trois jeunes filles l'avaient regardée avec étonnement. Mais Estelle et Charlotte ne tardèrent pas à comprendre. Adrienne seule ne put s'expliquer le motif pour lequel sa mère venait d'interroger ainsi Gaston Rivière. Toutefois, en entendant la réponse de ce dernier, elle éprouva une satisfaction dont il lui eût été impossible en ce montent de dire la cause, mais qui remplit son cœur. Cependant, madame de Ribeaupin ne perdait pas sob temps. A l'immobilité succéda chez elle une agitation des plus vives. Elle enleva à Gaston son cha

 peau, sa canne qu'il tenait entre se mains, en disant : — Vous ne partirez pas ainsi, monsieur. Vous prendrez le thé avec nous. Oh! n'essayez pas de refuser. La baronne de Ribeaupiu n'est pas riche; mais ce qu'elle offre est offert de bon cœur. Un avocat est un ami ; soyez le nôtre. Vous trouverez ici une seconde famille. Et, sans laisser à Gaston le temps de se prononcer, elle disparut pour aller préparer le thé. Interdit d'abord» Gaston comprit que le mieux était de cédera des désirs si chaleureusement exprimés. D'ailleurs, il lui eût été difficile de se retirer. Madame de Ribeaupin avait emporté son chapeau dans la pièce voisine. Et puis, pouvait-il maugréer contre le hasard qui allait lui permettre de se rapprocher d'Adrienne ? — Madame votre mère me paraît être une excellente personne, dit-il, en s'adressant à Charlotte. — C'est un grand et noble cœur, répondit Estelle avec emphase. — Il n'en est pas de plus généreux, se hâta d'ajouter Charlotte, qui en voulait un peu à sa sœur d'avoir arrêté sa réponse sur ses lèvres. Ces quelques mots rompirent la glace. Les jeunes gens se mirent à causer avec abandon de ces mille riens qui défrayent l'entretien de personnes qui se voient pour la première fois. Seule Adrienne gardait le silence ; seule elle ne s'était pas levée pour se rapprocher du groupe que formaient ses sœurs et l'avocat. Et cependant c'est elle seule que ce dernier voyait.

LES DÂMKS DR RIBEAUPIN 6t Les charmes éloquents de Charlotte et d'Estelle, les efforts qu'elles faisaient pour se rendre séduisantes, ne pouvaient le distraire. 11 parlait à haute voix afin qu'Âdrienne l'entendit ; il tâchait d'être éloquent afin de rintéresser. Mais, courbée sur sa broderie, Âdrienne feignait de ne rien voir, de ne rien entendre, bien qu'elle ne perdît pas un mot de ce qui se disait et qu'elle jetât du côté de Gaston des regards dérobés. Soudain, elle devina qu'il s'approchait d'elle, qu'il allait lui parler. Elle sentit une rougeur subite envahir ses joues, son cœur battre avec violence ; elle vit son aiguille trembler entre ses doigts et éprouva une émotion telle qu'elle ne se souvenait pas d'en avoir éprouvé une semblable lorsqu'elle entendit Gaston lui dire : — N'êtes-vous pas fatiguée de travailler ainsi, mademoiselle ! Combien ces accents lui semblèrent doux ! Elle n'était donc ni laide, ni insignifiante, ni bête, ainsi que sa mère le lui reprochait à tout propos, puisque ce beau jeune homme n'avait cessé de la regarder durant la soirée et ne dédaignait pas de venir causer avec elle. — Le travail ne me fatigue pas, répondit-elle doucement, en baissant les yeux. — C'est que vous l'aimez. — Je l'aime parce qu'il console... Elle prononça ces mots comme si elle eût craint d'être entendue de ses sœurs et d'une voix si harmo4

 meuse que Gaston en fut pénétré jusqu'au fond de l'Ame. — Je Tobligerai bien à me regarder, se dit-il. Et avec une hardiesse dont il ne se croyait pas capable en présence d'une jeune fille, il s'assit en face d'Adrienne, à la place que Ghariotte venait de quitter. Celle-ci, piquée au vif en se voyant préférer sa sœur, disparut pour aller rejoindre sa mère, tandis qu'Es* telle, un peu embarrassée de son isolement, s'approchait de la croisée et appuyait son front contre les vitres glacées. — Tout conspire en ma faveur, pensa Gaston ravi de se trouver en tète à tête avec Adrienne. La jeune fille persistait à ne pas lever les yeux; mais, à l'agitation de ses doigts mignons, il voyait bien qu'elle n'était pas moins émue que lui. Alors il fut pris d'un désir violent de connaître le mystère qu'il devinait. Il subissait les premières atteintes d*un amour poétique, chaste, et s'y abandonnait avec ivresse. — Vous disiez que vous aimez le travail parce qu'il console, reprit-il tout haut; avez-vous donc besoin, à votre âge, mademoiselle, d'être consolée ? Cette fois, Adrienne leva son beau front. Sans trouble comme sans colère, elle fixa sur Gaston son regard empreint de tristesse. Ce regard semblait dire : — Si vous n'êtes qu'un indifférent ou un curieux, de quel droit m'interrogez- vous? Si vous êtes, au contraire, guidé par des sentiments plus nobles, comment

LES DAMES DE RIBEAUPIN 63 ne comprenez- vous pas que vous ne sauriez être mis au courant de mes peines sans avoir acquis des droits à ma confiance ? Ce langage muet, Gaston le comprit. — Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il avec une vivacité qui fit plaisir à Adrienne. Je vous affirme sur c^ qui m'est le plus sacré que ma question n'était dictée que par l'intérêt que vous m'avez inspiré. Elle vit bien qu'il ne mentait pas, leurs yeux étaient fixés les uns sur les autres, et il n aurait pu^ s'il avait meoti, soutenir ainsi ce regard de vierge^ éblouissant de franchise et de chasteté. — Gomment vous inspirerais-je un intérêt tel^ alors que vous me connaissez à peine depuis une heure f demanda-t-elle. — Ne croyez-vous donc pas à la spontanéité de certains sentiments? Elle garda le silence, frappée par cette question qu'elle ne s'était jamais posée et qui soulevait en elle les réflexions les plus diverses. — Mais, alors, on pourrait aimer un homme lapre* mjère fois qu'on le voit et être aimée de lui ? pensait* elle. Sa broderie était tombée de ses mains. Son regard errait sans but devant elle, n'osant s'arrêter sur Gaston, qui attendait qu'elle répondit à la question qu'il venait de lui poser. Soudain^ madame de Ribeaupin entra, suivie de Charlotte. L'une portait un plateau sur lequel se trouvaient une théière, des

 tasses, un sucrier, le tout en porcelaiue dorée, datant du premier empire ; l'autre tenait dans chaque main une assiette remplie de gâteaux. — Cette petite fille doit vous impatienter, monsieur, dit vivement madame de Ribeaupin en déposant le plateau sur le guéridon. Vous êtes bien bon de vous occuper d'elle. Adrienne subit ce reproche qui lui arrivait indirectement sans trahir ni douleur ni colère. Quant à Gaston, il éprouva une surprise telle qu'il ne put que balbutier quelques mots. Mais il devina les souffrances d'Âdrienne, il comprit pourquoi elle cherchait des consolations. Il accepta le thé qui lui fut offert, mais jamais boisson ne lui parut plus amëre. Il avait des larmes dans la gorge. Il plaignait Adrienne de toute son âme. Lorsque, vers onze heures, il quitta la maison de madame de Ribeaupin, il était amoureux d* Adrienne. Il avait été touché par la peine de cette jeune OUe, séduit par sa grâce. De là à Tamour il n'y a qu'un pas. Il était à un âge où le cœur est prompt à s'enflammer. Il se sentait assez de courage dans le cœur, assez de force dans l'intelligence pour donner à celle qui consentirait k partager son sort l'aisance, le bonheur, et pour se choisir une compagne pauvre, mais digne de lui. La rencontre [qu'il venait de faire répondait à toutes les idées qu'il avait caressées jusque-là. En regagnant sa demeure, il se promettait de se rapprocher de cette jeune fille, de l'observer, de l'étu

 dier, afin de se convaincre qu'il ne s'était pas trompé, qu'elle réalisait l'idéal dont la possession formait le plus cher désir de son cœur. La mission qu'il avait acceptée favorisait ses projets, puisqu'elle lui permettait de voir Adrienne autant qu'il le voudrait et de rendre à madame de Ribeaupin un service en récompense duquel il demanderait la main de sa fille, qui ne lui serait pas refusée si par avance il parvenait à se faire aimer. Peu de jours après sa première visite» il en fit une seconde. Il voulait prouver à madame de Ribeaupin que ses intérêts lui étaient chers. Il voulait surtout qu'Adrienne le vît souvent afin de s'accoutumer à lui. Il fat reçu à merveille. Charlotte et Estelle ne parurent pas lui tenir rigueur de ce qu'une première fois il avait préféré à leur société celle d' Adrienne. Il comprit que s'il voulait plaire à madame de Ribeaupin, il fallait feindre de n'accorder aucune attention à la jeune fille. Au risque donc de déplaire à celle-ci, mais se réservant de lui expliquer plus tard sa conduite, il ne montra d'empressement que pour sa mère et pour ses sœurs. Ce fut ainsi qu'à la suite de plusieurs visites il obtint leur confiance. Madame de Ribeaupin voulut le mettre au courant des projets qu'elle formait pour l'avenir. Elle avait décidé que ni elle ni ses filles ne paraîtraient plus dans le bureau de tabac. A la veille de voir leur position profondément modifiée, il ne leur convenait plus de se montrer dans une boutique. Une femme engagée à cet effet servait désormais les 4.

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

fm LÉS DAMËâ DE Rlfiï^AUPfN dieffit«i Gfâcé h Cette résolutiori, iiussîtôt exécutée que Conçue, Ôasiton n'eut pa* la douleur de toir sa petite àiflie débite^ de seâ mains délicates des cigares, du tabac à des tnaçons et à des Chiffonniers. Ce fût dans un milieu plttë sain, qu'il la rencontra. Il put ainsi mieux apprécier lés qtiâlité§, les vei-ttis de ce noble Cœur longtemps étouffé par lèâ nécessités! d'une vie en vue de laquelle il n'avait pas été créé. Cette première réforme dans l'existence de madame de Ribeftupirl et dé ses filles devait être i^uiviè de beaticdup d'autres. — Il faut tout prévoir, dit-elle à GâstCrti. Si Tindemtiité que je recevrai n'est pas telle que tioUs l'ôspérôns^ û elle ne îrie permet pas de renoncer au travail, elle me servira à créer une maison de fûodes et de cotiféctions pour femmes. C'eèt un commerce lucratif qui conviendra mieux à mes filles que ce qu'elles ont fait jusqu'ici. Si, au contraire, Tindemnité répond à nos vœnt, je placerai mon argent entre les maihs de M. Dervaux , je vivrai de mes revenus, et chacun de mes enfants pourra librehient suivre la Vocation qui lui conviedt. Dans les deux cas, je confierai à un gérant mon bureau de tabac transféré sur un nouvel emplacement que j*ai en vue dans la rue ûë la Pépinière. on Voit que madatne de Ribeaupiri était uhe habile femme. Il est vrai qu^en cette circonstance elle s'âIwndonnait aux conseils de Charlotte, qu*elle trouvait bons. QsÈion apprôrfVa des projets, se confirmant de

The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate

LES DAMES DE HtBRAUPlN 67 plifs en plus dans)e l^ien; Il était résolu de detnandef à madame de Ribeaupin la main d'Adriennë, le jouf même où il pourrait lui annoncer le résultât du procès qui allait s'engager. Peat-ôtre son approbation eût*elle été moins cottiplète si, poussant sa confiance jusqu'au bout, madame de Ribeaupin avait trouvé bon de lui communiquer ses plans dans toute leur étendue. Estelle lancée au théâtre, Chatlotte devenant la femme de Gastott Rivière, Adfienne restant dans la maison pour servir sa mère, tel. était Tidéal suprême de ma-* dame de Ribeaupin; mais elle h'ëti conférait endoré qu*aved ses deux aînées, ne pensant pas que Gaston se montrât aëseu épris de Charlotte pour qu'il fiit prudent de communi(}iie? des espérances auxquelles il était si directement mêlé; Le fait est tjue le jeune avocat vivait blefl éloigné de telles idées. Il venait fréquemment dans la maison, mais il n'y venait que pour Adrienne. Bien qu'il n'eût encofe osé faire à celle-ci aucun aveu, elle comprenait, arec Cet instinct particulier âtix jeunes filles, Tattention dont elle était l'objet. 11 est temps de dire ce qui se passait dans son cœur. Elle aimait Gaston non-seulement comme on aime son premier ami, celui qui dans votre infortune a prononcé des paroles symt)athiques, mais encore Comme une jeune fille aime à dix-sept ans un homme jeune, beau, tendre, qui parait sensible à ses charmes. Après avoir souffert et pleuré, Adrienne goûtait les douceurs du premier amour, aveé la conviction que tîelui qui avait sti lul

 plaire était digne d'elle. Si deux jours s'écoulaient sans qu'il vint auprès d*elle, elle était triste ; lorsqu'elle le voyait apparaître, son cœur se mettait à battre ; lors* qu il était parti, alors même qu'il eût affecté de se montrer froid et réservé, elle conservait de son passage une influence salutaire. Tout en lui était noble, bon. Elle le trouvait éloquent, courageux, fier, généreux. Elle le parait, lorsqu'il était loin, des qualités les plus enviables, et lorsqu'elle le voyait, elle reconnaissait avec joie qu'elle ne s'était pas trompée. Ainsi, leurs âmes éprouvaient les mêmes sentiments. Ils avaient foi l'un dans l'autre. Ils s'estimaient, ils s'aimaient, et jamais ils ne s*étaient rien dit de l'amour qui maintenant remplissait toute leur vie. Ce fut une circonstance inattendue pour Adrienne, mais préparée par Gaston, qui leur permit de s'expliquer, de s'unir pour toujours. On touchait à la fin du mois de mars. Pendant le temps qui venait de s'écouler, toutes les formalités qui précèdent les expropriations s'étaient accomplies. Par une requête adressée à qui de droit, madame de Ribeaupin, par l'organe de son avoué, avait fait connaître ses prétentions. Son affaire, en compagnie de beaucoup d'autres, avait été envoyée par-devant le jury d'expropriation qui devait siéger pour prononcer sur les litiges pendants entre la Ville de Paris et les expropriés. Un matin, on apprit que les jurés étaient désignés et devaient se réunir prochainement sous la présidenc d'un magistrat de l'ordre judiciaire désigné

LES DAMES DE RIBËAUPIN 09 à cet effet. C'est ainsi qu'on procède en matière d'expropriation. Les débets sont présidés par le magistrat et les jurés que le sort a élus prononcent souverainement, sans appel, après avoir entendu les parties et leurs défenseurs. A peine en possession de la liste du jury, madame de Ribeaupin courut aux informations afin de savoir quels étaient ceux de ses juges qui possédaient l'influence qu'elle voulait faire tourner à son profit. On lui en désigna six, parmi lesquels un surtout, le baron Drivonne> était tout-puissant sur ses collègues. — Demain, dit-elle à ses filles, nous irons faire une visite à ces messieurs. Nous devons les séduire ou je ne sois pas la baronne de Ribeaupin. — Est-ce que je vous accompagnerai, maman? demanda timidement Adrienne, que cette excursion alarmait déjà. — Sans doute I pourquoi ne viendrais-tu pas ? Adrienne ne répondit pas. Elle allait être condamnée aux visites quand Charlotte vint à son secours ; non qu'elle voulût être agréable à sa sœur, mais elle commençait à s'effrayer un peu de cette beauté charmante^ qui rivalisait avec la sienne ainsi qu'elle avait pu s'en apercevoir. Elle ne trouvait pas mauvais qu* Adrienne festàt à la maison. -— Ne l'emmenons pas, maman, dit-elle à sa mère, elle ne viendrait qu'à contre-cœur. Tu diras que ta troisième fille est malade, ce sera encore plus touchant.

 -^ Parfaitement imaginé, répliqua madame de Ribeaupin* Adrienne gardera la maison. Le lendemain* à une heure de l'après-midi, une voiture de remise stationnait devant le bureau de tabac de la rue Delaborde. A une heure et demie, madame de Ribeaupin, Estelle et Charlotte y prenaient place pour faire ce que la veuve du héros appelait la tournée d'attendrissement. Elles portaient des toilettes très - simples , ainsi qu'il le faut lorsqu'on va crier misère. Adrienne les vit partir, ravie de n'avoir pas à les accompagner y et d'ailleurs sous le coup d'une émotion assez vive, car le matin même Gaston lui avait dit : — Mademoiselle^ cette après-midi > pendant que votre mère et vos sœurs seront absentes, veuillez m'accorder quelques instants d'entretien. Il est indispensable que je vous parle. Il n'est pas de jeune fille, si chaste, si naïve qu'elle soit, qui ne sache deviner l'heure et le moment où elle est aimée et distinguer dans la foule celui qui l'aime. Adrienne n'ignorait rien des sentiments que Gaston croyait avoir tenus très-cachés, et lorsque le jeune homme lui avait demandé un rendez-^vous, elle n'ignorait pas de quoi il allait être question entre eux. Elle ne crut pas devoir repousser sa prière* ne doutant ni de la pureté de ses intentions, ni de la sincérité de sed sentiments, comprenant d'ailleurs que, dans la situation particulière qui lui était faite par la sévérité de sa mère, par l'indifférence de ses sœurs,

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

LES BAMËS DB RIBBAUPIÏ^ 71 elle devait s'occuper elle-même de tout ce qui concmiait sûQ ayenir. Toutefote, lorequ'a^H^s le départ de celles-ci, elle se trouva seule attendant Gaston^ elle fut prise d'un sentiment voisin de l'effroi. Il est des heures dans ia vie qu'on ne saurait affronter avec iadiffàrence, des actions qu'on ne peut accomplir avec saog-froid. Pour toute âme pure, le premier rendezvous est fécond en ivresses charmantes; mais il est précédé d'anxiétés et de terreurs qui ont pour cause principale la crainte de trahir des devoirs sacrés, de compronaettre ce qui est pour tous le premier des biens : Thonneur. des anxiétés, ces terreurs ne s'apaisent que lorsque celui dont la venue les a fait naitre a parlé chaleureusement le beau langage de l'amour et rendu inébranlable la confiance que les amants doivent avoir l'un dans l'autre. Âdrienne en était à la première période de cette révolution intime. Elle attendait ; ^e souffrait^ mais d'une souffrance douce dont un espQir plus doux encore lui moi^rait le terme prochain. Pour recevoir celui dont die devinait la tendresse, elle s'était vêtue avec quelque recherche, en femme soucieuse de sa beauté. Elle portait cette robe grise dont elle était parée lorsqu'elle vit Gaston pour la première fois. Ses blonds cheveux, coiffés avec art, faisaient une couronne merveilleuse à son front délicat, sur lequel l'émotion attirait de roses couleurs, vaporeuses comme les brumes qui, durant les belles matinées, voilent §&r instants le fond du ciel bleu.

 Avec cela, ni bijoux ni fleurs. Elle n'en avait nul besoin pour être belle ; sa grâce et sa jeunesse suffisaient. Gaston entra. Pour arriver jusqu'à son amie, il avait invoqué, auprès de la femme qui gardait le magasin, la nécessité de faire à Âdrienne, à défaut de madame de Ribeaupin, une communication importante. Placés en face l'un de Tautre, ils éprouvèrent d'abord un indicible embarras. Debout tous les deux, aucun n'osait ouvrir la bouche , c'est en vain qu'Adrienne tenta par trois fois de désigner un siège à Gaston. — Ne devinez-vous pas pourquoi j'ai voulu vous voir seule? demanda-t-il enfin. — Je ne sais, murmura-t-elle. Elle mentait, mais c'était involontairement, parce qu'aucune phrase ne se présentait à ses lèvres, qui exprimât dignement les pensées qui se pressaient dans son cœur. Elle se laissa aller dans un fauteuil qui se trouva fort à propos derrière elle. Là, le menton appuyé dans sa main gauche, son bras droit pendant au long de son corps, les yeux demi-clos, elle attendit que Gaston prit de nouveau la parole. Il ne tarda pas à continuer. — Si vous n'avez pas deviné ce qui se passe en moi, si mes regards, mes soupirs ne vous ont pas appris que vous êtes ardemment aimée, si la visite que je vous fais en ce moment n'était pas attendue par vous, je suis perdu, car je n'ai pas su faire éclater à vos yeux l'amour qui me remplit.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 73 Elle ne répondit pas« Mais il est des silences plus éloquents que la parole la plus entraînante. Il n*était pas besoin qu'elle fit entendre sa voix pour convaincre Gaston que son amour était partagé. Il s'assit auprès d'elle, presque à genoux, les mains croisées. Il lui dit: -— Vous ne parlez pas, mais je vois clairement que votre cœur bat à l'unisson du mien. Chère bien-aimée, vous me comblez de joie. Le jour où je vous ai vue pour la première fois, je me suis promis que vous seriez ma femme. Vous tenez donc ma destinée dans vos mains. Je me crois digne de vous. Je me sens plein de courage et d'ardeur pour vous faire une vie douce et bonne. Il ne lient qu'à vous d'assurer votre avenir et le mien. Dois-je craindre? Dois-je espérer? Une musique mélodieuse n'aurait pu charmer les oreilles d'Adrienne autant qu'un semblable langage. Elle goûtait une joie infinie et s'y abandonnait. Elle aurait voulu rester ainsi silencieuse, bercée par ces accents chauds, sincères; mais il fallait répondre. — Avez-vous bien réfléchi aux conséquences de l'engagement solennel que vous voulez prendre? demanda-t-ellé. Savez-vous que je suis une petite fille sans dot, pauvrement élevée, venue dans un milieu malsain, et qui n'a eu d'autre mérite que celui de résister à des exemples pernicieux? Je sais aimer, me dévouer, mais ne me demandez rien de plus. Je n'ai que mon cœur à donner. S'il vous suffit, prenez-le. Mais songez que vous pouvez trouver des jeunes filles riches, belles, spirituelles dont la famille et la position

 flatteront votre orgueil, serviront voire avenir, et que vous êtes libre de choisir parmi elles une épouse qui vous fera honneur bien plus que moi-même. — C'est vous que je veux, et vous seule! s'écria vivement Gaston. Vous m'offrez votre cœur; je l'accepte, et je vous supplie de consentir à être ma femme. En parlant ainsi, il s'était emparé des mains d'Adrienne et les pressait dans les siennes, comme s'il eût voulu faire passer dans les veines de la jeune fille Tardeur qui l'animait en ce moment. Elle était devenue pâle ; sa poitrine oppressée manquait d'air ; un nuage couvrait ses yeux. — Ayez pitié de moi, murmura-t-elle. Je suis si heureuse en ce moment que je voudrais ne pas mourir. Gaston la souleva doucement, la conduisit jusqu'à une croisée qu'il entr'ouvrit. Lorsqu'il vit qu'elle se ranimait, il reprit : — Vous vivrez, ma chère âme, vous vivrez pour être heureuse, pour me rendre heureux. Désormais, c'est vous qui inspirerez toutes mes actions, c'est vous dont j'aurai toujours l'image dans mon cœur. Je me donne à vous, et vous m'appartenez. Il s'arrêta, mais non sans avoir touché de ses lèvres les mains mignonnes qu'on lui abandonnait. C'est ainsi qu'ils scellèrent leurs promesses et célébrèrent leurs fiançailles. Un long silence suivit la scène que nous venons de raconter. Il leur permit de se remettre un peu de l'émotion qu ils venaient de subir. Ce fut d'un ton plus

LES DAMES DE RIBEAUPIN 75 calme qu'Âdrîenne put bientôt adresser la parole à son ami. — Maintenant, dit-elle, la confiance la pins entière va régner entre nous. Ce qui vient de se passer doit être encore ignoré. Nous aurons à examiner froidement notre situation, à nous montrer patients surtout, car l'heure n'est pas bonne pour faire connaître à ma mère les projets que nous venons de former. — Croyez-vous donc, demanda Gaston, que madame de Ribeaupin me jugera indigne d'entrer dans sa famille? Si le procès dans lequel je vais plaider pour elle se termine au gré de ses désirs, ne sera-t-elle pas disposée à se inontrer reconnaissante, à exaucer les miens? Elle me témoigne déjà des sentiments presque maternels qui ne me permettent pas de douter de sa bienveillance pour moi. — Elle serait heureuse de pouvoir vous appeler son fils, si vous deveniez le mari de Charlotte. — De votre sœur! s'écria Gaston; mais ce n'est pas elle que j'aime, c'est vous. — Ma mère n'entrera pas dans de telles considérations. C'est pour cela, je vous le répète, qu'il faut l'un et l'autre nous armer de patience. — Rien ne nous sera plus facile, maintenant que nous pouvons parler de notre amour. En toutes choses, mon cher ange, je me laisserai guider par vous. Adrienne remercia son ami d'un sourire. Puis, elle ajouta : — II est une personne qui me porte la plus vive

 tendresse et qui pourra seconder nos plans : c*est mon oncle, Tabbé Mérille, aumônier des carmélites du faubourg Saint- Jacques. Je suis accoutumée depuis longtemps à suivre ses conseils, et c'est le seul qui connaîtra nos espérances. Allez le voir, confiez-vous à lui, faites ce qu*il vous dira. Gaston promit de se rendre dès le lendemain chez l'abbé Mérille. Adrienne, qui ne voulait pas accuser sa mère ni révéler à son ami certains détails propres à lui faire connaître le caractère de madame de Ribeaupin, espérait que son oncle donnerait à Gaston des avis salutaires^ guiderait sa conduite et l'aiderait à triompher des difficultés qu'elle prévoyait. Ils ne se séparèrent qu'après avoir échangé des nouvelles promesses. — Jamais bonheur ne fut semblable au mien, dit Gaston en se retirant. Après-demain, le procès de votre mère se jugera. Je prendrai la parole devant le jury pour défendre des intérêts qui sont les vôtres. Je suis certain de la victoire, car votre image sera devant mes yeux pour me soutenir. Il se relira transfiguré, Tâme toute pleine d'une immense espérance et laissant Adrienne radieuse. 11 lui suffisait d'être aimée pour que tous ses maux passés ne fussent plus rien.

CHAPITRE IV expropriés! Tandis qu'Adrienne et Gaston Rivière échangeaient des serments éternels et formaient des projets qui détruisaient ceux de madame de Ribeaupin, celle-ci, accompagnée d'Estelle et de Charlotte, se rendait successivement au domicile des six membres du jury d'expropriation qu'on lui avait désignés comme pouvant eixercer sur leurs collègues une influence décisive. Nous ne raconterons pas dans tous ses détails cette excursion, dont la pensée avait germé dans la cervelle de M. Dervaux et qui, d'ailleurs, comme on le verra bientôt, devait produire les plus heureux résultats. Chez chacun des jurés, madame de Ribeaupin fut assez bien reçue pour avoir le droit d'espérer qu'ils se montreraient favorables à ses prétentions. Elle sut pleurer à propos, faire pleurer ses fiUes avec elle, parler

 de son mari, un héros mort en Afrique, en défendant le drapeau national^ et attendrir ses juges sur le sort de sa troisième fille, douce fleur desséchée par une cruelle maladie. Elle eut la gloire d*arracher des larmes et même des promesses à ses interlocuteurs. Mais c'est chez le baron Drivonne qu'elle se montra surtout comédienne consommée et que les beaux yeux d'Estelle et de Charlotte firent merveille. Ce personnage est appelé à jouer dans ce récit un rôle trop important pour qu'il soit possible de ne pas le faire entrer en scène dès à présent. Le baron Drivonne était un chef d'escadron de cavalerie retraité. Il jouissait d'une fortune considérable dont il dépensait annuellement le revenu, ayant pour coutume de ne se refuser aucun plaisir et de donner satisfaction à tous ses caprices, ce qu'il pouvait faire avec d'autant plus de facilité qu'il était veuf et libre de toute attache. Il avait cinquante-huit ans, mais il était si admirablement conservé qu'il ne paraissait pas en avoir plus de quarante. Sa taille haute, svelte, était celle d'un jeune homme. Ses cheveux et sa moustache étaient restés tellement noirs que beaucoup de gens affirmaient, contrairement à la vérité, qu'il les teignait. Il était toujours vêtu correctement. Ses habits, d'une coupe élégante, d'une merveilleuse propreté, mettaient en relief la distinction de sa démarche, la grâce mâle de sa personne. Il avait des pieds et des mains remarquablement petits, dont il était très-fier. En un mot, on pouvait le classer parmi ces individus

LES DAMES DE RIBEAUPIN 79 qui ne passent pas dans les rues ou sur les boulevards sans être remarqués et sans faire dire à ceux qui se retournent pour les mieux voir : — Voilà un homme fièrement beau et rudement conservé. Le baron Drivonne habitait depuis dix ans, unsomptueux appartement au premier étage d'une belle maison de la rueMogador. Il était là^ dans un quartier qui conve* naJt à ses goûts, à proximité du boulevard. Il était servi par une cuisinière faite à ses habitudes, dont il prisait fort les talents culinaires, et par un valet de chambre qui avait été soldat comme lui. Un cocher, un palefrenier, deux voitures et trois chevaux, dont il usait d'ailleurs fort peu, ayant reconnu depuis longtemps que la marche lui était salutaire, complétaient son train de maison. Cet homme, que chacun aimait comme un bon vivant, qui comptait dans les cercles et dans le monde de nombreuses relations, était un féroce égoïste. Vous invitait-il à dîner, vous offrait-il de vous asseoir à côté de lui sur le perron de Tortoni, consentait-il à honorer votre salon de sa présence, ce n'était jamais dans le but de vous plaire, mais uniquement parce qu'il y trouvait de l'agrément. Mais comme ceux auxquels il offrait ou desquels il acceptait, ne scrutaient pas ses arrière-pensées, il avait acquis, sans qu'il lui en coûtât rien et en se faisant toujours plaisir à lui-même, la réputation d'un aimable homme, sans cesse prêt à rendre service. Le seul reproche qu'on pût lui adresser était basé sur la complaisance avec laquelle il

 parlait de lui et de ses succès auprès des femmes. Le fait est que, malgré sou âge, il n'avait rien perdu de ses habitudes de garnison, ni cessé, comme on disait autrefois, de courir les ruelles. A la vérité, il entrait plus souvent chez les filles que tout le monde peut avoir avec de l'argent, que chez les femmes délicates dont la tendresse peut être chère à un cœur passionné. Mais, comme il cherchait du plaisir et non de T amour, il était heureux des bonnes fortunes vulgaires que le hasard faisait naître sous ses pas. Il adorait Paris, et lorsqu'il s'en éloignait, en été, pour aller à Vichy afin de combattre une propension naturelle à une maladie du foie, à l'automne pour aller ouvrir la chasse dans quelque château de la Picardie ou du Poitou, il éprouvait un serrement de cœur auquel succédait ce qu'il appelait la nostalgie du boulevard, qui ne cessait elle-même que le jour où il pouvait reprendre ses promenades quotidiennes sur le trottoir qui s'étend entre la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue Drouot, lieu cher à tout vrai Parisien et où toutes choses lui étaient familières. Tel était Thomme chez lequel les circonstances que nous avons racontées conduisirent madame de Ribeaupin et ses deux filles, Estelle et Charlotte, Au moment où on les annonça, le baron Drivonne achevait la sieste qu'il avait coutume de faire après son déjeuner et qui le menait jusqu'à quatre heures. Son valet de chambre avait annoncé une vieille dame et deux jolies personnes. Une pensée peu avouable se présenta d'abord à son esprit. Tout se voit dans Paris,

LES DAMES DE RIBEAUPIN 81 même des mères qui vendent leurs filles à des vieux débauchés ou à des jeunes vieillards. Il avait la réputation d'un galantin fort généreux. Piien n'était plus simple que de supposer qu'on venait lui offrir, sous la figure de deux belles personnes, cette chose précieuse qu'on appelle Tinnocence, devenue aujourd'hui une marchandise plus coûteuse à mesure qu'elle se fait plus rare. II hésita un moment; mais la curiosité, peut-être un sentiment pire, l'emportèrent. S'étant habillé en toute hâte, il passa dans le petit salon où Ton avait introduit les visiteuses. A l'aspect d'Estelle et de Charlotte, il resta tout à fait ébloui. Nous avons déjà dit que leur beauté était de celles qui plaisent aux êtres vulgaires. Malheureusement le baron Drivonne était de ces êtres-là. Madame de Ribeaupin avait, au préalable, pris des informations et n'ignorait point à qui elle avait affaire. — Nous te tenons, mon bonhomme! se dit-elle, en voyant l'effet produit. Et sur-le-champ, sans donner au baron Drivonne le temps d'ouvrir la bouche, elle prit la parole, exposa l'objet de sa visite, raconta son histoire, celle de son mari, celle de ses filles, révéla l'ambition que nourrissaient Estelle et Charlotte, la vocation qui poussait Tune \fers le théâtre, l'autre vers une haute position de fortune, expliqua au baron en quoi il pouvait la servir, ce qu'elle attendait de lui, et fut si éloquente que le vieux libertin put se dire avec assurance qu'il lui suffirait de rendre à cette intéressante famille quel

 ques petits services pour provoquer une reconnaissance sans bornes. Il promit tout ce qu'on lui demandait et même ce qu'on ne lui demandait pas. Il parla à son tour et mit en lumière l'importance de sa fortune, le confortable de son appartement, les avantages de sa position, l'étendue de son influence dans, le monde des théâtres et dans les autres mondes. Il baisa la main de madame de Ribeaupin, caressa le menton de Charlotte, pinça la joue d'Estelle et demanda à la mère la permission d'aller lui annoncer lui-même le résultat de son procès, dont l'issue, si les jurés, ses collègues, étaient de son avis, ce dont il ne doutait pas, serait aussi favorable que possible aux prétentions très-justes qui venaient de lui être exposées. Madame de Ribeaupin, sortit enthousiasmée. En quittant le baron, Charlotte lui jeta un regard qui tourna la tête au vieux vautour et lui inspira le désir de tendre un piège à cette chaste colombe. Il ne comprenait pas que, cette fois, c'était la colombe qui se préparait à dévorer le vautour. Enfin le grand jour arriva. Le jury d'expropriation tint sa première audience. L'affaire de Madame de Ribeaupin contre la Ville de Paris, étant inscrite en tête du rôle, fut appelée dès l'ouverture de la session. Par un heureux, hasard, le baron Drivonne avait été nommé président du jury. Lorsqu'à la tête de ses collègues, il fit son entrée dans la salle, il promena fièrement son regard autour de lui et ne put retenir un mouvement de satisfaction en voyant, assises sur un

LES DAMES DE RIBEAUPIN 83 banc derrière Gaston Rivière, madame de Ribeaupin et S3S trois filles. La belle Charlotte baissa modestement les yeux. Le baron caressa sa moustache avec la fatuité d'un homme qui ne pouvait douter de la part qu'il avait dans le trouble de cette intéressante personne. Adrienne se tenait si bien cachée derrière sa mère, la voilette attachée à son chapeau était si épaisse, cachait si soigneusement ses traits que le baron Drivonne ne la remarqua pas. Il eût été d'ailleurs peu charmé par cette beauté simple et candide qui semblait craindre les regards de la foule. En consentant à accompagner sa mère et ses sœurs, Adrienne avait obéi aux désirs de Gaston. Le jeune avocat s'était montré pressant. — Votre présence, avait-il dit, sera un encouragement pour moi. Comment résister à de telles paroles? L'affaire appelée, le magistrat qui présidait l'audience donna la parole à M* Rivière. La plaidoirie de ce dernier fut brève, concise. Il exposa simplement les intérêts qu'il était chargé de défendre. Son discours ne dura pas au delà de vingt minutes. — C'est trop court, pensa madame de Ribeaupin, qui, malgré les regards encourageants que le baron Drivonne jetait à la dérobée de son côté, passait par les transes, les plus cruelles. Elle se pencha vers son avocat et lui fit une observation. — Je n'ai pas voulu fatiguer le jury, qui me paraît

 bien disposé pour vous, répondit Gaston. D'ailleurs, je me suis réservé de répliquer s'il y a lieu. Cette réponse rassura madame de Ribeaupin. — C'est égal, se disait-elle, voilà un exœlleut métier. On y gagne de l'argent à peu de frais. Le défenseur de la Ville de Paris se leva pour répondre à M® Rivière. C'était un vieux routier. Depuis le commencement de la transformation de Paris, il s'était entièrement consacré aux affaires d'expropriation. D'une expérience consommée, d'une habileté peu commune, il connaissait les mœurs, les tendances, les habitudes des expropriés. Nul ne savait mieux que lui entreprendre la démolition des échafaudages à l'aide desquels ils étayaient leurs arguments et leurs prétentions. Il prit directement à partie madame de Ribeaupin. Il prouva que jamais le revenu du bureau de tabac n'avait dépassé quinze cents francs, que l'expropriation, loin de nuire aux intérêts de madame de Ribeaupin, les servit en ce sens qu'elle pourrait, sans qu'il lui en coûtât rien, transférer son établissement dans un quartier plus fréquenté. 11 railla fort spirituellement le chiffre de cent mille francs qui, selon son adversaire, n'était que la trop juste réparation du dommage causé et qui, selon lui, ne pouvait être accordé sans créer un précédent fâcheux et sans blesser toutes les notions de la morale. — N'encouragez pas la spéculation, messieurs les jurés, dit-il en terminant. Si vous accordiez l'indemnité

 qu'on vous demande, vous prouveriez que Tintérêt personnel des citoyens vous est plus cher que leur intérêt collectif. Vous rendriez impossible l'œuvre de la transformation de Paris; vous autoriseriez pour l'avenir les demandes les plus folles. On vous a tendu un piège grossier avec une audace sans exemple. Vous vous garderez bien d'y tomber. — Oh 1 le vilain homme I murmurait madame de Ri* beaupin, en le regardant d'un air courroucé. -— Notre adversaire vous supplie de ne pas encourager la spéculation, messieurs les jurés, s'écria Gas* Ion, sans donner le temps à son auditoire de méditer le langage qu'il venait d'entendre. Je «vous adresse a mon tour la même prière. Oui, nous sommes tous d'accord sur ce point ; mais il importe de savoir où sont les spéculateurs, à quelle place ils sont assis. Que sommes-nous? D'honnêtes gens dont on est venu troubler la tranquillité pour créer des rues plus belles, pour se donner la vaine satisfaction de refaire un quartier qui ne demandait qu'à rester ce qu'il était. Souhaitions-nous d'être déplacés? Nullement. Qu'on nous laisse en l'état où nous nous trouvions hier, dans cette maison qui nous est familière, parmi cette population qui nous estime, nous aime et nous fait vivre. Nous nous déclarons satisfaits. Mais si l'on nous oblige à quitter le foyer qui nous était cher, si Ton nous oblige à des dépenses considérables, qu'on nous paye. Quelle que soit la somme qu'on nous accordera, elle ne suffira jamais à nous restituer le charme et la

 douceur de nos meilleurs souvenirs qu'on disperse à tous les vents. Il continua longtemps sur ce ton . Sa voix vibrante et accentuée allait jusqu*au cœur de ceux auxquels il s'adressait. Il les voyait ébranlés et son éloquence trouvait dans l'impression qu'il produisait un encou* ragement nouveau et une inspiration plus haute. Il rappela les services du baron de Ribeaupin, montra sa veuve pauvre, mais jamais découragée, dure au travail, poursuivant ardemment la tâche qu'elle s'était imposée : élever honorablement ses filles. Lorsqu'il eut fini, un murmure approbateur se fit entendre dans la salle. On n'avait jamais traité avec cette élévation des questions d'intérêts relativement secondaires. Le jury se retira dans la salle de ses délibérations, et alors seulement Gaston se tourna du côté d'Adrienne. Dans les yeux de son amie, il vit des larmes. Elle était heureuse, fière du succès de celui auquel elle avait donné son cœur. Elle se demandait comment et pourquoi cet homme éloquent, courageux, digne de l'avenir le plus brillant, avait pu la distinguer dans l'obscurité où elle vivait, alors qu'il était libre de choisir entre les plus riches, les plus belles et voulait l'élever jusqu'à lui. Gaston se trouva largement payé par ces larmes. Un sourire l'apprit à Adrienne qui, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, ravie, extasiée, tout à son bonheur, n'entendit rien des félicitations bruyantes dont madame de Ribeaupin accablait son défenseur.
y

LES DAMES DE RIBEAUPIN 87 Pendant ce temps, le jury délibérait. Le baron Drivonne exploitait habilement, en faveur de ses protégées, les raisons développées par leur avocat. IL ramenait ceux de ses collègues qui se montraient contraires aux prétentions de madame de Ribeaupin, réchauffait les indifférents et les tièdes, excitait le zèle de ceux qui étaient de son avis et travailla si bien qu'il les amena tous à reconnaître que les propositions de la Ville étaient dérisoires. Il fallut alors fixer le chiffre de Tindemnité. Hardiment, le baron Dri vonne proposa quatrevingt mille francs. Puis, sans laisser aux jurés le temps de s'étonner, il ajouta : — Messieurs, il importe de donner une leçon à nos édiles. Us me semblent vouloir s'engager dans une voie périlleuse. Ils veulent refaire Paris, disent-ils. Mais où s'arrêteront leurs projets et où irons-nous si nous les secondons dans leurs exagérations? Arrêtonsles, ou tout au moins ralentissons leur marche. Il le faut pour l'intérêt commun, et lorsqu'ils verront que nous sommes plus favorables aux expropriés qu'à eux-mêmes, ils réfléchiront et procéderont d'une façon moins cavalière. Le chiffre de quatre-vingt mille francs fut voté à l'unanimité moins deux voix. Cinq minutes après, madame de Ribeaupin connaissait son sort. Le bonheur tue quelquefois. L'excès du sien ne la tua pas, mais elle s'évanouit et il fallut les soins réunis de ses enfants et des personnes présentes pour la ramener à la vie.

 Nous n'énumérerons pas les félicitations dont madame de Ribeaupin fut accablée au lendemain de l'éclatante victoire qu'elle venait de remporter. Elle se trouva, comme par enchantement, entourée et choyée. Des amis inconnus surgirent autour d'elle. Elle reçut dix lettres qui lui proposaient, pour faire valoir ses capitaux, des entreprises merveilleuses dont le succès, s'il fallait en croire leurs auteurs, était assuré ; d'autres individus, plus audacieux, sollicitaient des secours. Sur le conseil de Charlotte, elle mit toutes les missives au panier et renvoya poliment les emprunteurs. Elle avait fait d'ailleurs à M. Dervaux une promesse dont celui-ci réclamait Texécution de la manière la plus habile. A peine instruit de l'issue du procès, il s'était présenté chez madame de Ribeaupin et lui avait tenu le langage suivant : — Vous voilà plus riche que vous n'espériez. Je n'en maintiens pas moins les offres que je vous avais faites. Elles sont d'autant plus avantageuses pour vous que je vais être moi-môme exproprié. La valeur de mon établissement sera triplée; car l'indemnité qui me sera accordée n'ira pas à moins de quinze cents mille francs et me permettra de transférer mes magasins sur le boulevard des Capucines, c'est-à-dire sur le point le plus central de Paris. J'ai l'assurance de réaliser là des bénéfices trois fois plus considérables que ceux que je fais actuellement. Je ne doute pas que les fonds que vous aurez placés chez moi ne

LES DAMES DE RIBEAUPIN 89 VOUS donnent un revenu de vingt-cinq pour cent. Madame de Ribeaupin fut éblouie par une telle perspective. Le jour même où elle toucha à la caisse municipale le montant de Tindemnité qui lui était allouée, elle versa entre les mains de M. Dervaux une somme de soixante mille francs, n'en conservant que vingt mille qu*elle entendait consacrer à sa nouvelle installation. Un contrat passé par devant notaire la déclara Tassociée de M. Dervaux pour neuf ans. Elle devait toucher chaque année le cinquième des bénéfices et recevoir tous les mois, pour ses besoins personnels, cinq cents francs, qui devaient être déduits, à Texpiration de chaque exercice, de la part qui lui reviendrait. La caisse du Diable Boiteux était tellement obérée que le lendemain tous les fonds versés par madame de Ribeaupin furent employés, et que si M. Dervaux eût été mis en demeure d'effectuer un remboursement immédiat, il n'aurait pu y faire face. Dès ce moment, il savait déjà que l'expropriation seule pourrait le sauver d'un désastre complet, et encore fallait-il que l'indemnité sur laquelle il comptait ne fût pas moindre de quinze cents mille francs. Mais il espérait en obtenir une au moins égale à ce chiffre et pouvoir, grâce à elle, relever sa situation si fortement compromise. En même temps qu'elle opérait ce placement qui devait, à ce qu'elle croyait, lui assurer un revenu moyen de quinze mille francs, madame de Ribeaupin

 faisait une affaire plus avantageuse, en cédant Texploitatioif de son bureau de tabac à un individu qui s*engageait à lui servir une rente annuelle de douze cents francs. En ajoutant à ces ressources diverses la pension qu'elle recevait comme veuve d'officier et les petits revenus qu'elle possédait antérieurement, elle se trouvait à la tête d'une véritable fortune qui lui eût permis d'établir honorablement ses ûlles. Mais elle n'était pas femme à se contenter d'une modeste aisance. Elle rêvait une vie de luxe et de plaisirs, et, bien qu'elle n'osât s'avouer qu'elle comptait sur ses filles pour se la procurer, ses antécédents, la voie périlleuse dans laquelle elle était engagée, les idées qu'elle avait sur toutes choses, le défaut absolu de sens moral ne la disposaient que trop à se faire de la beauté de ses enfants, un moyen aussi facile que peu honorable de s'enrichir. Elle reçut cependant, au début de ses prospérités, des conseils salutaires. Ce fut son frère, l'abbé Mérille, qui les lui donna. Les lettres d'Adrienne, une visite de Gaston qui, sur le désir exprimé par son amie, s'était empressé de l'aller voir, avaient mis l'abbé au courant des événements. 11 s'empressa de venir tendre la main à sa sœur. Il essaya de lui prescrire les nouveaux devoirs que, dans sa pensée, elle devait accomplir. On l'écouta d'une oreille impatiente, et il ne lui fut que trop prouvé que si ses nièces échappaient aux dangereuses suggestions de la misère, elles allaient être exposées à des périls plus grands. Alors, voulant y soustraire Adrienne et as

 surer le bonheur de cette enfant si digne déjà d'un sort meilleur, il fit part à sa sœur de la demande de Gaston Rivière. L'avocat acceptait Adrienne sans dot. Il ne demandait rien qu'elle. Madame deRibeaupin répondit par un refus tout net. Son ambition s'était accrue avec sa prospérité ; elle ne jugeait plus qu'un jeune avocat ne possédant qu'une fortune médiocre el qu'une clientèle encore restreinte fût un mari digne de sa fille. Puis, elle était irritée contre Gaston qui avait eut le mauvais goût de dédaigner la beauté de Charlotte et de préférer Adrienne à sa sœur. Il donnait par là une si pauvre idée de son intelligence et de son goût qu'elle ne voulait pas d'un gendre tel que lui. — Adrienne n'a que dix-sept ans, dit-elle, je ne permettrai pas qu'elle se marie, avant que ses sœurs soient établies. Elle est mineure et j'entends la garder auprès de moi. Vainement, l'abbé insista; sa sœur lui fit comprendre qu'elle repoussait toute ingérence dans son autorité maternelle. Elle voulait l'exercer seule, ainsi que c'était son droit. L'abbé se retira le cœur navré, plus affligé encore qu' Adrienne qui avait trop bien prévu ce résultat pour en être désespérée ni même surprise. Elle était sûre du cœur de son ami. L'amour le plus ardent remplissait le sien. Il y avait là de quoi lui donner le courage et la patience. Elle comptait sur la providence et sur le temps pour réaliser ses vœux. Quant à madame de Ribeaupin, afin de n'être pas^ l'obligée de Gaston

92 LES DAMES DE RIBEÂUPIN Rivière, elle lui envoya mille francs avec un billet par lequel elle le remerciait brièvement des soins donnés par lui à ses intérêts. « Ils devaient recevoir une légitime satisfaction, écrivait-elle, et l'avaient reçue, grâce à la justice de la cause et à des efforts d'amis, multiples et dévoués ». Elle prouvait de la sorte à Gaston qu'elle n'entendait pas lui conserver la moindre gratitude, qu'elle le tenait désormais pour bien payé. Gaston qui connaissait par l'abbé Mérille, les dispositions de madame de Ribeaupin fut sur le point de renvoyer l'argent. Il n'en fit rien cependant. Il ne voulait pas froisser l'orgueil de la mère d'Adrienne. Et puis, il avait à cœur de créer à sa femme une douce existence. Désormais, il souhaitait s'enrichir pour elle. L'envoi de madame de Ribeaupin était le commencement de sa fortune. Il la remercia simplement par une lettre digne. Il écrivit également à Adrienne. De nouveau, il exposait ses sentiments, en les déclarant éternels. Dès ce moment, il la considérait comme sa femme. Il la suppliait de lui garder son cœur comme lui-même lui gardait le sien. Il attendait de l'avenir le renversement des obstacles accumulés contre leur bonheur.

CHAPITRE V LES DENTS DES DAMES DE RIBEAUPIN

Un matin du mois d'avril, par une de ces printanières journées si douces aux Parisiens fatigués de l'hiver, madame de Ribeaupin marchait seule dans la rue Taitbout, en se dirigeant vers la rue de la Victoire. Un ciel bleu, des trottoirs blancs, Tair tout parfumé des odorantes émanations que le printemps, à son aurore, apporte avec lui, c'est plus qu'il n'en faut pour mettre la sérénité et la joie dans le cœur d'une femme qui, après tout, n'a qu'à se déclarer satisfaite des réalités du présent et des espérances de l'avenir. Aussi, le visage de madame de Ribeaupin, fidèle miroir de son cœur, était-il radieux. Vêtue d'une robe desoie noire, dont les plis amples et longs traînaient sur les pavés, portant sur les épaules un châle de grenadine, coiffée d'une toque surmontée d'une plume dont l'extrémité caressait sa nuque grasse, par-dessus

94 LES DAMES DE R16EAUPIN un chignon trop opulent pour n'être pas faux, elle allait la tète haute, les traits épanouis, avec la majesté d'une douairière encore assez attrayante pour être remarquée. Ses cinquante ans — car elle avait tout autant — lui étaient en ce moment si légers qu'elle ne désirait pas en avoir moins. La fortune lui avait fait une seconde jeunesse, et il suffisait de la voir pour deviner qu'elle était toute disposée à jouir de l'une et de Tautre. Elle arriva ainsi devant une maison de belle apparence. Elle s'arrêta. Sous la porte cochère, divers écussons de cuivre étaient accrochés. L'un d'eux portait ces mots gravés en lettres noires : Madame Benoit. — Dentelles et confections. — Premier étage. C'est sur celui-là que les yeux de madame de Ribeaupin se posèrent d'abord. — Voilà mon affaire, dit-elle avec un sourire de satisfaction. Gagnant l'escalier, elle en gravit les degrés jusqu'au premier étage. Une porte volante, sur laquelle s'étalait un nouvel écriteau en tout semblable à celui du rez-de-chaussée, s'offrit à ses regards. Elle la poussa, et d'un couloir assez obscur, dans lequel elle se trouva, elle passa dans un vaste salon qui vaut les honneurs d'une description détaillée. Ce qui frappait d'abord, c'était la quantité de tableaux réunis dans cette pièce. Les murs en étaient couverts du haut en bas et si bien couverts qu'il eût été impossible d'en placer encore un seul. Il y avait là

 des paysages, des académies, des portraits, des sujets religieux. Ici, l'école flamande, là, l'école italienne. Tous les genres, toutes les tailles ; des cadres en bois blanc et des cadres dorés; un vrai magasin qui se complétait par la présence d'une demi-douzaine de statues en plâtre. Si dès l'entrée, on était ébloui par cet amoncèlement de richesses artistiques, il suffisait d'un court examen pour deviner que ces œuvres n'avaient aucune valeur, étant de très-mauvaises copies de toiles célèbres, et qu'on était non dans la galerie d'un amateur, mais dans la boutique d'un brocanteur prétention:^ et sans goût. Autour du salon, étaient rangés une vingtaine de sièges à dossier droit, Irès-élevé, en vieux chêne sculpté, garnis de cuir rouge, relevé par des trèfles d'or. Dans le milieu de la pièce, s'étalait un vaste divan circulaire assorti aux sièges. Devant ce riche mobilier, on éprouvait la même impression que devant les tableaux. D'abord, on l'admirait, mais, à la lourdeur du style, à la grossièreté des sculptures, à la couleur du bois, on s'apercevait vite que c'était là un déplorable échantillon de ce vieux-neuf que fabrique l'industrie moderne, dans les ateliers du faubourg Saint- Antoine. Ce qui donnait à la physionomie générale de ce salon un caractère encore plus étrange, c'était l'amas de vêtements de femmes jetés de tous côtés. Il y en avait partout, sur les sièges, sur le tapis, sur les tables, sur la cheminée. On en voyait même accrochés aux croisées ; robes à longue jupe, corsages garnis de

 jais et de perles blanches, ceintures de satin, manteaux doublés de fourrure, châles, le tout remarquable par l'excentricité de la coupe et l'éclat des couleurs. En cherchant bien, on eût encore trouvé des piles de linge damassé, des bijoux, des flacons d'essence pour la toilette, des sachets de patchouli et des boîtes contenant des savons fins, des cosmétiques et des poudres destinées à réparer des ans l'irréparable outrage. Les sensations résultant de Taspect de ce salon ainsi encombré, ne s'adressaient pas seulement à la vue, mais encore à l'odorat. De tous ces objets, se dégageaient des parfums étranges, indéfinissables, desquels on eût pu dire, s'il était possible de décomposer ce qui est insaisissable, qu'ils laissaient après eux une arrière saveur de vice. C'était Tatmosphère énervante qu'on respire dans les boudoirs des filles, unie aux odeurs poudreuses qui voltigent dans Tair des magasins d'antiquités. Madame de Ribeaupin resta stupéfaite. Il lui sembla que son front s'alourdissait, tandis que ses yeux étaient frappés d'une sorte d'éblouissement. Lorsque l'un des héros imaginaires dont Perrault raconte les aventures, entra dans le château de la Belle au bois dormant, il dut éprouver une sensation analogue. Tout k coup, un personnage nouveau, qui semblait sortir d'une trappe, tant son apparition fut imprévue et subite, se montra à madame de Ribeaupin. C'était une vieille femme, petite, avec une figure pointue, maigre, des narines frémissantes, des yeux éveillés

LES DAMES DE RIBEAUPIN 97 comme ceux d'un jeune chat, et, causant cette impression singulière qu'on éprouverait en présence d'un être qui serait crochu des pieds à la tète. Son visage ne pouvait se comparer qu'à une palette à couleurs. Il était couvert de blanc, de rouge, de noir, et l'on devinait les rides profondes sous l'épais mortier qui les remplissait. Les cheveux étaient d'une nuance foncée et mate, qui attestait l'emploi de la teinture. La vieillesse qui se dissimule est hideuse. Cette femme faisait peur. C'était le mensonge vivant. Tout en elle mentait. Elle peignait sa figure non-seulement pour cacher son âge, mais encore pour diminuer la terrible expression de cupidité que portaient ses traits et dont elle se rendait compte elle-même, au point d'en être inquiète. Elle avait le sentiment de sa laideur morale qui, dissimulée jadis par sa beauté physique, ne trouvait plus dans les flétrissures de la vieillesse qu'un voile imparfait. Un grand peignoir de mousseline blanche, posé sur des flots de jupons couvrait la maigreur de ses membres. Mais sa démarche avait quelque chose d'automatique, de nerveux, de cassant. On croyait presque entendre le bruit de ses os. — Que désirez-vous î dit-elle d'une voix doucereuse et flûtée en s'adressant à madame de Ribeaupin. — Madame Benoit 7 — C'est moi. L'ex-débitante de tabac se nomma. Un sourire, qui s'efforçait d'être gracieux et qui n'était qu'une affreuse 6

98 LES DAMES DE RIBEAUPIN grimace, se montra sur le visage de madame Benoît. — Je vous attendais, chère madame, reprit-elle. Prenez donc la peine de vous asseoir. M. Dervaux m'avait annoncé votre visite. Je sais ce que vous désirez, et je crois avoir ce qui vous convient. — Vraiment! s'écria madame de Ribeaupin charmée. — Vous en jugerez. Vous voulez un appartement conforme à votre nouvelle position, et qui ne soit pas d'un prix trop élevé. Eh bien, voici ce que je peux vous offrir : un très-beau troisième étage situé dans les Champs-Elysées, rue de Marignan, une rue nouvelle. Meubles splendides, confortables. Loyer : deux mille francs par an. Le bail est à mon nom et vaut encore pour deux ans et demi. Le mobilier m'appartient. La personne installée, n'ayant pu me payer le prix dont nous étions convenus, je vous propose de vous mettre en son lieu et place, en devenant titulaire du bail et propriétaire du mobilier, moyennant dix mille francs. — Dix mille francs ! — Oh ! ne vous récriez pas! C'est pour rien. Quand vous aurez vu, vous serez ravie. Êtes-vous libre? Oui; nous allons y aller sur-le-champ. Le temps de passer une robe et de faire atteler la voiture. EUciSe leva, tira le cordon d'une sonnette. Un domestique vêtue d'une livrée orange à parements bleus apparut. — Le coupé dans cinq minutes, dit madame Benoît.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 99 Le domestique se retira, — Regardez ces confections, madame, cela vous amusera. Je vais être à vous. En même temps, madame Benoît, sautillant légèrement, se rendit dans sa chambre d'où elle sortit bientôt, prête à accompagner madame de Ribeaupin, Un coupé brun qui stationnait dans la cour, s*avança bruyamment sous la voûte. Sur l'invitation de madame Benoît, madame de Ribeaupin y monta et éprouva comme'un accès de ravissement, en se sentant rapidement entraînée vers la rue de Marignan. Madame Benoît n'était autre chose qu'une marchande à la toilette. Mais au lieu de s'en tenir aux très-minimes opérations dont se contentent ses pareilles, elle exeri^ûit sur une très-vaste échelle, son commerce lucratif. Son mari, un riche fabricant de dentelles, avait le siège de son industrie en Belgique et son dépôt principal à Paris. Madame Benoît avait eu l'ingénieuse idée de joindre h la vente des dentelles, la vente de tous lesjobjets de toilette employés par les femmes. — C'est uniquement afin de ne pas rester oisive qu'elle s'occupe d'affaires, disait son mari. En réalité, elle trouvait dans cette distraction prétendue innocente, une source abondante de bénéfices. Elle achetait des bijoux, vendait des robes, prêtait de l'argent, louait dos meubles et se livrait a toute une série d'opérations interlopes qu'elle n'avouait pas et qui disparaissaient parmi celles de son mari. Sa

100 LES DAMES DE RIBEAUPIN clientèle se composait de fils de famille, de demoiselles sans vertu, de quelques femmes mariées, parmi celles qu'on a baptisées du joli nom de cocodettes et de bon nombre de gens qui, par goût ou par cupidité, cherchent ou procurent les plaisirs faciles et ont besoin de toutes les ressources du crédit. Arrivait-on chez madame Benoît, on trouvait une personne aimable, charmante, qui se confondait en offres de toutes sortes, qui mettait son sang, sa fortune, ses marchandises à votre disposition et qui vous obligeait à acheter sans payer, — Ici tout est à vous, disait-elle aux clients. Choisissez, prenez. Je ne vous demande pas d'argent; vous m'en donnerez quand vous en aurez. On cédait aux sollicitations. Mais à peine avaiton le pied dans son antre qu'on se trouvait pris comme une mouche dans les fils d'une araignée. Elle se jouait de vous, de votre signature, de voire honneur. Tout délai qu'on sollicitait d'elle, alors qu'il s'agissait de lui compter de l'argent, était accordé, mais à quel prix ! Aux femmes mariées, qu'elle tenait en son pouvoir, en les menaçant d'ouvrir les yeux à . leur mari, elle imposait des amants desquels elle recevait le prix du déshonneur des malheureuses et le prix de ses marchandises. Elle entraînait les hommes devenus ses débiteurs, dans des marchés inextricables, honteux, compromettants. Un mari qui, pour subvenir au luxe de sa femme qu'il adorait, s'était hvré à madame Benoit, se donna la mort pour échapper aux

LES DAMES DE RIBEÂUPIN 101 conséquences des infamies qu'elle lui avait fait commettre. Cette noble coquine comptait plus d'une histoire de ce genre dans sa longue carrière. Elle possédait une fortune qui avait son origine dans le sang, dans la honte de ses victimes. Et néanmoins, son abord était si engageant, les débuts des relations qu'on nouait avec elle, si faciles, que sa clientèle loin de diminuer augmentait chaque jour. C'est chez cette femme, avec laquelle il avait fait diverses opérations véreuses, à laquelle il devait des sommes considérables et qui, par conséquent, était maîtresse de lui, que Dervaux avait envoyé Madame de Ribeaupin, lorsque celle-ci s'était occupée de s'installer, conformément à sa situation nouvelle. On a vu comment ces deux femmes avaient su s'entendre et dans quel but madame Benoit conduisit madame de Ribeaupin dans la rue de Marignan. Pendant le trajet, la marchande de la rue Taitbout sut gagner habilement la confiance de l'associée de Dervaux. Madame de Ribeaupin ouvrit son cœur à sa nouvelle amie, elle lui parla de ses filles, de leur beauté, de leur grâce, de leur ambition, et lorsqu'on arriva au terme de la course, elle n'avait plus rien à lui confier. Madame Benoît connaissait le fort et le faible de madame de Ribeaupin et se promettait d'exploiter à son gré cette personne crédule et prétentieuse. Le coupé s'arrêta devant une maison monumentale dans la rue de Marignan. Cette rue, qui va des 6.

 Champs-Elysées à l'avenue Montaigne, n'a guère que dix ans de date. Elle était alors à ses débuts et, comme toutes celles dont la construction est récente, habitée par une population de filles et d'aventurières. Hirondelles de passage, les femmes de cette espèce sont les locataires accoutumées des maisons neuves. On leur loue, à prix réduit, les appartements dans lesquels on respire encore des odeurs de peinture et de maçonnerie. Selon une expression vulgaire, elles essuient les plâtres et vont ensuite chercher un gîte ailleurs, en abandonnant la place à des locataires moins volages. — N'est-ce pas un splendide quartier? demanda madame Benoît en descendant du coupé. — • C'est tout à fait de mon goût, répondit madame de Ribeaupin, séduite déjà par la proximité des Champs-Elysées. Les deux femmes entrèrent dans la maison et montèrent par un escalier que recouvrait un riche tapis jusqu'au troisième étage. A côté d'une porte de belle apparence, madame Benoît posa le doigt sur un bougon qui fit retentir un timbre placé dans l'intérieur de l'appartement. La porte Xut ouverte par une jeune femme de chambre. — Bonjour, Jeanne, dit madame Benoît. — C'est vous, répondit Jeanne. Entrez donc, ajoutât-elle en s'écartant. Madame est encore au lit ; mais elle vient de se réveiller.

LES 'DAMES DE RIBEAUPIN lOa — Nous venons visiter l'appartement, reprit la marchande à la toilette. J'espère qu'il conviendra à madame. Jeanne jeta un rapide regard sur madame de Ribeaupin et s'inclina, tandis que madame Benoît lui posait à demi-voix la question suivante : — Rien de nouveau? — Absolument rien. M. de Rochebry n'a pas donné de ses nouvelles et madame se prépare à partir pour Bade. Elle n'est pas bien à plaindre. Vous lui laissez toutes ses nippes. Elle va déménager sans rien vous devoir, puisque vous rentrez en possession du mobilier que vous lui avez vendu et dont elle vous avait payé la moitié. Elle ne tardera pas à donner à monsieur un remplaçant plus riche. Moi seule, suis à plaindre. Je reste sans place. Madame Benoît poussa le coude de Jeanne. — Tais-toi donc, petite sotte, lui dit-elle à voix basse. Si tu es habile, cette dame te prendra à son service. Elle vient de faire fortune. Elle ne sait rien de rien et elle est affligée de trois filles qui ont les dents longues et qui ne demandent qu'à aller. La physionomie de Jeanne, qui s'était rembrunie, se rasséréna, et ce fut de sa voix la plus douce qu'elle dit à madame de Ribeaupin : — Ceci, madame, est l'antichambre. Les murs étaient de haut en bas recouverts de stuc. Un épais tapis couvrait le sol. Trois portes s'ouvraient à droite, à gauche et au fond, garnies de riches por

 tières. Une lanterne chinoise descendait du plafond. Dans les angles , baignant leurs racines dans des jardinières en bois de rose, s'épanouissaient des camélias. — Cela me convient assez, fit madame de Ribeaupin, d'un air capable. Elle visita successivement le salon, la salle à manger, deux chambres à coucher. Le tout était, conmie ^'antichambre, décoré avec une élégance assez vulgaire, mais qui devait plaire à une femme peu accoutumée à des ameublements aussi éclatants que celui-là. — Est-ce tout? demanda madame de Ribeaupin. — Il y a encore la chambre de madame, répondit Jeanne. — La plus belle de toutes, ajouta la Benoit. On était dans le salon. Jeanne frappa deux coups légers contre une porte à droite. — Qui est là? demanda de Tintérieur, une voix de femme. — C'est madame Benoît, reprit Jeanne. On vient pour l'appartement. — On peut entrer. Jeanne ouvrit la porte. Dans une chambre tendue de salin vert, relevé par des larges bandes de velours mauve, au milieu de laquelle s'étalait un large lit en citronnier, madame de Ribeaupin vit une femme admirablement belle, qui serrait autour de sa taille ro buste et flexible à la fois, les cordons d'un peignoir en cachemire, à grands ramages, qui donnait à sa beauté un caractère tout à fait original. Ses pieds reposaient

LES DAMES DE RIBEAUPIN 105 sur le tapis, nus encore, car elle venait de quitter son lit. Ses cheveux blonds étaient épars sur ses épaules^ découvertes, ainsi que ses bras. La large échancrure ^j du peignoir permit à madame de Ribeaupin de se convaincre que la locataire de la Benoit avait une peau une et blanche et les formes opulentes, bien que proportionnées, d'une Vénus italienne. L'âge de cette femme était de vingt à trente ans. On devinait à première vue, une de ces créatures que la pratique du vice, grâce à un privilège particulier, embellit au lieu de les flétrir, et qui semblent destinées à rester éternellement jeunes, pour le plus grand agrément des hommes asse; riches pour acheter leurs faveurs. Telle était mademoiselle Florence Bakson, réputée dans la société galante de Paris pour les charmes de sa personne, les caprices de son cœur et le prix ruineux de ses fantaisies. Si elle eût vécu en Grèce du temps d'Alcibiade, il se fût trouvé un poëte pour célébrer sa beauté et la faire entrer dans l'immortalité, avec Laîs et Phryné, ses sœurs. De nos jours ce n'était qu'une brillante cocotte dont les excentricités avaient pour théâtre, Bade, le bois de Boulogne, le jardin Mabille et le Houlin-Rouge. — Encore vous, madame Benoît! Quel crampon vous êtes ! Vous ne voulez donc pas m'accorder un délai de huit jours ? C'est par ces mots, prononcés d'une voix dolente, que la belle Florence Bakson accueillit la marchande à la toilette.

 — A quoi bon? fît celle-ci sans s'émouvoir. Dans votre intérêt comme dans le mien, ma petite, il vaut mieux que vous vidiez les lieux. Vous me devez encore six mille'francs. Ainsi que je vous Tai écrit, je me contenterai du mobilier. — Que vous m'avez vendu quinze mille, objecta Florence. — Il était neuf alors. Voyez dans quel état vous Tavez mis. — Neuf, allons donc ! A d'autres ! Souffle-des-Brises Ta gardé pendant plus d'un an et elle prétendait qu'il avait déjà servi. — Elle se trompait, voilà tout, répondit froidement la Benoit, qui ne voulait pas prolonger devant madame de Ribeaupin un entretien commencé sur ce ton. D'ailleurs, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je vous ai accordé tous les délais que vous m'avez demandés. Vous n'êtes pas en mesure de me payer. Je trouve à vendre mes meubles. Madame consent à se mettre en votre lieu et place. Vous n'avez qu'à partir. — J'ai fait hier la connaissance d'un riche Mexicain. Attendez encore. Il vous payera. — Je n'attendrai pas un jour de plus et plus tard vous m'en remercierez. Emmenez votre Mexicain à Bade. Vous le tiendrez bien mieux qu'ici où vos petites amies vous le prendraient. Quand vous reviendrez, vous trouverez madame Benoît à votre disposition et je vous meublerai un autre appartement. — Oh I avec ça qu'il est agréable d'avoir affaire à

LES DAMES DE RIBEaUPIN 107 VOUS, dit Florence radoucie par les promesses de la Benoît, Vous êtes d*une exigence ! Vous savez bien que si Rochebry ne m'avait pas lâchée^ comme un cuistre qu'il est, vous seriez payée depuis longtemps. La Benoît secoua la tète. — Je ne dis pas non ; mais les affaires sont les affaires. Florence laissa échapper un geste d'impatience. — Allons, je partirai demain. J'espère, ajoùta-t-elle en se retournant du côté de madame de Ribeaupin, que madame voudra bien me laisser le temps de faire mes préparatifs de départ. — Oh ! tout le temps qui sera nécessaire, mademoiselle ; d'ailleurs, je n'ai pas encore traité, je ne sais si je traiterai. — Est-ce que l'appartement ne vous convient pas? demanda madame Benoit. — Ce n'est pas cela, mais encore ai-je besoin de réfléchir. La Benoit se mordit la langue et lança sur Florence un regard de colère. Elle attribuait à l'entretien provoqué par celle-ci le changement subit survenu dans les intentions de madame de Ribeaupin et le refroidissement de son enthousiasme. — Eh bien, venez dans le salon, nous causerons mieux. Madame de Ribeaupin, mise en défiance par tout ce qu'elle avait vu et entendu, semblait hésiter. Cependant ,. sur l'invitation nouvelle de la Benoît,

 elle se prépara à la suivre. Celle-ci sortit la première. En ce moment, Jeanne, qui venait d'échanger quelques mots avec Florence, s'approcha de madame de Ribeaupin et lui dit à voix basse : — Ne finissez rien sans avoir causé avec madame. — C'était mon intention, murmura madame de Ribeaupin. Qu'elle m'attende. Je vais revenir. Elle rejoignit madame Benoit dans le salon. Celle-ci ouvrit la bouche. L'autre l'arrêta net. — Il est inutile que nous causions en ce moment. Je ne sais si je ferai ce marché. Je vous le répète : je veux réfléchir. Comme vous l'avez dit, les affaires sont les affaires. On ne saurait y apporter trop de prudence. La figure de madame Benoit exprimait un désappointement tel que madame de Ribeaupin se félicita de sa réserve et persista dans sa résolution de ne rien terminer sur-le-champ, quoique pût lui dire la marchande à la toilette. — Alors, nous n'avons plus qu'à nous retirer, dit celle-ci d'une voix aigre, où se devinait une colère contenue. Aurai-je l'honneur de vous remettre chez vous? — Mille remerciements, mais je dois m'arréler dans ce quartier. Demain je vous ferai connaître ma résolution. — Vous avez tort. D'ici à demain, je peux traiter avec d'autres. — J'en courrai le risque. En parlant ainsi, elles descendaient l'escalier.

 Voyant bien qu'elle ne convaincrait pas madame de Ribeaupin, la Benott se résigna. Arrivée dans la rue, elle monta dans sa voiture, qui partit au grand trot. Son dépit était tel et l'absorbait à ce point qu'elle ne songea même pas à se pencher pour suivre des yeux madame de Ribeaupin. Celle-ci attendit un moment, debout sur le trottoir. Puis, lorsqu'elle eut vu la voiture disparaître, elle remonta chez Florence qui l'attendait. — Vous aviez à me parler, mademoiselle ? demandât-elle en s'asseyant dans le salon. — La Benoît est une fine mouche, répondit Florence. Elle cherche à vous flouer. Voilà ce que je tenais d'abord à vous dire. Maintenant j'ai une proposition à vous faire : si vous l'acceptez, vous vous rendrez service à vous et vous m'obligerez. — Je ne demande qu'à vous être agréable. Madame de EUbeaupin ne mentait pas et ce ne fut pas la politesse qui lui dicta cette phrase. Elle était tout à fait séduite par la physionomie et par le ton de Florence. — Quel prix vous demande la Benoît ? fit celle-ci. — Dix mille francs. — Eh bien, voici ce que je vous propose. Je lui en dois six mille. Il m'en faut deux mille pour faire bonne figure en voyage et pour attendre les événements. Donnez-moi huit mille francs. Je paye la Benoît et je vous laisse le mobilier. — Oui, mais le bail est à son nom. — Ni au sien ni au mien ; il n'y a pas de bail. 7

HO LBS DAMES DE RIBEAUPIN — Elle m*avait dit le contraire. — Cela ne l'engageait à rien. Nous verrous demain le propriétaire et il traitera avec vous, ce qui désespérera la Benoit qui va se trouver doublement attrapée. J^en serai ravie. En parlant ainsi, Florence partit d'un violent éclat de rire et fît une pirouette, au grand ébahisse^ ment de madame de Ribeaupin qui ne compre* naît pas que cette belle personne se laissât mettre ainsi sur le pavé et acceptât sa déchéance aussi gaiement. Elle la trouvait charmante et peu s'en fallut qu'elle ne lui offrit ses services. La malheureuse femme ne voyait pas ce qu'il y avait d'abject dans la position de Florence Bakson. £Ue était surtout frappée par le côté extérieur et brillant de cette situation. Pouvoir, quand on n*a rien que sa jeunesse et sa beauté, se procurer tous les avantages de la richesse, cela lui semblait enviable. Cependant, une question se présentait à sa bouche. Encouragée par le bon accueil que lui faisait Florence, elle la posa. •^ Comment se fait-il, mademoiselle^ que, telle que vous êtes, vous en soyez réduite à l'extrémité où je vous voiâ ? -^ Comment cela se fait? rien de plus simple. J'avais un amant qui m'adorait et qui me couvrait d'or. Je n'ai pas su le garder. Il est parti, et comme j'ai follement dissipé les trésors qu'il me donnait^ je suis à plate couture. — Si vous aviez eu auprès de vous une mère qui

LES DAMES Dfl RIBEAUPIN 111 aurait pris soin de vos intérêts, qui ne vous aurait donné que de bons conseils, vous posséderiez aujour^ d'hui une petite fortune qui vous mettrait à Tabri du besoin, objecta madame de Ribeaupin qui semblait poursuivre une idée fixe et vouloir s'instruire en fai^o sant jaser Florence. --Bah! que sait<

 même à qui la Benoît avait dit que les demoiselles de Ribeaupin possédaient des dents fort longues et ne demandaient qu*à aller. Après avoir lu ce qui précède, on peut envisager dans son ensemble, le changement que dans un déla^ de trois mois, subit la position de madame et de mesdemoiselles de Ribeaupin, et comprendre la surprise qu'elles éprouvèrent en se trouvant transportées du triste entresol de la rue Delaborde dans le brillant appartement de la rue de Marignan. Estelle et Charlotte surtout étaient enthousiasmées et ne cessaient de féliciter leur mère sur la brillante opération qu'elle avait faite, en prenant la succession de Florence Bakson. Durant les premiers jours qui suivirent leur installatîoD, elles consacrèrent la plus grande partie de leur temps à admirer les tapis et les meubles de leur nouvelle demeure. Elles avaient choisi pour elles, avec le consentement de leur mère, la chambre qu'occupait Florence, encore toute imprégnée des parfums que celle-ci préférait. Ces odeurs capiteuses, la couleur éclatante des étoffes qui couvraient les murs, ce luxe sans grandeur, mais si bien fait pour flatter les regards, toutes ces choses grisaient les deux jeunes filles. Dans la précipitation de son départ, Florence Bakson avait oublié dans une armoire quelques-unes de ses nippes. Il y avait des chemises en fine batiste, garnies de dentelles et de faveurs roses, des mouchoirs brodés, deux ou trois robes défraîchies, mais d'une coupe excentrique, et même quelques lettres passion

LES DAMES DE RIBEÂUPIN 113 nées adressées à la courtisane par des adorateurs inconnus. Estelle et Charlotte mirent toutes ces reliques au jour, s'en parèrent, les étudièrent, puisant dans cet examen un goût plus accentué pour les futilités et les aventures qui coûtent si cher, puisqu'une femme sans fortune ne peut acquérir les unes et participer aux autres qu*en les payant de sa personne. Elles rêvaient déjà de^ plaisirs qu'elles attendaient de leur richesse inespérée. N'étant retenues par aucun scrupule, ayant soif de jouissances effrénées, poussées dans cette voie par leur mère qui voulait pour ses filles l'opulence à tout prix et qui se promettait d'exploiter leurs vices en les réglementant, les malheureuses étaient mûres pour la chute. Elles ne pouvaient entrevoir les conséquences de leurs désirs. Charlotte, nous l'avons dit, sçuhaitait une fortune qui lui permit de donner carrière à toutes ses ambitions. Estelle aspirait à la gloire que donne le théâtre. Il n'y avait encore là rien qui ne fût relativement légitime. Mais ce qui ne l'était pas, c'est qu'elles étaient préparées à tout pour atteindre la réalisation de leurs vœux. Ainsi se traduisait le résultat de l'éducation déplorable qu elles avaient reçue. Après avoir éprouvé toutes les convoitises que la misère suggère à ceux qui ne savent pas la supporter dignement, elles ne se réjouissaient de l'aisance qui leur était soudainement échue, que parce qu'elles y voyaient la possibilité de donner carrière à leurs aspirations malsaines. La fortune, qui aurait dû servir à faire d'elles d'honnêtes femmes , devait

 avenir entre leurs mains Tinstrument de leur perte. Il n'y eut qu'une femme qui comprit bien ce qui se passait dans Tesprit des demoiselles de Ribeaupin : c'est Jeanne, la femme de chambre de Florence Bakson, devenue leur chaperon, gr&ce à la folle impru* dence de leur mère. Cette fille, rouée comme ses pareilles, n'avait servi jusqu'à ce jour que des héroïnes de là galanterie. Son éducation était complète. Elle savait le prix d'un billet remis à propos ou d'une clef de boudoir livrée à temps. Elle connaissait toutes les intrigues, toutes les ressources dont une femme vicieuse a besoin pour séduire les hommes et se faire valoir i II n'était pas une histoire scandaleuse qu'elle n'eut retenue. Sa mémoire et sa bouche étaient pleines de récits ignobles, bien faits pour entraîner des jeunes personnes, disposées à profiter de telles levons. Elle fut fatale à Estelle et à Charlotte. Tous les jours elle sortait avec elles. Il arrivait souvent que des passants se retournaient sur le passage de ce groupe oà lôut était jeunesse et beauté. Je crois qu'un monsieur nous suit, disait Jeanne à ses maîtresses. Celles-ci pressaient le pas. — 11 ne nous mangera pas, ajoutait Jeanne en riant. D'ailleurs, il est fort bien ; je l'ai vu bien souvent chez madame Florence. Il avait toujours l'argent à la main. Elle continuait sur ce ton, exaltant ainsi les deux écerVelées, en leur faisant comprendre tout le prix qu'elles pouvaient tirer de leurs charmesi

LG6 DAMES DE RIBEAUPJN 115 Tandis que les jours s'écoulaient de la sorte, Adricnne, sourde aux obsessions de sa mère, insensible aux conseils de Jeanne et aux exemples que lui donnaient ses sœurs» semblait prendre un plaisir tout particulier à rechercher la solitude. Elle s'était réservé la chambre la plus simple, la plus modeste de l'appartement. Elle y passait la majeure partie de ses journées, entourée de quelques bons livres, se plaisant à orner son petit réduit de tableaux, de fleurs» de tous les objets propres à le lui rendre cher et à l'achat desquels elle consacrait les sommes que sa mère lui remettait pour ses menus plaisirs. Elle étudiait, voulant que Gaston trouvât en elle une femme intelligente et instruite; Ayant eu une enfance laborieuse et rarement consacrée aux travaux intellectuels, elle comprenait la nécessité de s'instruire pour donner à son ami une épouse digne de lui. Dans l'appartement de Florence, elle avait trouvé un piano et sa mère ne s'était pas opposée à ce qu'elle prît un maître pour recevoir de lui quelques notions musicales. — C'est une sauvage, cette petite-là, disait madame deRibeaupin^ Mais elle ne sera pas toujours ainsi» dt en attendant qu'elle se transforme je n^ suis pas fâchée qu'elle complète son éducation. En outre» madame de Ribeaupin^ fondant les espérances les plus sérieuses sur ses deux aînées, se trouvait naturellement disposée à laisser quelque liberté à la plus jeune, se réservant de s'occuper d'elle le jour où les autres seraient lancées» Elle ne faisait jamais

 d'allusion à Gaston Rivière ni au refus qu'elle avait opposé à la demande du jeune avocat, transmise par l'abbé Mérille. — Si la petite en a eu quelque chagrin, pensaitelle, il faut attendre qu'il se soit dissipé et ne lui causer jusque-là aucune contrariété. Par ces divers motifs, Adrienne, livrée à elle-même, jouissant d'un entier repos d'esprit, était relativement heureuse. Une fois par semaine, elle éprouvait une grande joie. Le dimanche, accompagnée de la cuisinière, brave femme qui lui montrait quelque dévouement, elle allait entendre la messe à Saint-Philippedu-Roule. Gaston s'y rendait de son côté, et ils goûtaient ainsi le bonheur de se sentir rapprochés pendant quelques instants. Bien des fois, durant l'office, leur esprit fut troublé par des pensées peu conformes à la sainteté du temple. Mais qui songera à leur en faire un reproche ? ils ne pouvaient se rencontrer en aucun autre lieu. Et puis leur amour était si noble, si pur, que rien de coupable n'en pouvait altérer la sérénité. A la sortie de l'église, ils se rencontraient sur les degrés, parmi la foule. Ils échangeaient quelques mots, se communiquaient leurs espérances ou leurs craintes, puis se séparaient, pleins d'un souvenir en face duquel Us vivaient jusqu'au dimanche suivant. Cependant madame de Ribeaupin s'occupait activement de renouveler, ou plutôt de créer la garde-robe de ses filles. Deux couturières avaient été mises en

 réquisition. La maison du Diable Boiteitx avait fourni des étoffes de soie et de satin, de la toile fine, tout ce qui était nécessaire au trousseau des jeunes filles. Ces marchandises, livrées à crédit, étaient inscrites au débit de madame de Ribeaupin et diminuaient d'autant le total des sommes qu'en sa qualité d'associée de Dervaux, elle devait toucher après chaque inventaire. L'honorable industriel, qui trouvait avantageux de pouvoir se libérer par anticipation et en marchandises, poussait^ comme on dit, à la consommation. Les dames de Ribeaupin — nous voulons dire la mère et les deux aînées — trouvaient commode de satisfaire leurs caprices, sans bourse délier. Elles ne songeaient guère au quart d'heure de Rabelais. Voyaient-elles dans un magasin, une robe séduisante, des dentelles de prix, un vêtement à la mode, vite elles envoyaient Jeanne au Diable Boiteux, avec Tordre de ne revenir qu'avec un objet semblable à celui qui avait charmé les regards de ces demoiselles. Fidèlement obéissante, la soubrette exécutait les instructions qu'elle avait reçues, et, complice de Dervaux pour encourager ce gaspillage effréné, elle ne revenait qu'en apportant deux fois plus qu'on ne lui avait demandé. On gardait tout sans même s'enquérir du prix. — Nos bénéfices suffisent et au delà à payer ces chiffons, disait madame de Ribeaupin. Pendant ce temps, son compte chez Dervaux grossissait dans des proportions effrayantes et s'augmentait des brimborions que Jeanne^ en sa qualité de 7i

The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate

118 LES DAMES DE RIBEAUPIN femme de chambre de ces dames, se faisait adjuger à leur Insu. — Le compte de madame de Ribeaupiti, c'est la bouteille à Tencre ; je ne m'y reconnais déji plus, disait au bout d'un mois le caissief de Dervâux, ahuri par la multiplicité des écritures qu'exigeaient les fantaisies de la famille de Ribeaupin.

CHAPITRE VI UNE FÊTE DE FAMILLE Depuis l'issue du procès à l'heureux résultat duquel il avait concouru pour une si grande part, le baron Drivonne s'était présenté à deux ou trois reprises chez madame de Ribeaupin. Toujours reçu comme un bienfaiteur, il s'était vu l'objet des attentions les plus flatteuses. Charlotte lui témoignait une confiance que nous ne saurions appeler filiale, car il s'y mêlait des tentatives de séduction que révélaient suffisamment les efforts dont elle usait pour mettre en relief sa beauté. Madame de Ribeaupin se faisait complice de ce manège. Voyait-elle Charlotte et le baron assis à côté l'un de l'autre, elle s'éloignait, favorisant ainsi leur tête-à-tête dont le baron tirait habilement parti. Depuis longtemps, son plan était dressé. Il jugeait la fille docile, la mère facile, et rien ne lui souriait plus qu'une aventure qui pousserait Charlotte dans ses bras,

n ISO LES DAMES DE RIBEAUPIN dût-il, pour arriver à ce but, accabler toute la famille sous le poids de ses bienfaits, faire entrer Estelle au théâtre, aider à rétablissement d*Adrienne, servir une rente à madame de Ribeaupin. Rien n'est plus tenace qu'une passion qui envahit soudainement les cœurs blasés des vieillards et des hommes mûrs. L'intensité des désirs semble s'accroître en raison de l'âge. Depuis le jour où madame de Ribeaupin s était présentée chez lui, le baron vivait en face d'une idée fixe, à laquelle il fallait donner satisfaction à tout prix. Trop indépendant pour subir le mariage, il ne voyait rien au delà d'une liaison passagère, pour laquelle il sacrifierait au besoin une somme considérable, et qui, après lui avoir procuré des charmes, ne lui laisserait aucune chatne désagréable. On ne sera donc pas étonné d'apprendre qu'il eût déjà fait quelques allusions discrètes à ses projets. Il avait laissé entrevoir fort à propos à Charlotte, la perspective d'une position brillante. Sans la mettre elle-même en cause, il parlait souvent du bonheur qu'il éprouverait à assurer le sort d'une jeune fille douée d'assez de bonne volonté pour lui rendre, ainsi qu'il disait décemment, quelques petits services. Elle aurait un appartement somptueux, des chevaux, des voitures, tout le luxe de la grande vie parisienne. Ces offres indirectes étaient d'autant plus sincères qu'il agissait sous l'empire d'une passion qui menaçait de tourner à la monomanie. Charlotte le laissait s'engager. C'était une personne habile et prudente. Elle commençait à mesurer

 rétendue de son pouvoir et à se demander si elle ne devrait pas tenter d'entraîner le baron jusqu'au mariage. Pour réussir que fallait-il ? Assez de coquetterie pour lui tourner la tête, assez de fermeté pour lui résister, assez de sang-froid pour exploiter ses transports sans les partager. Elle possédait toutes ces choses, et ce qui devait en accroître la puissance, c'est qu'elle avait l'énergique volonté de devenir riche. Elle s'affermit dans ces pensées que la position particulière du baron Drivonne, son titre, sa fortune, et son luxe avaient fait germer dans son imagination dévoyée. Dès lors, le vieux libertin eut devant lui une sirène redoutable dont la naïveté, la candeur apparentes le charmaient, et dont il ne soupçonnait ni les ruses ni la corruption. Nous devons ajouter que Charlotte garda pour elle seule ses pensées. Elle ne les communiqua ni à sa mère ni à Estelle. Une sorte de pudeur retenait encore madame Ribeaupin. Elle ne s'entretenait jamais avec ses filles de ses désirs, comme si la honte d'avoir à avouer qu'elle pouvait raisonner froidement de leur déshonneur, l'eût retenue. Mais elle les laissait faire, en les dispensant de toute confidence et en secondant tous les efforts qui avaient pour but de se faire un piédestal de leur beauté. Quant à Estelle, elle était depuis quelque temps, entrée en relations avec un professeur de déclamation qui la préparait au théâtre. Elle apportait dans ses études une ardeur quj l'absorbait et ne lui permettait pas d'étudier, dans ses détours et ses bassesses, la conduite de Charlotte.

 Sur ces entrefaites, madame de Ribeaupin se décida à inviter le baron Drironne à diner. C'était depais longtemps une idée fixe^ car elle espérait attacher ainsi plus étroitement ce riche personnage à sa maison et le décider à y conduire quelques-uns de ses amis. Aussi, quand autour d'elle, toutes choses furent organisées, conformément à ses désirs, elle lança son invitation. Rien ne pouvait être plus agréable au baron Drivonne» Il accepta avec un empressement qui était à lui seul, un témoignage de sa brûlante passion» et qui fut pris ainsi par Charlotte. Le jour du diner fut un jour mémoral^le. Dâs le ma*tin, madame de Ribeaupin était sur pieds pour présider à tous les préparâtes dd la solennité. Le repas, commandé chez Chevet, devait être servi par les gar-^ çons de rétablissement, qui^ au nombre de quatre, un cuisinier, un marmiton, un maître d'hôtel et un sommelier, firent dès cinq heures, invasion chez madame Ribeaupin. A la même heure, un commissionnaire ap* portait quatre merveilleux bouquets pour la mère et ses filles. C'était une attention délicate du galant baron, qui se faisait précéder de la sorte, afin d'être mieux reçu. Le bouquet destiné à Charlotte était remarquable par le goût exquis avec lequel il avait été composé* L'oranger y figurait comme le témoi* gnage éclatant de la vertu de celle à qui il était destiné. Les roses y célébraient sa beauté, et d'admirables camélias traduisaient les espérances du baron. Charlotte seule, comprit le langage de ces

LBS DAMSS DE RIBEAUPIN ' fS3 fleurs et en tira les plus heureux présages. Un quart d'heure avant le diner^ les dames de Ribeaupin étaient assises dans leur salon brillamment illuminé, attendant leurs convives, le baron firivonne et ûervaux^ Télégant directeur propriétaire des magasins du Diable^Baiteux. — Ce grand industriel ne sera pas déplacé à côté de ce brillant gentilhomme, avait dit fièrement madame de Ribeaupin qui aimait à traduire ses pensées, en phrases altières et éloquentes. Elle était vêtue d'une robe violette, en soie de Napies moirée 9 d'une sorte de veste espagnole sans manches> en velours noir, et coiffée d'un bonnet qu'écrasaient des fleurs et des fruits artificiels. Un brillant dans ses cheveux, au-dessus du front, une broche faite d'un camée antique, des bracelets^ des bagues complétaient cette tenue, qui n'eût pas trop blessé le bon goût, sans la profusion exagérée des bijoux, des rubans et des grelots attachés au corsage. La grosse face rougeaude de madame de Ribeaupin, sa santé exubérante étaient d'ailleurs incompatibles avec la distinction naturelle qui est le privilège de certaines femmes et que^ dans ses illusions, elle croyait posséder au suprême degré* Charlotte était brutalement belle, avec une robe de couleur paille à longue traîne, d'une étoffe souple et soyeuse, recouverte de dentelles noires, ses bras et ses épaules nus, n'ayant d'autre ornement qu'un collier en vieux sequins^ ses cheveux plats sur le front

 tombant sur sod cou en boucles éparses. Rien de plus splendidement provocant que cette jeunesse admirable, relevée par une parure dont l'aisance avec laquelle elle était portée, doublait le prbc. Estelle s* est habillée comme une prêtresse antique. Son vêtement de cachemire gris, était surtout remarquable parce que le corsage y était remplacé par un péplum qui cachait la taiUe et que retenaient aunlessus des bras, deux agrafes. Sa coiffure à la grecque avec des bandelettes, donnait à son visage un caractère original digne de ses prétentions artistiques, et si elle ne possédait pas la grâce éloquente de Charlotte, elle semblait mieux faite, telle qu'elle était ce soir-là, pour charmer un auditoire avide d'entendre les grands vers tragiques. Quant à Adrienne, nous n'en parlerons que pour constater que sa robe blanche et sa coiffure simple n enlevaient rien à sa physionomie de jeune fille. Tout en elle, semblait dire : — Je suis ici parce qu'on m'oblige à y être. Mais je souhaite qu'on ne me porte aucune attention ; qu'on me traite de sotte ou de niaise si l'on veut, peu m'importe. Il n'est qu'un homme à l'admiration duquel je serais sensible. Il n'est pas parmi nous. Je désire donc ne pas être tirée de mon obscurité. Après ces descriptions nécessaires, il est inutile de dépeindre le tableau enchanteur qui s'offrit aux regards du baron Drivonne, lorsqu'il fit son entrée dans le salon » de madame de Ribeaupin^ Il avait la tenue élégante et

 sévère d'un correct gentleman. Pour faire honneur à la maison hospitalière qui le recevait, il s'était paré de toutes ses croix, retenues à la boutonnière de son habit, par une chaînette d*or. — Décidément, se dit Charlotte en le voyant apparaître, une femme serait flère d'arriver dans un salon, appuyée à son bras. 11 baisa la main de madame de Ribeaupin, qui ne s'était jamais vue à pareille fête, s'inclina devant les demoiselles, en lançant du côté de Charlotte un regard brûlant, et, adressant la parole à la mère, il la félicita sur la beauté de ses filles. M. Dervaux ne tarda pas à suivre le baron. Il avait aussi belle mine et ne défigurait pas ce groupe de six personnes qui, dans des attitudes diverses, sous Téclat resplendissant d'un lustre, devisaient avec abandon, en attendant que le moment fut venu de se mettre à table. Madame de Ribeaupin était plongée dans un ravissement indicible. Voilà ce qu'elle avait toujours rêvé : le luxe, la grande vie, les fins repas où la gourmandise et l'esprit sont également déchaînés. ^ Quel«^début I se disait-elle; et que sera-ce donc quand j'aurai des relations nouvelles I Qu'il était déjà lointain et oublié le pauvre petit logis de la rue Delaborde ! Parmi ces quatre femmes, une seule peut-être se souvenait des jours écoulés : c'était Adrienne. Us lui avaient été cependant bien durs : mais, grâce à eux, elle connaissait Gaston, dont l'amour la dédommageait de toutes ses peines. Sou

 dain, un sentiment d'orgueil s'empara de madame de Ribeaupin^ son visage, s'empourpra d'une noble rougeur. C'est qu'un maître d'hôtel, ouvrant à deux battants les portes de la salle à manger, s'était écrié : — Le dîner de madame la baronne est servi. Il est des émotions qui ne sauraient se traduire* Le dîner, commencé à sept heures, n'était pas encore terminé à neuf heures, ce qui s'explique autant par la multiplicité des plats que par le plaisir que tous les convives, à l'exception d'Adrienne, éprouvaient à se voir réunis autour de cette table. Madame avait à Ba droite le baron Drivonne, à sa gauche M. Dervaux. Estelle était assise en face de sa mère, entre ses deux sœurs» Charlotte lui ayant cédé sa place afin de se trouver auprès du baron* Celui-ci nageait dans les béatitudes infinies du septième cieL Le voisinage des beautés qu'on adore produit toujours de semblables effets. Et puis, Charlotte avait eu des sourires si mystérieuxi si timides^ si pleins d'aveux que le baron croyait toucher au bonheur dont, en ce moment^ il appréciait encore mieux le prix, les charmes de la jeune fille, se révélant à lui dans toute leur splendeur. — La beauté est Une puissance, disait-il à voix basse à ea voisine. Vous méritez d'être traitée comme une reine. — Voulez-vous vous moquer de moi î répondait-elle en minaudant. Lui de plus en plus exalté : ^ Ne voudrez-vous pas ajouter foi aux protestations que je ne cesse que vous faire entendrô ? Que ne puis>

LES DAMES DE RIBEAUPIN 127 je vous ouvrir mon cœur ; vous y verriez Tardent amour qui me dévore I — Ardent, dites-vous* Je crains bien que cette belle ardeur ne soit feu de paille. — Charlotte, voulez-vous me désespérer? Comment vous prouver que la vérité est dans ma bouche, et quen vous parlant comme je le fais, je n'exagère rien? En s' exprimant ainsi, il regardait la jeune fille» Elle suivait de l'œil les progrès de la passion qu'elle avait allumée dans ce cœur blasé, mais nullement insensible aux trésors qu'à dix-huit ans, une vierge réserve à ses adorateurs. C'était la première fois qu'elle voyait le baron aussi pressant. Tout son être révélait l'exaltation la plus grande. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé. On eût dit qu'il s'agitait sous l'empire d'un feu intérieur qui le brûlait. 11 semblait prêt à toutes les audaces et ce qui ajoutait à sa témérité c'est que, bien qu'assis à cette table, il était véritablement seul avec Charlotte, leurs visages étant cachés aux autres convives par des fleurs placées devant euxj et ceux-ci étant eux-mêmes livrés à une conversation des plus absorbantes. Les vins, la bonne chère avaient déjà fait leur œuvre. Madame de Ribeaupin parlait à Dervaux avec une volubilité bruyante. Celui-ci avait annoncé que les magasins du Dittbk'Boiteux étaient enfin expropriés, et que cet événement aurait pour résultat^ dans un avenir prochain, un accroissement énorme des bénéfices de la société. Cette nouvelle disposait madame de Ri

plus tendres. MaisDervaux, tout à fait lancé, ne prêtait à ses propos qu'une médiocre attention, et par- dessus la tète d'Àdrienne indifférente à ce qui se passait autour d'elle et pressée d'arriver à la fin du repas, il interpellait Estelle en un langage d'assez mauvais goût qui faisait rire et rougir tour à tour la future comédienne. Ainsi, tout favorisait le tête-à-tète bridant de Charlotte et du baron. La jeune fille, voyant son adorateur lancé jusqu'aux étoiles, résolut de profiter de cette exaltation pour laisser entrevoir ses désirs, au moment où celui-ci achevait une tirade des plus pathétiques, elle lui dit : — Je ne refuse pas de vous rendre heureux . Puis, couverte de confusion, elle inclina son front dans son assiette, en égrenant d'une main distraite une grappe de raisin. — Quoi ! divine Charlotte ! — Je vous sais honnête homme, reprit-elle sans lui laisser le temps de continuer, je suis donc prête à accepter votre nom et à vous donner mon cœur. Le baron resta la bouche ouverte, l'œil exprimant la surprise et dans la situation d'un homme qui, au milieu des témoignages d*un ardent enthousiasme, serait soudain pétrifié. Charlotte devina cette stupéfaction à laquelle elle s'attendait, mais ne la vit pas. Elle avait eu soin, en effet, de demeurer les yeux baissés, afin de ne pas se trouver dans la nécessité d'apostropher le baron et de l'interroger sévèrement sur ses intentions.

 — Monsieur le baron, pensait-elle, je crois qu'en ce moment je vous place dans une position critique. L'heure est venue de vous prononcer, et nous verrons comment vous vous exprimerez. De son côté, le baron se disait : — La petite est plus forte que je ne pensais. TeDons-nous sur la défensive; ne nous engageons pas étourdiment. — Vous ne me répondez pas, fit tout à coup Charlotte. — Ah ! mon amie, l'émotion, l'excès de mon bonheur !... 11 allait perdre la tête, n*étant nullement préparé à subir cet assaut décisif. Heureusement, madame de Bibeaupin vint à son secours en quittant la table. Tout les convives Timitèrent, et tandis qu'on revenait dans le salon, le baron eut le temps de recouvrer son sangfroid et de s'exhorter à la prudence. Sans promettre le mariage, il pouvait ne pas s'y refuser et maintenir Charlotte dans une indécision grâce à laquelle il pourrait faire réussir ses coupables projets. Dès ce moment, la lutte était engagée. Les deux adversaires allaient faire assaut de ruses, chacun espérant arriver à ses fins. Tandis qu'on allait de la salle h manger dans le salon. Adrienne trouva la possibilité de disparaître. Elle en profita et regagna sa chambre. Elle était profondément blessée par ce qu'elle avait vu et entendu. Sans posséder aucune expérience des choses de la vie,

 elle pressentait que des repas tels que celui auquel elle venait d'assister, n'avaient rien de commun avec ces agapes de famille où tout se passe en quelque sorte patriarcalement, ni même avec ces dîners d'apparat auxquels préside Tétiquelte et qui sont remarquables surtout par la tenue digne, presque sévère des convives. £Ue ne s'y trouvait pas à sa place, et il lui eût été douloureux d'assister plus longtemps à des scènes qui froissaient toutes les délicatesses de son cœur. Chacun des convives était à ce point absorbé que per sonne ne remarqua son absence. On prenait le café dans le salon et la conversation était devenue générale. Madame de Ribeaupin, une tasse à la main, allait de l'un à Tautre en sautillant. --« Que n'ai-je ici un journaliste \ se disait-

 connus qui le regardaient avec une surprise égale à la sienne. — Je vous demande pardon, dit-il en se découvrant. La porte était ouverte. Je n'ai pas trouvé de domestiques dans l'antichambre. Je suis entré, croyant être chez mademoiselle Florence Bakson. — Eh ! mais, c'est Rochebry, s'écria tout à coup le baron. Il se leva, courut au nouveau venu , lui prit les deux mains qu'il serra avec effusion. Puis, l'entraînant vers madame de Ribeaupin : — Madame la baronne, dit-il, veuillez me permettre de vous présenter mon ami le vicomte de Rochebry, un aimable gentilhomme qui n'a que le défaut d'être volage et léger, et de s'enfuir au moment où on le croit fixé pour longtemps. Il est venu beaucoup dans cette maison au temps de la belle Florence... vous me comprenez... et il a cru la retrouver dans l'endroit où il l'avait laissée. — Ah ! monsieur le vicomte, fit madame de Ribeaupin, c'est bien mal à vous d'avoir abandonné cette pauvre femme. Elle vous attendit longtemps et partit pour Bade, lasse de pleurer et de se montrer patiente. Pendant qu'on parlait ainsi autour de lui. Rochebry avait examiné Estelle et Charlotte avec la curiosité d'un viveur de vingt-cinq ans. ^ Ma foi, baronne, répondit-il, }e suis ravi de ne plus trouver Florence ici, et puisque vous m*encoura* gez par votre bon accueil, je vous déclare avec fran^ \

 chise que j'accepterais volontiers une aile de volaille et une tranche de rosbeef. Je meurs de faim. — Il est charmant, pensa madame de Ribeaupin. Elle se précipita avec empressement sur une sonnette pour donner des ordres. Rochebry se rapprocha du baron. — Ah ça I mon cher, où suis-je ? Me le direz-vous î — Où vous êtes, vicomte î je n'ose dire : dans le temple de la vertu. — Je m'en doutais. — Vous êtes rhôte de la baronne de Ribeaupin» veuve d'un officier, ex-débitante de tabac , grâce à moi devenue riche tout à coup, mère de ces deux , belles filles, dont Tune, la robe paille, occupe votre serviteur peut-être plus qu'il ne faudrait. — Et vous croyez ?... — Je fais tous mes efforts dans ce but. Si le cœur vous en dit, je ne crois pas la belle Estelle, cette adorable Grecque, très-farouche... — Tiens ! tiens ! — Approchez- vous, mon cher, parlez, soyez éloquent. Elle veut entrer au théâtre... — Au théâtre ! mais je la protégerai. Le directeur des Drôleries-Parisiennes est tout à fait de mes amis. La figure d'un bellâtre, l'élégance d'un cocodès, des gestes efféminés, l'insolence que donne la possession de soixante mille livres de rente, tel était le vicomte Adalbert de Rochebry, Il avait été l'amant victorieux de Florence Bakson, et après l'avoir quittée

 avec autant d'insouciance que s'il se fût agi d'un chien galeux, il était revenu pour la retrouver, ignorant que, fatiguée de l'attendre, elle avait pris son vol vers d'autres climats. Il n'eut pas le loisir de la regretter, puisqu'un hasard bienveillant le jeta sur le chemin d'Estelle. L'imprévue de cette rencontre, les paroles que lui souffla en toute hâte le baron Drivonne, firent espérer au vicomte une aventure des plus piquantes. Sans hésiter, il s'avança vers Estelle, à la grande joie de madame de Ribeaupin que les succès de ses filles rendaient radieuse et qui, pour laisser le terrain libre àRochebry, se hâta d'aller continuer avec Dervaux Fentretien commencé pendant le dîner, tandis que le baron Drivonne s'emparait de nouveau de Charlotte. — On m'apprend, mademoiselle que vous êtes entraînée vers la carrière théâtrale par une vocation irrésistible, fit brusquement Rochebry en s'adressant à Estelle. — Cela est vrai, monsieur, répondit-elle les yeux modestement baissés. — Vous m'en voyez ravi. — Pourquoi? — Parce que j'ai l'espoir de vous être utile. J'ai quelques amis influents dans le monde des artistes, et je ne doute pas que, grâce à eux, grâce à moi, vous ne trouviez devant vous un chemin facile. En cet instant critique, Estelle ne perdit pas la tête. La passion allumée par Charlotte troublait quelque peu son sommeil, et puisque sa sœur était adorée par un 8

 baron, il ne lui déplaisait pas à elle d'être adorée par un vicomte. Dans l'ordre nobiliaire, *un vicomte est plus qu'un baron, chacun sait ça. Elle résolut donc de couvrir sur-le-champ Rochebry de chaînes solides et de le courber à ses pieds^ dans l'attitude qui convient à un amoureux qu'on ne veut pas réduire au désespoir. — Je ne saurais trop vous remercier, monsieur, dit-elle ; mais, du moins , m'expliquerez-vous ce qui me vaut Tintérét , la sollicitude que vous me témoignez ? — Votre beauté, mademoiselle. Ce fut dit avec un aplomb redoutable. C'est que ce jeune gentilhomme n'en était plus à ses coups d'essai. Il savait comment on parle aux femmes, il le savait si bien qu'après ce compliment brutalement fbrmulé, il ajouta. — Je suis tout disposé à vous aimer. — Où cela me conduira-t-il ? demanda Estelle sur le même ton. — Au bonheur parfait, si vous voulez bien ne pas repousser mes hommages. — Je les trouve bien rapides. ^— Us n'en sont que plus sincères. — Qu'est-ce qui peut vous plaire en moi ? — Votre beauté, mademoiselle, je vous l'ai dit; puis ce qu'on voit en vous et surtout ce qu'on devine. Parlait^il du physique ? parlait^il du moral ? Dans le premier cas, son compliment était une insolence;

LES DÂHES DE RIBEAUPIN 435 dans le second, une flatterie délicate. Estelle ne chercha pas à scruter ses desseins. Elle se vit courtisée, cela lui suffisait. — H serait cruel de vous désespérer, en vous défendant de me parler ainsi que vous venez de le faire, murmura-t-elle ; mais donnez-moi le temps de vous mieux connaître. Il ne sera pas mauvais que vousmême puissiez apprécier si je vaux ce que vous pensez. — J'en ai la certitude. — Monsieur le vicomte, vous êtes servi, dit tout à coup une voix derrière Rochebry. Il se retourna. D'un geste gracieux, madame de Ribeaupin lui montrait un guéridon sur lequel un domestique déposait un plateau chargé d'une demi-volaille froide, d'une bouteille de vin de Champagne et de quelques fruits» — On n*est pas plus hospitalier ! répondit le vicomte en s'asseyant devant ce repas dont il avait grand besoin. — Comment se fait-il qu'à cette heure, vous n'ayez pas diné ? lui demanda madame de Ribeaupin, tandis qu'il mordait à belles dents sur son aile de poulet. — J'arrive de Londres, baronne, répondit-il la bouche pleine. Et puis, un pressentiment... J'espérais faire un meilleur repas ici que chez moi. — Oui, vous espériez être servi par la belle Florence Bakson, reprit à voix basse madame de Ribeaupin. — Ohl baronne, je vous en supplie, ne prononcez

 plus ce nom devant un homme qui a eu le bonheur de voir votre adorable fille. Madame de Ribeaupin s'éloigna en riant aux éclats, tandis qu'Estelle se rapprochait de Rochebry, et, sans en être priée, remplissait son verre. Il prit la coupe pleine du vin mousseux, et rélevant doucement : — Je bois à la réalisation de mes espérances, dit-il. Estelle baissa les yeux. 11 vida son verre, puis se remit à manger et à boire jusqu'à ce qu'il eût fait table rase des mets placés devant lui. — Et maintenant, si je pouvais fumer une cigarette, mon bonheur serait complet, reprit-il lorsqu'il eut terminé son repas. — Malheureusement, je ne peux pas vous en offrir, répondit Estelle avec regret. Il mit la main dans sa poche. — J'en ai moi, et d'excellentes. Vous en offrirai-Je ? — Je ne sais pas si je dois... Il regarda vivement à droite et à gauche, et, voyant qu'on ne les observait pas, il avança une cigarette vers la bougie d'un candélabre. Avec celle-là, il en alluma une seconde et l'offrit à Estelle. — Essayez-en, mademoiselle. Elle hésitait; il la lui mit de force dans la main. — Vous étés fou, dit-elle. Et riant d'un beau rire qui laissa voir toutes ses dents, elle porta jusqu'à ses lèvres, la cigarette qu'avaient touchée celles de Rochebry, en arrondissant son bras nu qui sortait du péplum, ferme et blanc.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 137 De la place qu'elle occupait sur un sofa, écoutant Drivonne amoureusement penché sur elle» Charlotte n*avait rien perdu de cette scène. — Hé ! là-bas ! j'en veux bien, moi. Elle prononça ces paroles d'une voix moqueuse, et, ne faisant qu'un bond, elle arriva devant Rochebry qui lui tendit une cigarette. — Je crois qu'on fume ! s'écria Drivonne en se rapprochant. Et lui-même alluma un cigare. Cette fois l'attention de madame de Ribcaupin fut éveillée par la singularité de cette scène. — Ces demoiselles se lancent, dit sentencieusement Dervaux, qui digérait avec conscience et dignité, l'excellent dîner qu'il venait de manger. — Oui, elles s'émancipent, les pauvres petites, ajouta madame de Ribeaupin. Bah ! nous sommes en famille. Elle se leva et Dervaux la suivit, de telle sorte que les convives ne formèrent bientôt qu'un seul groupe dans un nuage de fumée. — Nous devrions jouer aux jeux innocents, s'écria tout à coup le baron Drivonne. — Oui, aux jeux innocents, répéta Charlotte en battant des mains. — Je m'y oppose, fil à son tour le vicomte de Rochebry. Puisque mademoiselle Estelle se destine au théâtre, je demande qu'elle nous donne un échantillon de son savoir-faire « 8.

 — Voilà qui est parlé l £t madame de Ribeaupin remercia le vicomte d'un sigQe de tête. — Il est délicat, pensait Estelle. Sans se faire prier, elle se posa dans le milieu du salon et, la tête fièrement levée, le bras tendu en avant, elle récita d'une voix vibrante le Songe d'Athalie. Un perroquet ne répète pas mieux ce qu'on lui a appris. Mais Estelle ne mit pas dans sa déclamation plus d'âme qu'un perroquet n'en saurait mettre. — C'est admirable ! murmurait madame de Ribeaupin, en proie à une douce émotion. — Mademoiselle, s'écria Rochebry, vous serez une grande comédienne. J'en fais mon affaire. Demain, si vous voulez y consentir, je vous présenterai à mon ami Dorsay, le directeur du théâtre des DrôleriesParisiennes. — Et vous croyez que ce monsieur consentira à engager ma fille ? demanda madame de Ribeaupin. — Si je le crois, baronne ! mais j'en suis certain. D'abord, elle possède un remarquable talent ; ensuite j'exerce sur Dorsay une influence puissante ; enfin, il n'est pas de directeur qui ne consentît à admettre chez lui la fille d'une noble gentilhomme* — Il est certain qu'un sang glorieux coule dans les veines de cette enfant. Pendant ce court entrelien, la physionomie de Charlotte s'était assombrie. Le baron Drivonne s'en aperçut. Il l'interrogea.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 139 — Pourquoi cette tristesse soudaine, cher ange ? — Parce que je ne suis bonne à rien. Ma sœur aura la célébrité, tandis que moi... — Vous , vous aurez la fortune, la fortune et Tamour , répondit passionnément le baron. — Voilà une belle et bonne soirée, observa le vicomte de Rochebry. Nous devrions la terminer par un tour de valse ou par un quadrille. La proposition fut acceptée avec enthousiasme. — Adrienne va se mettre au piano , s'écria Charlotte. Adrienne ! — Où est-elle donc ? Alors seulement madame de Ribeaupin se rappela pour la première fois de la soirée, qu'elle avait une troisième fille et remarqua son absence. — Cette petite sauvage s'est enfermée dans sa chambre, s'écria-t-elle, Et elle sortit en courant pour aller la chercher. A peine sortie de table, Adrienne, ainsi que nous l'avons dit, s'était esquivée sans bruit. Ravie de se trouver seule et d'échapper à la bruyante compagnie réunie dans le salon de sa mère, la jeune fille changea la robe blanche dont elle était vêtue contre une robe de chambre, prit un livre, s'assit devant une table et se plongea dans une lecture plus attrayante pour elle que les plaisirs auxquels elle venait de renoncer. Puis, vaincue par la puissance de ses souvenirs, elle s'abandonna à ses pensées qui emportaient son esprit

 vers Gaston Rivière. Séparée de son ami, elle vivait cependantavec lui, assurée qu'à la même heure, il pensait à elle. Elle caressait les projets formés pour l'avenir, et son cœur, plein d'une image adorée, se gonflait de bonheur, en contemplant la perspective que l'amour ouvrait devant lui. Plus d'une heure s'écoula ainsi. Alors, le besoin de dormir s'empara d*Adrienne. Elle se prépara à se mettre au lit. Mais au moment où elle allait se défaire de son peignoir, la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, et madame de Ribeaupin entra, le visage empourpré, l'œil allumé, et d'une voix sévère : — Que faite^-vous ici, mademoiselle? — Vous le voyez, maman, j'allais me coucher. — Est-ce donc que vous méprisez les personnes que votre mère a l'honneur de recevoir ? — Je ne les méprise pas, répliqua Adrienne affligée et surprise, j'éprouve quelque fatigue, et... — 11 s'agit bien de cela. Fatiguée ou non, il faut venir. On va danser. Vous tiendrez le piano. — Tenir le piano ! moi ! Mais, maman, c'est impossible. Je ne suis pas assez habile. — Je m'attendais à cette réponse. N'avez-vous pas appris deux valses allemandes? — Sans doute. — Cela suffira. Vous les jouerez. — Je n'oserai jamais, répondit Adrienne qu'épouvantait déjà la pensée de montrer son savoir-faire devant des étrangers^

LES DAMES DE RIBEAUPIN 141 — J'ordonne et vous n'avez qu'à obéir, reprit durement madame de Ribeaupin. Un éclair passa dans le regard d'Adrienne comme si elle eût été sur le point de se révolter contre un ordre de cette nature. Mais à ce mouvement rapide succéda la résignation. EUe laissa tomber à ses pieds le peignoir qui la couvrait, remit, sans mot dire, sa robe blanche et suivit sa mère qui Tavait observée pendant tout ce temps. — Voici la pianiste ! s'écria triomphalement madame de Ribeaupin en revenant dans le salon. Tous les yeux se dirigèrent vers Adrienne. Rochebry parut môme surpris par cette apparition poétique et charmante. Il se pencha sur le baron Drivonne, assis dans un coin et lui dit : — Ah ça! mais cette maison est donc le rendez-vous des jolies filles ? — Cette petite-là! répondit le baron, c'est une niaise, mon cher. Pas beaucoup de beauté et peu d'esprit. li compléta sa pensée d'un mot grossier. Rochebry allait répondre. Mais Estelle ne lui en laissa pas le temps. Elle accourut à lui au moment où les premiers sons du piano se faisaient entendre, et tombant dans ses bras : — Vous m'avez promis une valse, dit-elle. — Valsons ! s'écria le vicomte, charmé par ce mouvement de bon augure. Et enlaçant d'un bras amoureux la taille d'Estelle

 il l'entraîna vivement» tandis que le baron Drivonne, imitant cet exemple, entraînait Charlotte d'un autre côté. Madame de Ribeaupin s'était assise à côté de Dervaux. — C'est ravissant, disait-elle. Gomme elles sont belles mes filles ! Que de grâce ! Voyez donc Charlotte : est-il possible d'admirer une personne plus charmante ? — Mademoiselle Estelle a bien son prix, objecta Dervaux. — Si mon Adrienne était comme ses sœurs > quel profit, elle pourrait tirer de son talent! car elle a du talent. Écoutez-là. La vérité, c'est que le talent d'Adrîenne était encore bien imparfait. Elle jouait une valse de Chopin qu'elle n'aurait pu déchiffrer à première vue, mais qu'avec bien des efforts, elle avait apprise et que sa mémoire avait retenue. Seulement, extasiée par cette musique passionnée qui parlait à son cœur, elle se laissait aller à l'inspiration qui lui révélait, en quelque sorte, toutes les pensées que le musicien avait voulu traduire dans ses accords mélodieux. Les yeux à demi-clos, la tête penchée sur la poitrine, elle ne voyait rien du spectacle qui se passait devant elle, ni les gestes de Rochebry, qui se montrait passionné autant que la musique aux sons de laquelle il dansait, ni les attitudes de ses sœurs. Elles semblaient l'une et l'autre pâmées, par le plaisir. Parfois elles s'arrêtaient pour reprendre baleine. Elles souriaient et rougissaient quand leur danseur, ap

LES DAMES DE RIBEAUPIN 143 prochant ses lèvres de leur oreille, disait quelques mots à voix basse. Une mère plus clairvoyante que madame de Ribeaupin eût deviné la nature des propos qui troublaient ainsi les jeunes filles. Mais, soit qu'elle ne comprit rien, soit qu'elle voulût fermer les yeux sur ce qui se passait, elle se contentait de sourire. Une porte s'était entr'ouverte, et l'on pouvait voir Jeanne, la femme de chambre, qui, d'un regard à la fois envieux et satisfait, suivait sur les traits de ses jeunes maîtresses l'expression du plaisir qu'elles paraissaient goûter, et le progrès des passions malsaines déchaînées dans leur âme. Rien ne manquait à ce tabeau. Soudain, Estelle s'échappa des bras de Rochebry, et tomba, épuisée, sur le divan, à côté de sa mère, en murmurant ces mots : — Je n'en puis plus. La rougeur de son visage, la sueur dont il était couvert, le trouble de son regard disaient assez qu'elle en était à ce moment où une femme est désarmée par le plaisir et incapable de résister aux entreprises d'un homme audacieux. Rochebry paraissait ivre. — Vous ne voulez pas continuer, belle Estelle? demanda-t-il. Elle ne lui répondit pas. Alors, on l'entendit pousser un cri semblable au chant d'un coq. Il trouvait drôle de contrefaire la voix des animaux. Puis il aboya comme les chiens, hennit comme les chevaux, rugit comme les tigres.

 — Il est tout à fait parti ! disait le baron Drivonne à Charlotte qui s'appuyait contre lui. — Ce jeune homme est d'une grande gaieté I disait, de son côté, madame de Ribeaupin à Dervaux. — Je trouve qu*il s'excite beaucoup, répondit ce dernier. Comme pour lui donner raison, Rochebry s'arrêta tout à coup devant madame de Ribeaupin, et tombant lourdement à genoux : — Maman Ribeaupin, s'écria-t-il, vous allez valser avec moi; je veux que vous valsiez. En même temps, il se releva, et avant qu'elle fût revenue de sa stupeur, elle était entraînée par l'intrépide Rochebry. Elle se débattit en riant. Mais Rochebry ayant tenu bon, elle se résigna en essayant de se rappeler le pas de la valse. Trois tours Tépuisèrent. Elle pâlit, jaunit, rougit. Son visage devint semblable à un arc-en-ciel. Ses yeux se fermèrent. Mais son cavalier la soutenait vigoureusement. Elle tournait sans en avoir conscience, comme entraînée par une main invisible. — C'est cela, maman I s'écriait Rochebry. Vous dansez avec la légèreté d'une sylphide. — Un derviche tourneur! objecta Dervaux. Et la grosse femme allait toujours, tandis que les spectateurs riaient à se tenir les côtes. Leurs cris, leurs éclats attirèrent l'attention d'Adrienne absorbée jusqu'à ce moment par les soins qu'elle mettait à rendre l'admirable composition de Chopin. Sans cesser

LES DAMES DE RIBEAUPIN US déjouer, elle tourna la tète. Sa mère était là, sautant, suant et soufflant. Le parquet gémissait sous ses pieds. Rochebry se livrait à mille contorsions insensées : il la poussait brusquement, écartait les bras comme pour la laisser tomber, puis les refermait pour la recevoir ; il grimaçait, faisait le grand écart, accompagnait le tout de gestes cyniques, de baisers, de cris sans nom. Estelle, Charlotte, Drivonne et Dervaux semblaient la proie d*im rire inextinguible. Us étaient tordus par leur gaieté. C'était navrant à force à d'être comique. Adrienne sentit le rouge de la honte monter à son front. Le spectacle de ses sœurs se moquant de leur mère, lui rappela la légende biblique des enfants dp Noé, châtiés pour s'être moqué de leur père. La peur, la douleur, l'indignation s'emparaient d'elle. Elle cessa brusquement de jouer. — Encore 1 cria une voix rauque. C'était madame de Ribeaupin elle-même, qui prenait plaisir à ce jeu sans comprendre ce qu'il avait d'odieux. Mais Adrienne, au lieu d'obéir, ferma le piano et se dirigea vers la porte. Madame de Ribeaupin, exaspérée, courut à elle. L'arrêtant au passage, elle leva la main et appliqua sur la joue de sa fille, un violent soufflet, en disant : — Ne m'as-tu pas entendu, coquine? C'en était trop. En quelques minutes, Adrienne avait souffert horriblement. Elle était sans force. La brutalité de sa mère l'acheva. Elle devint très-pâle, ses yeux se fermèrent, elle se laissa aller de toute 9

The text on this page is estimated to be only 19.70% accurate

IM LES DÀMBS DE RIBËAUPIN sa hauteur sur le parquet, privée de connaissance. Drivonne , Jeanne, qui avait pris sA part de la gaieté générale, conservèrent assez de présence d'esprit pour porter secours à Adrienne. Ils l^i relevèrent et l'emportèrent dans sa chambre où la cuisinière, la seule per** sonne de la maison qui.se montrât sympathique et déi^ouée à la jeune fille, arriva, tie voulant laisser à qui que ce fût, le droit de lui prodiguer des soins. Ce fut entre les bras de côtte femme qu' Adrienne, au bout de quelques instants, revint à elle. [Elle 66 douviot de tout ce qui venait de fee passer. £a se trouvant seule avec une servante^ en comprenant que ni sa mère ni ses sœurs elles-mêmes n'avaient jugé à propos de venir la consoler, elle éclata en sanglots* ^^ Vous sèntez-«vous mieux, ma chère demoiselle f — Oui, Germaine, j'ai éprouvé je ne sôisquôl serrement de cœur qui m*B étouffée* J'ai cru que j^allais mourir. — QU'est-il donc arrivé î — Ne me dematidei rien, répondit Adrietitie. h veux oublier Cet affreux spectacle ; j'ai Tëspoir que le sommôil le dissipera. — Eh bieû> dorme*, mon etlfant, dit matefticlle* ment Germaine. Je veillerai sur vous côttê niiiti Au milieu de ses larmes, Adrienne trouva tin sourire pour remercier la créature dévouée qui s'efforçait de l'apaiser. Bientôt, elle ferma les yeux et ne tarda pfts à s'abândchrier *u sommeiL Pendant ee temps, daHs te salon,

The text on this page is estimated to be only 19.55% accurate

LES DAMES DE RIBEAUPIN 147 madame de Ribeaupin avait une violente / attaque de nerfs. Étendue sur un canapé, entourée de ses filles^ de Drivonne, de Bochebry, elle poussait des soupirs et des cris, tandis que Jeanne lui faisait respirar des sels. Dervaux avait profité du tumulte pour se retirer, ayant surtout à cœur de ne pas troubler sa digestion par ces scènes émouvantes. Rochebry était tout pe* naud en présence du résultat de ses lourdes plaisan-^ teries. Charlotte le regardait avec quelque dédain, tandis qu^EstelIe se sentait disposée à rindulgence, en se rappelant combien elle s'était récréée* Et puis, elle ne pouvait oublier que Rochebry lui avait promis de la présenter le lendemain au directeur d*un théâtre^ N'y avait-il pas là de quoi faire pardonner bien des étourderies ? Bientôt, d'aillears, madame de Ribeaupin s'apaisa, recouvra ses esprits et put formuler quelques excuses pour Tincident déplorable qui était venu attrister ses convives et troubler une soirée si gaiement commencéCé — La faute m est è cettô petite sotte d*Adrlenne, dit madame de Ribeaupin. Quelle pest»? Elle a le talent de me mettre hors de moi. -* N'y penser plus, baronne, s'écria Rochebry. le crois que le vrai coupable est celui qui vous parle en ce moment. -- Vous, vous êtes un homme tout rond et je vous aime beaucoup. Plût à Dieu que mademoiselle Adrienne vous ressembl&t. — n ne fcut pas lui en vouloii', Ititermmpli le bai*ott

 Dri vomie, qui teaait à opérer une réconciliation entre la mère et la fille. C'est une créature frêle et délicate. Son évanouissement en est preuve. Estelle et Charlotte se regardèrent, presque honteuses de se trouver encore là, alors que leur sœur avait peut-être besoin de leur secours. — Est-ce qu'Adrienne est sérieusement indisposée ? demanda Charlotte au baron Drivonne. — Son malaise est dissipé , répondit celui-ci. Elle dort. Mais je crois que des émotions semblables, en se renouvelant, lui seraient funestes. — Oublions cet incident, s'écria madame de Ribeaupin à qui sa bonne humeur revenait en même temps qu'elle se remettait. Je regrette ce qui s'est passé, messieurs. Je regrette surtout que notre pianiste ait manqué à tous ses devoirs. Si elle était encore là, vous auriez pu clore la soirée par un quadrille. — Et j'aurais dansé mon fameux pas de la Marée montante, ajouta Rochebry. — Qu'est-ce que cela? demanda Charlotte. — Ce que c'est, mademoiselle, s'écria le baron Drivonne, l'une des plus piquantes figures que notre ami intercale dans le quadrille. Un de ces jours, il vous donnera ce spectacle, et je vous promets un divertissement merveilleux. En ce moment on servit le thé. II est d'usage dans le monde d'offrir aux invités, avant qu'ils se retirent, une tasse de cette boisson tonique, accompagnée de quelques gâteaux. Madame de Ribeaupin tenait trop à

 se faire une réputation d'excellente mattresse de maison pour manquer à un tel usage. On se réunit autour du guéridon sur lequel, quelques instants avant, avait été servi le dîner du vicomte de Rochebry. La conversation changea de sujet. On but, on mangea ; le temps s'écoula si vite qu'à minuit, nos personnages ne songeaient pas encore à se retirer. A ce moment, ils formaient un groupe dont il n'est pas inutile de décrire la physionomie, ne serait-ce que pour indiquer d'un trait, les progrès que le baron Drivonne et le vicomte de Rochebry avaient fait, chacun de son côté, dans l'esprit et dans le cœur d'Estelle et de Charlotte. Madame de Ribeaupin dormait profondément. En face d'elle, le baron Drivonne et Charlotte s'entreteDaient confidentiellement, mais avec feu, à en juger par réclat des yeux du baron , par la rougeur qui couvrait le visage de la jeune fille. Un peu en arrière, le vicomte, plus entreprenant que son ami, avait passé son bras autour de la taille d'Estelle pressée contre lui, à laquelle il énumérait à voix basse les avantages qui résulteraient pour elle d'un engagement au théâtre des Drôleries-Parisiennes. Rendez- vous était pris pour le lendemain; car il voulait la présenter lui-même au directeur de cette scène importante. Estelle était résolue à ne plus rien refuser à un homme si désireux de lui être utile et le lui donnait à entendre d'une façon si claire, que le vicomte avait déjà les attitudes à la fois fières et tendres qui conviennent au vainqueur. Charlotte agissait avec le baron d'une manière plus

IBO LES DAMES BB HIBBAUPIN droonspeote et ne se montrait pas aussi prodigue de douces promesses. En fille prudente, elle posait des conditions, ce qui obligeait Drivonne à des efforts d'éloquence pour vaincre ces résistances qui n*avaient pour mobile que Tambltion la plus effrénée. Au réveil de. madame de Ribeaupin^ ces messieurs crurent devoir changer de position. La soirée fut dès lors sans intérêt. Ils se levèrent bientôt pour partir. On échangea de tendres adieux. — Ne m'oubliez pas, je vous en supplie, murmurait le baron Drivonne à l'oreille de Charlotte. — Je vous attends demain, disait Estelle à Rochebry. On se serrait les mains. Il faut même croire qu'on s'embrassa, car madame de Ribeaupin s'approcha d'une croisée afin de voir si le ciel était pur et demeura, pendant plus de temps qu'il ne fallait, le dos tourné et le front appuyé contre les vitres. Elles ne revint auprès de ses filles que pour recevoir les saluts du baron et du vicomte, qui sortirent ensemble. •— C'est décidément une maison bien agréable, dit Rochebry à Drivonne, au moment oii ils mettaient le pied sur le trottoir de la rue de Marignan. Je bénis le hasard qui m'y a conduit. Estelle vaut cent fois Florence, et vous, mon cher, vous me paraissez au mieux avec Charlotte. — Oui, mais elle joue serré, répondit le baron. — Soyez plus habile qu'elle. — Je tâcherai. - Procédez par surprise.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 151 — C'est à quoi je songe. — Organisons une partie carrée. La perspective d'an diner fin dans un cabinet particulier, sera pleine d'attrait pour nos deux brebis. Elles y viendront, et une fois là ne seront pas de force à résister au loup. — Surtout si le loup est précédé d'un potage à la bisque et de quelques verres de vin de Champagne frappé. — Vous l'avez dit. Cet édifiant entretien se poursuivit jusque sur les boulevards. A la hauteur de la rue Mogador, qu'habitait le baron Drivonne, ces messieurs se séparèrent, ce dernier pour rentrer chez lui, Rochebry pour gagner un café voisin, rendez-vous ordinaire des gens de théâtre, où il espérait rencontrer Dorsay, le directeur des Drôleries-Parisiennes, et traiter avec lui de l'engagement de mademoiselle Estelle de Ribeaupin. 11 avait d'excellentes raisons pour supposer que Dorsay, auquel il avait maintes fois rendu service par l'entremise de quelques comédiennes aussi faciles que jolies, serait ravi de lui être agréable. '

CHAPITRE VII UNE CHUTE PEU BRUYANTE MAIS PROFONDE

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le coupé du vicomte de Rochebry s'arrêta devant la porte de la maison qu'habitait madame de Ribeaupin. L'élégant gentilhomme sauta sur le trottoir, passa en courant devant la loge du concierge^ et, gravissant les degrés de l'escalier quatre à quatre, il arriva jusqu'au troisième élage. La porte s'ouvrit devant lui avant qu'il eût touché le timbre. Estelle, habillée» coiffée, son chapeau sur la tète, prête à sortir, apparut à ses yeux éblouis. Penchée à la croisée, elle l'avait vu venir et s'était élancée à sa rencontre, afin d'être la première à le recevoir. — Je vous attendais, dit-elle en lui tendant sa main gantée. — J'ai été exact, je crois, ma divinité, répondit Roohebrv. 9,

154 LES DAMES DE RIBEAUPIN U courba la tète, écarta du doigt la manchette du gant et déposa un baiser sur la peau, à la naissance du poignet. Estelle l'entraina dans le salon en criant : — Cest lui, maman I Madame de Ribeaupin était debout, se disposant à suivre sa fille. — Vous nous trouvez prêtes, vicomte ! fit-elle en minaudant. Rochebry ne put retenir un geste de surprise. — Excusez-moi, baronne, mais je m'aperçois que i*ai commis une bévue. — Une bévue I — J'ignorais que vous eussiez le dessein d'accompagner mademoiselle Estelle et j'ai pris mon coupé, qui ne peut recevoir que deux personnes. Madame de Ribeaupin regarda tour à tour sa fille et Rochebry . — Voilà qui est bien regrettable ! — J'aurais dû faire atteler mon landau, reprit Rochebry. Après tout, il serait peut-être possible de l'envoyer chercher. En prononçant ces mots, il jeta sur sa montre un rapide coup d'œil. Sa figure exprima alors un embarras tel que madame de Ribeaupin lui en demanda la cause. — C'est que nous allons nous mettre en relard d'une heure et nous courons le risque de ne plus rencontrer Dorsay. Il ne me pardonnera pas de l'avoir fait attendre.

The text on this page is estimated to be only 20.91% accurate

-^Um faut PAS manquer à oe reodes^vaus, s'écria EstdllQ que rimpatience dévorait. Maman me permettra d'aller seule avec vous. '^ Sst^e bien convenable ? demanda snad^me de Ribeaupin avec hésitation. ^ Ob 1 baronne, votre fille, je ne crains pas de l'affirmer, est m sûreté avec moi autant que si j'éuis son frère, -^ Je n'en doute pas; mais e'est pour le qu'ei) dirat^n, — Nul ne se permettra de nous calomnier, répliqua fièrement Roebebry. Vous pouvea être sans crainte baronne. D'ailleurs , au théâtre, on n'a pas les scrupules que vous éprouves en ce moment» et il faudra bien que mademoiselle Dstelle, puisqu'elle doit suivre cette carrière, s'accoutume à sortir sans voua. Cette raison était péremptoire et dissipa les craintes de madame de Ribeaupin. — Allez donc, dit«elle. Monsieur le vicomte, je vous confie ma fille et vous prie de me la ramener, aussitôt que l'entrevue avec M. Dorsay sera terminée. — C'est entendu. Et le vicomte entraîna joyeusement Estelle, qui descendit l'escalier, suspendue à spn bras, légère comme un oiseau. Madame de Ribeaupin se mit à la croisée afm de les suivre des yeux. Elle les vit monter en voiture. rM- Le joli couple ! murmura-t-elle. Si elle avait éprouvé quelque dépit de ne pouvoir accompagner sa fille et assister à ce qui allait se passer

166 LES DAMES DE RIBEÂUPIN au théâtre, eUe se consola en pensant que le vicomte de Rochebry était tout à fait épris d'Estelle et que le sort de celle-ci n*était pas moins assuré que le sort de Charlotte qui tenait dans des chaînes étroites le baron Drivonne. — [1 vaut peut-être mieux qu'ils aillent seuls, ajouta-t-elle mentalement. Ils s'expliqueront mieux. Elle quitta la fenêtre. En attendant le retour d'Estelle, elle alla rejoindre Charlotte, qui, n'étant pas habillée au moment où le vicomte était venu, n'avait pas quitté sa chambre. Estelle et Rochebry étaient entraînés rapidement dans la direction du boulevard du Temple. — Avouez, disait la jeune fille à son galant compagnon, que vous n'ignoriez pas que ma mère avait le dessein de nous suivre, et que c'est afin de l'en empêcher que vous avez pris la plus petite de vos voitures? — Si cela était vrai, m'en voudriez-vous? — Vous savez bien que je ne serais pas maîtresse de vous en vouloir I répondit Estelle, d*un air à la fois tendre et gai. — Chère Estelle ! i — C'est égal, vous jouez admirablement la comédie ! — L'amour seul m'a donné du talent. Et Rochebry lança sur Estelle un regard brûlant, lui prit la main. Le moyen de se soustraire à de telles étreintes quand on est l'un contre Tautre dans un étroit coupé ! Estelle n'e^s^ya même pas de la résі^

 tance, et jusqu'au terme du voyage le vicomte garda dans sa main^ celle de la future comédienne, tandis qu'il lui donnait en ces termes, quelques conseils pour la préparer à l'examen qu'elle allait subir. — Le directeur des Drôleries-Parisiennes, est un excellent garçon, un peu brusque peut-être, mais d'un cceur chaud et généreux. Il aime tout ce qui est beau. J'ai donc la certitude que vous lui plairez. Il vous interrogera. Répondez-lui sans timidité, sans embarras, le plus simplement du monde. S'il vous prie de lui réciter une scène quelconque, ayez de l'assurance, de façon à mettre en relief tous vos moyens. Pour le reste, fiez-vous à moi. Vos intérêts me sont trop chers pour que je vous laisse exploiter. — Combien je vous sais gré de vos avis ! dit Estelle. — Puisque je vous aime, n'est-il pas de mon devoir de vous les donner? En cet instant, le coupé s'arrêta sur le boulevard du Temple, non loin du théâtre de la Gaîté, qui devait être prochainement démoli et transféré ailleurs. Estelle et Rochebry mirent pied à terre devant une porte basse, au-delà de laquelle s'étendait une allée obscure et tortueuse. Au-dessus de cette porte, Estelle lut ces mots : Entrée des artistes. Elle parut hésiter à s'engager dans ce couloir sombre. — L'accès du théâtre n'est pas brillant, lui dit Rochebry en souriant. Mais rappelez-vous que les plus grands artistes ont passé là où vous passez. Je vous ^Quhai^e 1^ gloire qu'i)s ont recueillie ici,

The text on this page is estimated to be only 21.39% accurate

158 LUS PAMES BE RlBBAUPiN Il marcba devaat Estelle afin de lui aïootrar le chemin. Elle le suivit jusque dans un vaste cabinet situé au premier étage et auquel ils n'arrivèrent qu'après avoir traversé des corridors si ncpbreuK qu'on eût dit un véritable dédale, -^ Dorsay est-il chez lui ? demanda le vicomte h vn vieillard h la physionomie repoussante, aux vâteiQents sordides, qui sommeillait dans un ooint — Je ne sais, grommela Gelui«fii. -.- Eh bien, mon brave homme, alle^i^y voir, reprit Roûbebry, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, et annoncez-lui un de ses amis accompagné d'une dame; il saura ce que cela signifie, Le vieillard se leva et disparut par une porte placée dans le fond de la pièce, Rochebry le rapprocha d'Estelle (— Je dirai à Dorsay de changer son garçon de bureau, qui est tout simplement hideux r -tn Pourquoi a^t-^il choisi celui->-là? demanda Estelle, en essayant de dominer Témotion qui venait de ia saisir, à la pensée qu'elle allait se trouver en présence d'un directeur. --r Ah ! voilà ! C'est qu'il prétend qu'il n'y a qu'un cerbère tel que celui-là pour défendre sa porte et résister aux agaceries des jolies fiUea qui veulent la forcer, sous le fallacieux prétexte qu'elles possèdent un remarquable talent. Le cerbère reparut : — Entrez, dit-il, en allant reprendre sa place.

The text on this page is estimated to be only 23.86% accurate

LUS DAMSS DE RIBSÂUPIN 159 ^ C'est court , mais significatif , dit Hocbebry . Venez, mon ange, et surtout de Taucjîica, U offrit son bras à EsteliQ et ils pénétrèrent ainsi dans le cabinet du puissant autoorate qui présidait aux destinées du théàtra des Drôleries^- ^Parisiennes* Dans un salon qui tenait à la fois du bureau et du boudoir, Estelle vit un homme grand, gros, jeune encore, simplement vêtu, remarquable surtout par répajspeur de sa chevelure crépue et bouclée, — Bonjour, Dorsay, — Bonjour, mon petit vicgmte, Tu vois que je n'ai pas oublié notre rendez**vQus, Dorsay s'était levé, et, tout en serrant la main de Rochebry, il dévisageait Estelle, qui soutint cet examen préliminaire, avec Tassurance d une femme qui connaît tout le pouvoir de ses charmes. — Voici la personne dont je t'ai parlé, dit Rocbebry. La grosse voix de Dorsay devint douce, Un sourire bienveillant transforma son visage gras, rouge et toujours renfrogné. Ce (ut avec un geste qui voulait $tre gracieux qu'il désigna un fauteuil à Estelle;, en disant : — Vous voulez donc entrer au théâtre, mademoiselle ? — Oui, monsieur, si vous jugez que j'y pourrai tenir une place honorable, -«- Si mon ami Rochebry a dit vrai, mon jugement vous est favorable et je ne demande qu'à traiter avec vous. Reposez-vous un moment, reprene? haleine, et puis je vous prierai de me réciter une scène quel

100 LES DAIES DE BIBEAUPI5 cooqae qui ptnsse m'édifier sur Totre manière de dire et de prononcer. — On n*est pas plus aûnable, pensa Estelle. La recommandation de Rocfaebry est tonte-puissante. Cette conviction suffit à la rassurer et elle se sentît prête à affronter l'épreuve à laquelle Dorsay voulait la soumettre. Robert Dorsay, directeur du petit théâtre des Drôlerki'ParûienneSfqni fut longtemps le rival heureux des Délassements et des Boufies, avait la réputation d'un grossier personnage. Cette réputation n'était pas usurpée. Habile en affaires, possédant au suprême degré, ce flair nécessaire à tout homme qui vit de l'exploitation des foules, Dorsay traitait les artistes employés chez lui, moins bien assurément qu'un directeur d'hippodrome ne traite ses chevaux. Son théâtre était surtout ce qu'on appelle un théâtre à femmes. On y jouait des opérettes-comiques, des vaudevilles lestement troussés, des féeries et tous les genres qui permettent de mettre en scène des danseuses, des figurantes jeunes et jolies, de déshabillera l'excès des actrices, par le bas aussi bien que par le haut. Il y avait donc autour de Dorsay uq troupeau de femmes. Ils les payait peu et même pas du tout. — Je vous mets en évidence, leur disait-il. Grâce à moi, vous pourrez faire valoir vos charmes, vous arracher à l'obscurité, trouver un établissement avantageux. Il est donc juste que je ne vous paye pas. Ce serait k vous au contrairo à me payer.

 On doit bien supposer qu'avec de tels procédés, il ne pouvait exhiber ni des artistes de haute valeur ni un répertoire de choix. C'était là le moindre de ses soucis. — De deux choses Tune, disait-il : ou une pièce est bonne ou elle est mauvaise ; si elle est bonne, elle fait passer Tactrice qui la joue; si elle est mauvaise, je conGe le principal rôle à une belle fille dont les bras et les jambes détournent très-heureusement l'attention du public des faiblesses de Tœuvre. Celte théorie n'aurait peut-être aucune chance de réussir dans la pratique, aujourd'hui. L'esprit public, en ce qui touche les œuvres "dramatiques , subit un mouvement incontestable, qui le pousse à applaudir ce qui est le produit d'une noble inspiration. Mais il y a dix ans, au moment où l'opérette bouffe, entraînant à sa suite des excentricités qui n'ont rien de commun avec Tart, s'emparait triomphalement de la scène, les opinions de Dorsay étaient justifiées par des succès quotidiens, dont il était très-fier et qui ne contribuaient pas peu, à faire de lui un despote immoral et redoutable. 11 se flattait bien haut de ne pas croire à la vertu des femmes et se jouait de leur honneur aussi agréablement que s'il ne fût agi d'une chose légère, facile à remplacer lorsqu'on Ta perdue. Son théâtre était donc devenu un véritable lieu de débauche, où cherchaient à se produire toutes les demoiselles désireuses de mettre leur beauté en lumière et de faire marchandise de leur corps. Que Dorsay eût pour tout ce monde un mépris profond, cela se corn

The text on this page is estimated to be only 27.69% accurate

 prend, non certes à cause du défaut de vertu qu'il y constatait^ mais parce qu'il n'avait jamais pensé qu'il existât des femmes plus estimables que celles qu il voyait autour de lui. L'accueil qu'il leur faisait se ressentait en général de cette opinion, qui était à la fois la cause et le vériiable résultat des désordres de sa conduite. Il tutoyait ses pensionnaires, les rudoyait, les injuriait, et sans pitié leur infligeait pour un rien, des amendes dont le total suffisait à la fin du mois à couvrir une partie de ses frais. — Qu'il est habile! disait-on, N'avoir aucune vergogne, c'est en effet une force dont on ne peut méconnaître l'utilité. L'audace cynique est une puissance dont il est souvent difficile d'être vainqueur. En dépit de ses habitudes, Dorsay fit cependant à Estelle de Bibeaupin un accueil qu'on ne devait pas attendre de lui. On a vu qu'il lui parla avec une certaine déférence, la fit asseoir et s'efforça d'être gracieux. C'est qu'Estelle avait été présentée par le vicomte Adalbert de Rochebry, et que le vicomte, visiteur assidu des coulisses des Drôleries-Parisiennes, avait, à diverses reprises, permis à Dorsay de puiser dans sa bourse. On est toujours aimable pour un libertin que la société des femmes rend facile à exploiter et dont la caisse est toujours à votre service. Ainsi s'expliquent l'influence de Rochebry sur Dorsay et les efforts de ce dernier pour prouver à Estelle, contrairement à la vérité, qu'il avait de l'estime pour le talent et de l'admiration pour la beauté.

tfIS DAMES DE HIBEAUPIN 163 ■ La veille, en quittant la maison da madame de Ribeaupin, Rocbebry, ayant rejoint Dorsay dans le café où »e rendait tous les soira ca dernier à Tissu du spectacle, iui avait, expliqué ce qu'il attendait de lui. En recevant Estelle, le brillant directeur des Drôleries^Parisiennes ne faisait donc que répéter une leçon qu'il tenait de Rochabry. Cependant, Estelle, dont la répertoire ne s'étendait pas au delà de quelques morceaux tragiques, se demandait, tout en prenant baleine, à Vaide de quelle tirade elle tâcherait de rendre Dorsay favorable à ses désirs. Après y avoir réfléchi, elle se rappela l'impression que la veille, dans le salon de sa mère, elle avait produite, en récitant le Songe d'Athalie, -— Il n'est rien que je dise mieux 1 pensa-t-elle. Et se posant dans une attitude favorable, au milieu du cabinet du directeur, elle commença. Accoudé sur le dossier d'une chaise, Dorsay paraissait écouter avec sollicitude cette belle personne, tout en Texaminant des pieds a la tête avec une attention qui aurait fait monter le rouge au visage d'Estelle, si elle n'eût été absorbée par son débit. Assis à Tautre extrémité du cabinet, Rochebry encourageait, par de fréquents signes de tète, la débutante. Soudain, au moment où, ayant fièrement làohé « l'irréparable outrage » elle gonflait la voix pour le fameux « Tremble », Dorsay l'interrompit. — Admirable! admirable! mademoiselle, s'écria-t1, n'allez pas plus loin...

 — Vous ne voulez pas que j'achève? ^ Je vois bien à qui j'ai affaire. Je vous engage pour trois ans. Cinq cents francs par mois, deux mois de congé. Vous débuterez au mois de septembre! Ça vous va-t-il? — Dans quatre mois ! — Oui, à la rentrée I Je monte pour cette époque une grande féerie : Le Homard mélomane^ et je vous destine le rôle de la fée Biribi... — Est-ce un rôle tragique ? demanda Estelle. — 11 ne Test pas encore, mais il le sera. Je demanderai aux auteurs d'y intercaler le Songe cfAthcUie que vous dites si bien. Estelle fut ravie à la pensée qu'elle pourrait, grâce à cette simple modification, s'assurer pour ses débuts un brillant succès. — D'ailleurs vous aurez un splendide costume, un maillot, un caleçon de velours et des ailes de gaze descendant jusqu'aux jarrets. Estelle ferma les yeux pour essayer de se voir dans ce travestissement, et il lui sembla qu'elle serait si peu habillée qu'autant valait ne pas l'être du tout. — La parure est un peu écourtée, dit-elle en rougissant légèrement. — Seriez-vous mal faite, mademoiselle? demanda vivement Dorsay. — Monsieur! — Cagneuse? ce serait un vice tel qu'il rendrait impossible votre engagement.

LES DAMES DE RTBEAUPIN 165 Estelle^ interdite, regardait tour à tour, Dorsay et Rochebry. Ce dernier vint à son secours. — Je suis persuadé, dit-il, que mademoiselle est parfaite de tous points et que si le costume de la fée Biribi lui paraissait insuffisant, c'est qu'elle n'est pas accoutumée à aller, les jambes au vent. — C'est cela, fit Estelle. Dorsay reprit : — Les jambes au vent 1 mademoiselle, vous vous y accoutumerez, et si vous êtes aussi bien bâtie que vous en avez l'air, vous prendrez plaisir à vous faire admirer dans la légère tenue que comporte le rôle dont vous serez chargée. Estelle ne répondit pas. Elle était stupéfaite par ce qu'elle voyait et entendait. Elle n'avait pas rêvé l'existence artistique sous cet aspect particulier. Cependant, comme elle n'était point farouche, comme elle se savait, plastiquement parlant, en état de supporter toutes les comparaisons, elle oublia le point spécial qui venait d'être soulevé, pour ne se rappeler qu'une chose, c'est que désormais, elle était comédienne et gagnait six mille francs par an. Et c'est à Rochebry qu'elle devait ce facile succès 1 Elle leva sur lui les yeux où se lisait une gratitude profonde. Deviner qu'il était en ce moment l'objet d'une adoration intérieure, n'était pas chose difficile. Pendant que Dorsay assis à son* bureau^ rédigeait

The text on this page is estimated to be only 28.70% accurate

Ide LES DAMES DE RlDËAUPlN en double, le traité qui devait lier pour trois ans, mademoiselle Estelle de Ribeaupia au théâtre ded Drôleries-Parisiennes, le vicomiô s'approcbâ d'elle. — Êtes-vous contente de mol? demanda-t-il, à voix basse. — Je vous devrai mon avenir, répondit-elle sur le môme ton. — M'aimerez- vous un peu? — C'est déjà fait. Il y avait juste dix-sept heures qu'Estelle Connaissait le vicomte, au moment où elle laissait échapper cet aveu ! Il est vrai qU^en dix-sept heures, un cœur tendre fait bien du chemin. Tout à Coup, Dorsay, toujours occupé à écrire, releva brusquement la tète : — A combien flxons-nous le dédît ? demanda-t-il. — Le dédit! qu'est-Ceque éela? Il sourit à la question d'Estelle et reprît : — Ah! vous ne savez jpas? On appelle ainsi la somme que vous auriez h me payer à titre de dommages-intérêts, dans le cas où 11 vous conviendrait de quitter mon théâtre, avant l'expiration de votre engagement. — Voilà qui n'est pas à craindre, répondît Estelle, en sourîaiit. J'aime trop la carrière danà laquelle j'éhl'rè aujourd'hui pour songera l'abandoilner. — Oui, mais vous pourriez avoir le désir de monter sur une scène plus vaste, et alors !... Elle rînterrompit.

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

LES DAMÉS DÉ RtBEAlJPlN l«î — Fixez le dédit à telle somme qui vous conviendra. — Vingt mille francs. C*est le chiffre que j'indique toujours Sur les engagements de mes premiers sujet*. — Vingt mille francs , soit! Mais, ajouta Estelle, quelle indemniié me donnerie^-vous, si vous vouliez me renvoyer avant trois ans ? Dorsay Se mordit la langue. îl n*avait pas prtvu la question, qtii fit lever la tête à Rochebry. — Bien joué ! pensa ce dernier. -- Elle ést madrée celte petite, pensa Dorsay. Mais, faisant contre mauvaise fortune bon coeUr, 11 ajouta î — VoUs saurez, mademoiselle, que la clause rela-* tive au dédit est également profitable aux deux parties Contractantes. Ayant fait cette réponse, il se l*emit au travail et eut terminé en quelques minutes, Alors îl donna lecture du traité à Estelle. Voyant que Rochebryj son protecteur, n'élevait aucune objection, elle se déclara satisfaite. — Signons ! s'écria-t-elle joyeusement, ^ Permettez! fit Dorsay. Quel âge avB2-vous ? — Vmgt ans ! — Ma petite, vous n*êtes pas majeure et vôtre signature ne Vaudra, qu'autant qu^elle sera accompagnée de Celle de vtjlré père. — 11 est mort. — Votre mère f

168 LES DAMES Dfi RIBEAUPIN — Maman signera tout ce que je voudrai. — Eh bien, emportez ces deux pièces, Tune est pour vous, l'autre pour moi. Sur celle que vous me renverrez, madame de Ribeaupin apposera son nom, ce qui rendra nos conventions définitives. — Vous pouvez les considérer dès à présent, comme telles. — Dès lors , veuillez, dès la semaine prochaine, prendre l'habitude dépasser fréquemment au théâtre, pour y connaître ce que vous aurez à faire. — C'est entendu, répondit Estelle, en se dirigoant vers la porte. Rochebry la suivit. Mais il fut arrêté par Dorsay, qui le ramena du côté de son bureau, et lui dit assez bas pour que la jeune fille ne pût Tentendre : — Mon bonhomme, j'ai fait ce que tu as voulu. A ton tour maintenant. Où sont les vingt mille balles ? — Tu les feras prendre chez moi demain matin, contre un reçu qui spécifiera que sur cette somme dixhuit mille francs devront être comptés à ta nouvelle pensionnaire, à raison de cinq cents par mois, pendant trois ans. — C'est entendu. — Et, tu le sais, pas un mot à la petite. — Pour qui me prends-tu ? Rochebry s'élança au dehors et rattrapa Estelle dans l'escalier. Ils descendirent rapidement sans échanger un seul mot. Le coupé les attendait dans la rue. Le vicomte ouvrit la portière . Estelle étant montée, il

 prit place à côté d'elle, après avoir donné ses ordres au cocher. Le cheval partit au grand trot. Alors seulement Estelle se retourna vers le vicomte, et de sa voix la plus tendre : — Ah ! mon cher Adalbert, dit-elle en l'appelant pour la première fois de son petit nom, combien vous me rendez heureuse I — Est-ce bien vrai ? — Grâce à vous, me voilà au comble de mes vœux , Je suis comédienne. — Si vous êtes aussi{satisfaite maintenant, que serace donc quand vous aurez goûté les applaudissements ? — On m'applaudira ! Le croyez-vous ? — J'en suis certain. — Quel bonheur ! s'écria Estelle, en frappant ses mains l'une contre l'autre; je connaîtrai la gloire, et c'est à vous que je la devrai. Il n'est guère possible décompter les serrements de mains et les baisers que peuvent échanger, dans un petit coupé bien clos, des jeunes gens qui.ont du goût Tun pour l'autre. Estelle nageait dans une joie infinie quand le coupé s'arrêta. Elle allait ouvrir la portière, descendre, mais elle fit soudain un geste de surprise et s'écria : — Où sommes-nous donc? je ne me reconnais pas. Rochebry prit us air aussi étonné que le sien e^ regarda à son tour. — Où nous sommes ? rue de Penthièvre, devant ma 10

The text on this page is estimated to be only 23.18% accurate

ne LES DAMëS de RIBEAUPIN portOi C'est mon animal de cocher qui a mal compris mes ordres et qui nous a conduits chex moi^ Je vais lui dire... Estelle l'interrompit. ~ Âh l c'est ici cbd2 vous I demanda-t-etle. Cela semble gentil. Elle voyait, à travers une grille, une douzaine de beaux arbres, une pelouse et un petit hôtel d'aspect élégant. On ne pouvait rêver un domicile plus agréable pour un garçon tel queRochebry^ qui aimait à entourer ses amours de confortable et de mystère. — Voulet-vous entrer chea moi? demanda-t-^i. '»— Oh ! je n'ose pas. D'ailleurs, ma mère nous attend. — Seulement cinq minutes, reprit Rochebry,k qui la pensée de donner asile dans sa maisoh, à sa belle mattresse, souriait plus qu'on ne saurait dire. — Et puis, ce n'est guère convenable f — Oui, pouf Une toute jeune fille ; une artiste a d'autres droits^ et vous voilà artiste maintenant, ma chère Estelle-. -- Après ce mot-là, s*écriâ-t-é!le enthousiasmée, Je ne peuï plus vois rien t^efuser. Le vicomte poussa une exclamation de plaisir. 11 donna un ordreà son cocher. Là grille s'ouvrit à l'appel de celui-ci, et la voiture roula dans les allées sablées du jardin. — C'est bien singulier cependant, fil observer Estell e, que ce cocher se soit ainsi trompé^ et nous ait

The text on this page is estimated to be only 27.95% accurate

LES DAMES DE RIBEAUPIN m conduits rue de Pentbièvre, au lieu de qous oonduire rue Marignan. — C'est une erreur que je bénis. »^ Une erreur dans laquelle je devine la eomplicité du vicomte de Rocbebry, reprit Estelle, en le menaçant du doigt. En ce moment, lis entraient dans un délicieux bau« doir au milieu duquel se trouvait^ sur un guéridon> un plateau chargé de vins d'Espagne, de gâteaux et de fruits glacés. --- Est-ce aussi le hasard qui a servi ces friandises? fit Estelle, en suivant sa pensée. Elle regarda son amant en souriant, et ajouta : — Vicomte, vous m'avez trompée. — Oh ! pouvez- vous croire !..• *- Je ne vous en veux pas, allez ! Seulement hAtonsnous de repartir afin de ne pas exciter les déflances de ma mère. — Nous lui dirons que la rédaction du traité a été longue. Ma chère Estelle, je suis si heureux de vous recevoir dans ma maison! — Croyez-vous que je ne suis pas heureuse d'y être? — Un verre de ce malaga, mon cher ange ? — Volonliers. Cet entretien avait lieu à bâtons rompus. Estelle, curieuse comme une fille d'Eve, allait d'un meuble à un autre, examinant les curiosités, les tableaux, les statuettes qui ornaient le boudoir. Elle s'eiTorçait de

 paraître insouciante et rassurée. Mais au léger tremblement de ses lèvres, il était facile de voir qu'une arrière-pensée, dont elle n'osait se faire l'aveu, s'était emparée de son esprit et qu'elle comprenait le péril de sa situation. Qu'elle en fût effrayée, c'est fort douteux; mais encore est-il des actions qu'on ne saurait accomplir de sang-froid, dont l'approche fait trembler lorsqu'on les a rendues inévitables, alors même qu'on en a désiré l'accomplissement. Adalbert, lui expliquant ce qu'elle ne comprenait pas, guida Estelle dans toutes les pièces de l'hôtel. Une telle promenade, vu l'état où étaient les jeunes gens, la hardiesse de Rocbebry, aussi bien que la complaisance d'Estelle qui prenait plaisir à des émotions si nouvelles, devint bientôt brûlante. Il y eut un moment où Estelle dut supplier Adalbert de l'épargner, où celui-ci se montra de plus en plus pressant, convaincu que jamais il n'aurait une occasion meilleure d'assurer la victoire à son amour. Ce qui devait arriver arriva. La chute d'Estelle eut lieu sans cris, sans larmes, presqu'à son insu et sans qu'elle comprit, au moment où elle se déshonorait, combien elle était coupable. Rochebry jura qu'il l'aimerait toujours, qu'il ne l'abandonnerait jamais, qu'il veillerait sur elle. Il était sincère en ce moment et s'exprimait sous l'empire d'une exaltation d'autant plus grande qu'il avait vingt-quatre ans et que, si blasé qu'il fût, il ne pouvait rester insensible devant la beauté d'une jeune fille qui s'abandonnait à ses baisers, avec confiance.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 173 Une heure plus tard, il ramenait Estelle chez madame de Ribeaupin. En dépit des efforts qu'il fit pour l'égayer, elle se montra pensive, comme écrasée sous le poids des émotions qu'elle venait de subir. Sa mère néanmoins, ne devina rien et signa sans observation le traité conclu avec Dorsay, qui fut sur-le-champ renvoyé à ce dernier. Le même soir, Rochebry ayant rencontré le baron Drivonne, lui dit avec fatuité : — Où en êtes- vous avec Charlotte ? Estelle n'a plus rien à me refuser . — Vraiment ! — Je ne mens pas. — Je vous félicite et vous envie. Je n'aurai pas si facilement raison de Charlotte. Elle tient au mariage, et si elle me résiste encoreje suis capable de l'épouser. — Halte-là ! je m'y oppose. Estelle, encouragée par l'exemple, me demanderait d'en faire autant et je n'y ai plus aucun intérêt. — Mais moi qui aime Charlotte ! — Vous l'aimez ? — Comme un fou ! — Allons, baron, je ne veux pas vous abandonner dans le malheur et je vais travailler pour vous. Vous serez heureux et vous n'épouserez pas ! En disant ces mots, le vicomte se dandinait agréablement, tandis que Drivonne, stupéfait, Tinterrogeait du regard. to.

CHAPITRE VIII L'ACTION MARCHE

Tandis que se déroulaient ces événements, Gaston Rivière, exilé de la maison qu'habitait Adrienne, appelait de tous ses vœuxj'heure où il pourrait parler hautement de son amour, sans être obligé de se cacher comme un coupable. Il n'avait la possibilité de voir son amie qu'une fois par semaine, le dimanche, à rissue de la messe à laquelle elle assistait, ainsi que nous Tavons déjà dit, dans l'église Saint-Philippe-du-" Roule, où lui-même se rendait dans le but de l'y rencontrer. Certes, c'était là une consolation. Mais les entretiens échangés dans ces conditions,n'avaientnI la longueur ni l'intimité que peuvent souhaiter des amoureux, et seuls leurs regards se disaient toute la grandeur des sentiments dont ils étaient l'un et l'autre animés. C'est à peine s'ils avaient la possibilité de l'écrire, et ce n'était qu'en tremblant que, dans deux

graves, Gaston avait glissé un billet dans la main d'Adrienne. — Quand cela finira-t-il ? quand aurons-nous la liberté de notre amour? Telle était la question qu'il posait à Adrienne, en l'abordant sur le perron de Saint-Philippe : — Je n'aspire pas moins que vous, au moment où nous pourrons nous voir fréquemment, sans crainte. Ce moment précédera de peu notre mariage. — Viendra-t-il jamais ? — Il viendra, soyez-en sûr, et ne vous laissez pas aller au découragement. Qu'une même espérance nous soutienne. Elle nous aidera a réussir. C'est ainsi qu'ils s'entretenaient à voix basse, en passant près l'un de l'autre, pressés par la foule, et redoutant toujours d'être surpris par madame de Ribeaupin, qui n'aurait pas hésité à briser leurs relations, si elle les avait connues. Néanmoins, si courtes que fussent ces entrevues, ils en emportaient l'un et l'autre une grande joie. C'était du bonheur pour une semaine, pendant laquelle ils vivaient entre le souvenir de ce qu'ils s'étaient dit et la perpective de ce qu'ils se diraient le dimanche suivant. Quoique entraîné dans une existence laborieuse, active, toute consacrée à rendre brillante la carrière qu'il avait embrassée, Gaston ne laissait pas distraire son cœur de la pensée d'Adrienne. Obtenir la main de cette adorable jeune fille, rendre sa femme heureuse, tel était Tunique but de sa vie dont rien ne semblait pouvoir Iç

LES DAMES DE RIBEAUPIN 1T7 déloumer. 11 était résolu à tout faire pour hâter la réalisation de ses désirs ; mais il n'était pas moins résolu à la patience, qui est une force, lorsqu'elle est accompagnée de la volonté de réussir. Il voyait fréquemment Tabbé Mérille et trouvait auprès de lui un charme infini. Ce n'est pas seulement parce que l'abbé était l'oncle d'Adrienne que Gaston le recherchait, mais encore parce que dans ce prêtre modeste, il pouvait admirer les vertus les plus nobles. Et puis, Tabbé Mérille, en le connaissant mieux, avait pu l'apprécier, lui témoignait une tendresse paternelle et l'encourageait dans ses projets. — Vous êtes digne de ma nièce, lui disait-il souvent. Elle est digne de vous, Dieu ne voudra pas que vous restiez toujours séparés. Gaston allait donc à lui comme à un ami. Était-il abattu^ découragé, l'abbé Mérille le fortifiait par un conseil, lui faisait entendre un langage à la fois doux et ferme. Déjà,plus de deux mois s'étaient écoulés depuis le jour où l'abbé Mérille avait vu sa sœur pour la dernière fois. Il savait par Gaston qu'elle était maintenant installée rue de Marignan, dans un appartement conforme à sa position nouvelle. Parfois, une lettre d'Adrienne, que celle-ci lui écrivait en secret, à laquelle il n'avait même pas la consolation de répondre, lui apprenait que la jeune fîlle était, sinon heureuse, du moins résignée à subir son sort, en atttendant la réalisation de ses espérances. Mais il en était réduit à se contenter de ces relations lointaines, n'osant aller voir

 sa sœur dani la crainte que celle«ci ne s'irritât de ses visites et ne fit tomber sa colère sur Adrienne. Les choses en étaient là, quand un incident se produisit qui provoqua un changement dans la conduite de Tabbë. Un dimanche -^ c'était trois jours après le dtner offert par madame de Ribeaupin au baron Drivonne, — * Gaston se rendit, suivant sa coutume, h Saint-Philippe-du-Roule, à Theure où il savait devoir y rencontrer Adrienne. Mais Adrienne ne vint pas. Gaston attendit durant plusieurs heureis, impatienté d'abord, inquiet ensuite, et bientôt sérieusement alarmé, convaincu qu'elle n'avait manqué au rendez^ vous que parce qu'elle obéissait à une volonté plus forte que la sienne. Il se rendit dans la rue de Marignan, avec l'espérance qu'en se promenant devant la porte de la maison qu'habitait madame de Ribeaupin, il verrait sortir Germaine, la femme qui accompagnait ordinairement Adrienne et qui favorisait leurs amours. Mais son attente fut vaine. Il ne vit personne qui put le renseigner sur ce qu'il avait à cœur de savoir, et n'osa prolonger sa promenade, de peur d'être vu par madame de Ribeaupin qui n'aurait pas manqué d'en découvrir le motif. — Il lui est arrivé quelque malheur ! se dit-il. Sous Tempire de cette idée, il sauta dans une voiture, se fit conduire dans le faubourg Saint-Jacques, au couvent des carmélites, dont l'abbé Mérille était l'aumônier. Il trouva le prêtre dans la sacristie, se dépouillant des ornements sacerdotaux ; il venait de ce

The text on this page is estimated to be only 13.13% accurate

LES DAMES DE RIBËAUPIN 179 lébrer k messe et descendait de l*autel. En voyant entrer GestOn pâle, les traits eontnictés par l'inquié. tude qui le dévorait^ Tabbë ^érille crut à un grand malheur. — Que vous arrive441f -* Adrienne n'est pas venue* -* Venue l où? — A Saint'PWllppe^u*R<>ule) où tous les dimaoches nous ntMis rencontrons à l'issue de l'office, a elle n'est pas Venue^ si elle ne m*a envoyé personne pour me rassurer^ G*est qu'elle est malade. — Vous vous alarmez trop vite ! — Ah! mon cher abbé» quand on s'aime».. L'aumônier fit un signe à Gaston pour lui faire coni« prendre qu'une sacristie n*était point propre à un tel entretien. Puis il le conduisit dans le petit appartement qu'il occupait hors de Tenceinte du couvent, et lîi, Gaston lui fit part de ses craintes. — Vous les exagérez sans doute beaucoup, lui dit Tabbé Mériile» Mais, peu importe î Que puis-je faire? — AHer che« votre sœur^ tâcher de vx^ir Adrienne. L'abbé tte répondit pas sur-le-champ. H voulait ré* fléchir et ce ne fut qu'après quelques minutes de si* lence qu'il répondît ! — Quelque répugnance que [j*ftîe à me rencontrer avec ma sœur, je ne veux pas vous refuser, d'autant plus que si vos pressentiments sont fondés, ma visite sera salutaire à Adrienne. — Oh ! merci! s'écria Gaston.

 L'abbé Tinvita à partager son frugal déjeuner, ne ?e laissa partir qu'après lui avoir prodigué les plus tendres encouragements et lui avoir dit : — Revenez à cinq heures. J'aurai vu Adrienne. Gaston proposa d'accompagner l'abbé, de l'attendre en voiture. Mais dans la crainte que madame de Ribeaupin ne découvrit sa présence et n*accusât l'abbé de se faire le complice des jeunes gens, ce dernier re. fusa. Ce n'était pas sans une certaine appréhension qu'il se rendait chez sa sœur. Il savait quelle était la violence de cette femme, combien il était difficile de faire arriver jusqu'à son cœur la voix de la raison. Il redoutait les discussions, craignant d*y compromettre son caractère, obéissant aussi à une timidité invincible ; car cet homme, dont l'apostolat était un long acte d'héroïsme, avait la douceur d'un enfant. La fermeté dont il avait fait preuve maintes fois dormait au fond de son âme. Il fallait pour qu'elle se révélât^ des circonstances graves, en dehors desquelles, elle se cachait sous des apparences de faiblesse qui étaient un excès de bonté et une haine profonde pour tout ce qui ressemblait à la violence. Cependant, il n'hésita pas un seul instant. Seulement, il conçut l'espoir que sa sœur serait sortie et qu'il trouverait Adrienne seule. Il était trois heures lorsqu'il sonna à la poi le de sa sœur. Il n'était pas encore venu dans cette maison. En voyant le luxe de l'escalier, le tapis qui couvrait les degrés, les fleurs et les banquettes de velours qui, à ctiaque étage, invitaient au repos, il se dit:

 — D faut que ma sœur soit plus riche qu*oa ne le croit pour vivre ici. Ce fut Jeanne qui vint lui ouvrir. A Taspo'^t de ce prêtre aux traits précocement vieillis, courbé par le labeur de sa vie plus que par 1 âge, dont la soutane montrait la corde, la soubrette ne put retenir un gpste de surprise. Elle n'était pas accoutumée à de telles visites. De son côté, Tabbé, qui, sans le tablier blanc que Jeanne portait, n'eût pas deviné qu'elle n'était qu'une servante, remarqua à part lui que cette fille au visage effronté n'avait pas la tenue qui convient k une honnête maison. -— Madame de Ribeaupiu? d :maiida TaLbé. — Madame la baronne est sortie ! répondit Jean «e, — Masœur est baronne, pensa Tabbé, je l'avais oublié. Et il reprit tout haut : — Mademoiselle Adrienne est-elle également sortie? — Mademoiselle est là ; mais, en Tabsence de sa mère, elle ne reçoit pas. — Elle me recevra, moi. Je suis son oncle, le frère de votre maîtresse. Ayant dit ces mots, l'abbé, tout joyeux de l'absence de sa sœur, écarta Jeanne qui lui barrait le chemin et entra dans l'antichambre, eu disant d'un ton qui n'ad* mettait pas de réplique : — Prévenez ma nièce. — On demande mademoiselle^, dit Jeanne ^n entrant dans la chambre d* Adrienne; c'est un curé, le frère de madame, à ce qu'il assure. 11

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

182 LES DAMES DE MBEAUPIN — Mon oncle ! s*écria Adrienne. Elle était encore bien faible à la suite des violentes émotions qu^elle avait subies trois jours avant. Hais, en entendant annoncer le bon prêtre qu'elle aimait avec tant de tendresse, toutes ses peines furent oubliées. Elle quitta la chaise longue sur laqueBe eBe était étendue et s'élança au-devant de Pabbë Méiille qui lui ouvrit les bras. — Ma chère enfant, que Je suis heureux de te revoir, dit-il en la pressant contre sa poitrine. Tout à coup, il fit detpc pas en arrière, et regardant avec attention Adrienne debout devant lui : — Est-ce que vraiment tu as été malade? demandât-il avec inquiétude. — Oh! une indisposition! fit négligemment Adrienne en entraînant Tabbé Mérille dans sa chambi^. — Allons ! les cœurs qui aiment ont un flair particulier pour deviner. . — Deviner quoi, mon oncle ? — Ne comprends-tu pas pourquoi je viens? — Pour embrasser votre nièce, je pense. — Oui, et depuis longtemps j'en avais le désir. Mais si, au risque d'exciter la mauvaise humeur de ta mère centre moi, j'ai remis les pieds dans cette maison, c'était pour donner à Gaston Rivière une satisfaction qu'il demandait ardemment. — Gaston ! Et en prononçant ce nom Adrienne rongit et baissa les yeux.

The text on this page is estimated to be only 7.24% accurate

LES BAftfiS %E mBCAUMN tftS «*^ Ori, Gaston, tpA ce malin espéndt t6 rencontfer à Mnt^Phifippe^dthHoule à Hssoe de la me^e, «t qd, après avoir tainement «ttendn, est terni chez inoiy désespère* — Pstivre garçon ! fat bien pensé qn'î! serril en proie à dé tlves inqtiiéittdes. H tt^aime ttmt ! Mids Je nU ptt le faire prévenir de PiiDpossibffité oft j'étais de sortir. La série personne que f aurais pn lui envoyer a été chassée par na mère il y a trois Jotn. — Chassée ! powqnoiT «*- le cn^is qûreUe m^élail trop dévouée, la panvre GernalBel Ma mère i^en est irritée, dit irlsteaieDt AdriêDoe* •^ Ghèfe mignmine, ta n*es pas pl«s heimuse M*JoMThtii ^^âolrefals, n^sM» pas f — CeMnent seralHe beureosef Ma mère meté^ moigne meiiie de tenÉreste encere que psr le passé et mes scetirs pins d*indifléfeTioe. On ne me pardome pas de ne pas aimer les plaisirs et de préférsr las(dt^ Me à la bmynue eodété qu'en rsçoft iei* — Quelle société? demanda fabbé Mériite qid, w^fvenaot daas la maison de sa sesur après ptosieurs semaines d'absence^ diail disiieuB de eotmallre commem aosklatte de tltt^eaopitt ecoitpiA sa nouvelle poâiiion. Alurst AdrieuM, qsi n'andt pu dqiQb longtemps confier à un cœur ami les cbagtiiis demi étail rampe la sitD, eéda au bëboia d'^Metament fui l'obsédait et raconta à son oncle les détails qm Ym onmÊij les

 assiduités du baron Drivonne auprès de Charlotte, la présentation imprévue du vicomte de Rocbebry, tout ce qu'avec la perspicacité propre aux jeunes filles elle avait vu, compris et observé dans la maison. Elle peignit en traits rapides cette soirée qui restait dans son souvenir comme un affreux cauchemar et qui lui avait coûté si cher. L'abbé Mériile était douloureusement surpris. Le désespoir se lisait sur son visage. — Mais ce baron Drivonne, ce vicomte de Rochebry épouseront-ils tes sœurs? demanda-t-il. — Je ne le crois pas, mon oncle, répondit Adrienne, qui, malgré son innocence instinctive, n'en était plus à ignorer de quelles infamies étaient capables certaines âmes. On traite la femme qu'on doit épouser avec plus de respect qu'ils ne traitent mes sœurs. Si le baron Drivonne devient le mari de Charlotte, c'est qu'elle l'aura obligé en quelque sorte, sans amour et par ambition, à lui donner son nom. Quant au vicomte de Rochebry, il n'a certainement pas l'intention de donner le sien à Estelle. Un gentilhomme ne s'allie pas à une comédienne. • — Comment I une comédienne ! s'écria l'abbé. — C'est vrai ! vous ne savez pas ! Adrienne répéta alors ce qu'elle avait appris par les entretiens de sa mère et de ses sœurs, à savoir que (iepuis deux jours Estelle était engagée au théâtre des Drôleries-Pansiennes. — Les malheureuses femmes! murmurait Tabbé Mériile, en gémissante

LES DAMES DE RIBEAUPIN itt Il ne pouvait en croire ses oreilles. ^ Il est impossible, pensait-il^ que ce soit de propos délibéré que ma sœur mène ainsi ses filles à la perdition et au déshonneur. Mais, tout en essayant de se convaincre qu'il n*y avait là que le résultat d'une conduite irréfléchie, il ne pouvait imposer silence à un pressentiment qui lui disait que sa sœur agissait avec préméditation. — Je lui parlerai, s'écria-t-il tout à coup, je sau« rai... Adrienne l'interrompit. — Ob ! mon oncle, fit-elle, par pitié, ne dites rien à ma mère. Ne lui donnez pas à comprendre que vous connaissez ce qui se passe. N'essayez pas de lui faire entendre des conseils qu'elle n'accepterait pas. £Ue ne vous les pardonnerait pas à vous et elle ne me pardonnerait pas à m(H ces confidences que je n'ai pu vous taire. Il en résulterait un nouvel éclat et de nouveau j'en serais la victime, puisque cette maison vous serait encore fermée. — C'est vrai, cela ! — Feignez de ne rien savoir. Ha mère et mes sœurs vont rentrer. Dites, ce qui est vrai, que vous avez voulu avoir de nos nouvelles; essayez de sourire, de paraître avoir oublié le passé et ignorer le présent. A ce prix, ma mère ne vous verra pas d'un mauvais œil. 11 me sera permis de vous embrasser quelquefois et de puiser dans votre présence les con* solations dont j'ai besoin.

The text on this page is estimated to be only 10.58% accurate

18» LES BâMS» Dfi RiBBAUPIN L'abbé Mérille héritait AdriaaM reprit, a¥dc

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

i^S DAMKS DS RIBEAUPIN 187 qu'dle ne puisse refuser de m'accorder la faveur que je lui demanderai pour toi. Comme l'abbé Mérille venait de prononcer ces parotesx on entendit un grand bruit dans Tantichambre, — Voilà ma mère et mes sœurs, dit vivement Adrienne. Elles reviennent du bois. Au même moment» la porte s'ouvrit Madame de Ribeaupin^ Estelle et Charlotte, vêtues toutes les trois de robes printanières, d une élégance achevée, entrèrent dans la obambre. — Que m'apprend-on ? que mon frère est ici ! s'écria madame de Ribeaupin. — On ne vous trompe pas, ma sœur. Le voici, votre frère. U souffrait d'être demeuré si longtemps sans vous serrer les mains, et aujourd'hui il est venu, Embras3ons-no«is, mes chères nièces, je suis ravi de vous voir en si belle santé. Et l'abbé Mérille ouvrait paternellement les bras. Madame de Ribeaupin était au comble de la surprise, — Je ne reconnais plus mon frère, se disait- elle. Elle s'attendait h des remontrances sur son luxe, sur la toilette de ses filles, en un mot à ce qu'elle appelait des jérémiades. — On me l'a changé ! ajouta-t-elle mentalement. En le voyant ainsi, elle était elle-même toute disposée à oublier leurs précédentes discussions. II ne déplaisait pas à son amour-propre que, par le chan» gement apporté dans sa conduite auprès d'elle, son frère reconnût en quelque sorte qu'il avait eu tort pré

 cédemment de se montrer sévère à son égard. Elle lui tendit la main. — Je SUIS ravie de vous voir, mon frère, dit-elle, et tant que vous serez raisonnable ma maison sera la vôtre. L'abbé Mérille se garda bien de relever ce mot. Alors, madame de Ribeaupin, s'adressant à Estelle et à Charlotte, restées debout derrière elle, reprit : — Mes filles, embrassez votre onde. Engagée sur ce ton, et l'abbé étant résolu à ne se choquer de rien, à contenir son indignation, les reproches qui se pressaient sur ses lèvres, afin d'arriver h améliorer la situation d'Adrienne, l'entrevue ne pouvait être de part et d'autre que pleine d'affabilité. Madame de Ribeaupin ne parla ni de ses relations, ni de ses affaires. Elle se contenta de dire : — Je suppose que vous avez appris les heureux changements survenus dans ma fortune? — Je les connaissais, et je m'en réjouis^ répondit l'abbé Mérille. ~ Décidément, pensait madame de Ribeaupin, il a oompris,qu'il valait mieux m*avoir pour amie que pour ennemie. Elle ne s'expliquait pas autrement la conversion de son frère. — Ne nous ferez-vous pas le plaisir de dîner avec nous? lui demanda madame de Ribeaupin lorsqu'elle fut persuadée qu'il ne cherchai^ qu'à rentrer en grâce auprès d'elle et qu'il avait laissé à la porte les remontrances et les conseils.

LES DAMES DE RIBEAUPIN 189 -" ■- Je suis obligé de vous refuser. Aujourd'hui dimanche, mes bonnes carmélites ont besoin de leur aumônier à partir de six heures. Nous avons ial)éné-* diction... — Bien, bien, mon frère, je ne veux pas troubler vos occupations. Je ne vous retiendrai pas; mais, gardez-moi un de ces prochains jours, n'est-ce pas? — Oh ! je vous le promets, répondit Tabbé. Il se réjouissait du résultat inattendu de cette en* trevue. •— Cette petite Adrienne a eu raison, pensait-»il. Ma sœur se montrera aimable tant que je ne paraîtrai pas blâmer sa conduite. Eh bien ! je me tairai, même sur ce qui pourra blesser mes scrupules. Je me tairai, afin de conserver le droit de revenir dans cette maison où ma présence sera utile à la chère enfant et exercera peut-être une influence heureuse sur sa mère et sur ses sœurs. Engagé dans cette voie, résolu à ne s*en pas écarter, Tabbé MériLie s'efforça de se montrer aimable. En ce moment, sa sœur était assise à côté de lui sur un canapé. En face d'eux se tenaient Estelle et Charlotte, et, debout derrière elles, Adrienne, dont le regard reconnaissant prouvait à l'abbé Mérille combien elle était sensible aux efforts qu*il faisait pour lui plaire. » Mes nièces jouissent d'une^ bonne santé, à ce qu'il me paraît, dit l'aumônier à sa sœur. — Oui, je suis assez satisfaite sous ce rapport. 11.

The text on this page is estimated to be only 15.71% accurate

19D LES HAMAS BB EIBEAUPIII •«- llrâ ne irouveE-voiM j^ oMte fillette im pea pftiotte? ajouta l'abbé an déaignaat A

The text on this page is estimated to be only 22.16% accurate

LBIS DAHES DE aiBEAUPIN m — Je Qomprends et je vous approuve, L*dbbé $'arréta

 nait les intentions de son oncle et la tactique dont il s'était servi pour les faire réussir; rien ne me retient à Paris, et vous seriez bien bonne si vous vouliez me permettre d'accompa^mer mon oncle. — Vous l'entendez, dit l'abbé à sa sœur en souriant, donnez-moi Adrienne. Madame de Ribeaupin hésitait. Elle craignait que, vivant seule avec son oncle, Adrienne ne se laissât aller à des confidences et ne lui répétât les faits qui s'étaient déroulés dans la maison et sous ses yeux. D'un autre côte, elle se disait que, dans les circonstances actuelles, la présence d' Adrienne auprès d'Estelle et de Charlotte était un embarras, alors qu'elle se montrait si peu disposée à les imiter. — £h bien, ma sœur... ? demanda l'abbé. — £h bien, mon frère, je réfléchissais. Je ne sais trop... Après tout, je ne vois pas un grand inconvénient à ce qu' Adrienne parte avec vous I — Quel bonheur ! s'écria la jeune fille. — Gomment, mademoiselle, est-ce la pensée de me quitter, de quitter vos sœurs qui vous réjouit? fit aigrement madame de Ribeaupin. — Non, maman, répondit Adrienne interdite, non, c'est que je vais voir la vraie campagne et voyager. Vous savez bien que je ne suis jamais allée au delà de Saint -Qoud. Madame de Ribeaupin allait répondre. Mais l'abbé Mériile l'en empêcha, il se leva et dit en se frottant les mains : j

 — Voilà qui est entencia. J'emmènerai Adrienne. Fais tes préparatifs, ma fille. Nous partirons mercredi à neuf heures du matin. Je viendrai te chercher. Quant à vous, mes belles nièces, ajouta-t-il en se retournant vers Estelle et Charlotte, je regrette que vous ne suiviez pas l'exemple de votre sœur. — Nous ne pouvons laisser maman seule à Paris, dit Estelle d'un ton pénétré. — Chère enfant ! reprit madame de Ribeaupin d'un accent ému qui semblait un reproche pour Adrienne. Ce fut le dernier mot de l'entretien. L'abbé Ménlle avait pris sa canne et son chapeau. Il serra la main de sa sœur et de ses nièces, à l'exception toutefois d'Âdrienne qu'il embrassa. — A mercredi fit-il. Puis il sortit. A cinq heures, il était chez lui. Il y trouva Gaston, qui, dévoré d'impatience, avait devancé l'heure du rendez-vous. — Adrienne?... demanda le jeune homme. — Elle n'a pu venu* à l'église ce matin à cause d'une légère indisposition, ni vous faire prévenir, sa mère ayant chassé la seule personne qu'elle aurait pu vous envoyer. — Germaine ! on a chassé Germaine! — Est-ce qu'elle s'appellait Germame î — Oui, et puisqu'elle n'est plus au service de madame de Ribeaupin, je la prendrai au mien. Adrienne la retrouvera dans ma maison. Ne vous a-t-elle chargé d'aucune commission pour moi ?

The text on this page is estimated to be only 19.09% accurate

IM tES PANBS DG EIBEAUPIN — Qui ça ? Germaiae ? Je ne la cooaaia pa». — Non, Adrienne l — Ma nièce ! aucune conunis^ion» si ce n'est da voua rassurer et de vous prévenir que vous la verrez bientôt. — Dimanche î — Dimanche, soit, ~ Je serai à Saint-Philippa à l'heure açcoutuméet — Mais elle n'y sera pas. — Comment la verrai-je alors? — Vous partirez dimanche de grand matin pour Èvma* En arrivant dans cette ville, vous vous rendrez à l'hôtel des Roches-Noires. Vous ferez atteler une voiture et sur votre demande» on vous conduira i la ferme de Villiers-Ies-Pommes où vous trouverez, vous attendant pour déjeuner, mademoiselle Adrienne de Kibeaupin et son oncle Tahbé Mérille. — Oh ! que je suis heureux ! s'écria Gaston, Mais comment se faiWl?... L'abbé Tinterrompit pour lui raconter l'entretien qui venait d'avoir lieu entre sa sœur et lui, — Et madame de Ribeaupin a consenti à vous confier sa fille? — Je me suis montré diplomate si consommé ! Je crois même que je n'ai pas dit toute la vérité à ma 3œur» mais le bon Dieu me le pardonnera en faveur de l'intention. En ce moment, un petit garçon entra. — Monsieur l'aumônier, c'est Tbeure des vêpres,

LES DAMES DE RIBEAUPIN 195 — L'heure des vêpres ! Et moi qui l'oubliais ! Adieu, mon cher Gaston, à bientôt. N'oubliez pas : Évreux, l'hôtel des Roches-Noires, la ferme de Villiers-lesPommes... — Je n'oublierai pas, mon cher abbé. Oh ! je suis bien heureux. Gaston se retira et l'abbé courut à la chapelle du couvent.

CHAPITRE IX LMDYLLE INTERROMPUE Au centre de la fertile vallée de TEure, parmi les prairies grasses que paissent les bœufs, où courent, l'œil ardent, la crinière au vent, les jeunes chevaux, se trouve la ferme de Villiers-les Pommes. Les bâtiments qui la composent sont d'abord un vaste pavillon, ancienne dépendance d'un château qui s'élevait jadis en cet endroit et qui sert aujourd'hui d'habitation au fermier; puis des étables, des écuries et des hangars. Par la manière dont ces constructions sont placées, elles laissent entre elles une cour, encombrée de chariots, d'instruments aratoires, au milieu de laquelle on voit un puits, à côté du puits l'auge à laquelle les bétes viennent boire. Les murs de la ferme sont en briques, les toits en ardoises qui miroitent au soleil comme des plaques en argent. Le pavillon principal a une physionomie charmante. Â l'extérieur, des plan

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

198 LES DAMES DE RIBEÂUPIN tes vertes grimpent aux murailles dans un désordre inextricable qui ne laisse de place qu*aux croisées et aux portes qu'elles encadrent gracieusement. On ne peut passer devant cette maison sans éprouver le désir d'y entrer. Dans l'intérieur du pavillon, ce qui frappe d*abord le regard c'est une exquise propreté. Dans la cuisine, qu'omeat des vieuK buffets en chêne sculpté comme on n'en fait plus aujourd'hui, les faïences placées sur les dressoirs^ les plats et les casseroles d'étain, accrochés au mur, brillent comme des miroirs. Le plancher, formé de dalles larges en pierres blanches, a l'air d'être en marbre, %i J

The text on this page is estimated to be only 29.35% accurate

LES DAXES DB RIBEAUPIK m saules m troiv: rabougri, aux branches fleadbles et lé|;ères« Sur la droite, à deux kiloiuètres de la ferme, on voit un village qpii n'a guère que dnq cents feux, mais où tout démontre la richesse et Taisance des habitants. Dans ces pays fertiles, où là terre n'est point capricieuse, ni le ciel inclément, l'herbe pousse tou'^ jours assez abondamment pour nourrir les bestiaux, et à moins qu'une épizootie ne survienne, ce qui est, après tout, fort rare, les éleveurs peuvent, sans grande peine, arrondir leur bien. A l'époque où se passe ce récit, la ferme de Villiers* les-Pommes avait pour propriétaire Guillaume Rondet, un beau gros paysan de cinquante ans» au teint rou^ geaud, à l'œil gris, aux cheveux blonds, droit comme un piquet, taillé comme un hercule, mangeant dru, buvant sec, et connu à vingt lieues à la ronde comme te plus habile et le plus honnête des fermiers de la vallée d'Sure. U ferme lui appartenait. Il l'avait acquise après s'être enrichi par la mort de son père, et s'il avait continué à l'exploiter lui-même, c*est qu'il lui était aussi impossible de vivre sans travailler qu'il est impossible aux poissons de vivre hors de Teau. L'activité de Guillaume Rondet était proverbiale et son influence toute-puissante. Dans leurs tournées électorales, les préfets qui se succédaient dans le département de l'Eure ne manquaient jamais d'aller prendre un repas à la ferme de Villiers-les-Pommes, et s'estimaient heureux s'ils réussissaient à acquérir pour leurs candidats Vinflueace de Guillaume Rondet. C'était une

 masse totale de quatre mille voix qui obéissait comme un seul homme à la volonté du fermier et qui ne se mettait en mouvement qu'à sa fantaisie. Guillaume Rondet était veuf, sans enfants. Ceux de ses parents à qui sa succession devait revenir possédaient déjà la fortune. On peut donc penser que s*il travaillait, ce n'était pas en vue de ses héritiers. Ce n'était pas non plus dans le but de s'enrichir. Il se trouvait assez riche. Non, c'était d*abord par amour du travail, nous l'avons dit; puis parce qu'il pouvait par là conserver son influence, et, grâce à son influence, faire du bien autour de lui. Faire le bien, c'était son plus grand bonheur. Il était d'une famille charitable et pieuse; sa sœur était entrée à vingt ans aux Carmélites du faubourg Saint- Jacques^ et par ses vertus, avait été jugée digne de devenir la supérieure de la communauté. Il était fier d'être le frère d'une telle femme. C'est en son nom qu'il aimait à répandre des bienfaits dans le pays ; il s'inspirait de son exemple pour essayer de devenir chaque jour meilleur. C'est chez cet homme excellent que tous les ans l'abbé Mérille allait, durant quinze jours, se reposer des fatigues de l'année. Dans la seconde quinzaine de mai, il lui écrivait : « J'arrive après demain, » il trouvait sa chambre prête et un accueil enthousiaste et fraternel. Au lendemain de sa visite à madame de Ribeaupin, il écrivit comme de cou ume à Guillaume Rondet : « Cette f(jis-ci, je ne viens pas seul. Ma nièce m'accompagne. Préparez pour elle votre meilleure chambre. » Adrienne, en arrivant

LES DAMES DE RIBEAUPIlf SOI à VOIiers-les-Pommes, après avoir fait sans fatigue ane roule heureuse, trouva Guillauaie Rondet à l'entrée de son domaine. — Vous voyez mon cher Guillaume, qu'on vous traite en ami, dit l*abbé Mériile en lui serrant la main. J'amène ma nièce sans vous en avoir demandé l'autorisation. — N'étes-vous pas chez vous, monsieur Fabbé? répondit vivement Guillaume. Id, voyez, on peut venir quand on veut, comme on veut, tant qu'on veut. Il y a toujours à manger et à boire. Les chambres ne manquent pas et le bon air est à tous. Je suis ravi de recevoir mademoiselle. Enchantée de cet accueil, Adrienne tendit sa petite main au fermier et lui dit en souriant : — Je prévois que nous allons devenir très-amis. Le mot alla au cœur de Guillaume. Son émotion fut telle qu'il ne put prononcer une seule parole Adrienne devina le trouble et, lui prenant le bras par un geste charmant, elle ajouta : — Oh I je vous en prie, monsieur Guillaume, faitesmoi visiter votre belle ferme. C'est la première fois que j'en vois une. — La première fois ! — Oui, je n'avais pas le loisir de voyager. Je ve\a tout connaître. — Mais ne voulez-vous pas déjeuner avant? — Non, visitons d'abord. Et c'est ainsi que Guillaume, ayant à son bras

909 LES DAMES jDE RI6EAUPIN Adrienne épanouie dans sa joie parcourut toute la ferme ^ expliquant à la jeune fille Tusage des îastruments, remploi des bâtiments. Elle voulait tout savoir, comment en engraisse les poules, comment on trait les vaches, comment on fait les fromages... — Mademoiselle, lui dit Guillaume en souriant, îl m'est impossible de vous apprendre toutes ces choses en un jour. Vous ferez votre éducation peu à peu. — Ahl faon oncle, s*écria Adrienne, eu se jetant dans les bras de Tabbé, qui la regardait en souriant, quand je serai mariée, je dirai à Gaston que je veux être fermière. Nous quitterons Paris, nous achèterons une petite ferme près d'ici. — Soit, mademoiselle, répliqua Guillaume en riante vous serez ma voisine et vous viendrez faire votre apprentissage chez moi. On se mit bientôt à table, et Adrienne, heureuse d'avoir échappé pour quelques jours aux obsessions de sa mère, vécut jusqu'au soir dans un calme qu'elle n'avait Jamais goûté jusque-là* L'existence qu^on menait à la ferme de Villîers-Ies* t'ommes était uniforme et sans incidents. Mais combien était salutaire le repos dont on y jouissait. Tous les matins, au lever du jour, Adrienne sautdit à bas de son lit, s*habiliait à la hâte et descendait dans la cour déjà pleine de mouvement. Les troupeaux sortaient des étables pour gagner les pfairies voisines 06 &s devaient p^ttd ltis(}d'aQ soir. Leô chevaux Venaient par

The text on this page is estimated to be only 21.68% accurate

LES DAMSS DE RIBEAUPIN 90S bandes se ranger antoar de l'ange qu'on rempfissait an fur et à mesure qu'ib avaient bu. Des filles de ferme passaient avec des gi-andes cruches ea grès pour aller traire les vaches. Des valets graissaient des essieux et les roues des charriots. Tout ce monde allait et venait, s'agitait^ riait, criait et travaillait sous f œil vigilant de Guinaume Rondet, qui fumait sa pipe au milieu de la cour et donnait ses ordres. Adrienne assistait à ce réveil semblable à cehii des abeilles dans une ruche. Elle regardait partir les travailleurs, échangeait quelqties mots avec Guillaume, implorait le pardon d'un valet réprimandé pour avoir maltraité ses chevaux, et se mêlait autant qu'elle le pouvait à cette existence û différente de celle qu'elle menait à Paris. A sept heures, fûnde Mérille faisait son apparition dans la cour. Q avait son bréviaire sous le bras, son chapeau sur la tète, sa canne à la main, prêt à partir pour le village où il aBait dire sa messe. — Viens-tu avec moi, petite? demandait-if. — Je crois bien, répondait-elle. — Bon voyage! leur criait Guillaume. 11 fallait une demi-heure pour arriver à Féglise. La foute étroite, gaaonnée, ombragée par les satdes, se déroulait entre les prés couverts de fleurs. Le soleil pénétrait I travers les feuillages humides, dissipant les brumes du matin, mettant en gaieté les oiseaux étourdis qui chantaient et sifflaient en traversant le chemin à ttre d'ailes. Des fermei) disséminées dans la plaine, tm fopit sortir les troupeaux. Le cri rauque

 et prolongé des grands bœufs remplissait par instants la vallée dont l'écho sonore le répétait. Des odeurs saines et fortifiantes s'élevaient du sol et jetaient dans les poumons des provisions de santé. Adrïenne et son oncle marchaient allègrement, en gens débarrassés de toute entrave, gais comme des écoliers en vacances. La jeune fille interrogeait son mentor sur ceci, sur cela. Le brin d'iierbe qui pousse au bord du chemin, le soleil qui se lève, l'insecte qui s'avance en rampant, tout était prétexte à des questions d'une part, à des explications d'autre part. Adrienne s'instruisait et son âme, tenue Jusque-là dans la compression et l'ignorance, se dilatait àm^ ra«Jmirr.tion de toutes les belles choses qui lui étaient rêvé ées. On arrivait dans Féglise presque solitaire; tandis que l'abbé Mérille la traversait pour arriver à la sacristie, Adrienne s'age^ nouiilait dans un coin et priait pour ceux qu'elle aimait, pour ceux qui l'aimaient et pour ceux aussi dout l'indifférence et la conduite déchiraient son cœur. Puis, elle entendait la messe dite par son oncle. Après la messe, on rentrait à la ferme pour le déjeuner, après lequel Adrienne courait de tous côtés à travers les bâtiments Jusqu'au moment où, accompagnée de l'abbé et de Guillaume, elle allait faire une grande promenade. Âh I la belle vie I que d'émotions ! que de bonnes joies I quel repos et quel cbanne de vivre ainsi 1 Les quatre premiers jours, néanmoins, parurent bien longs à Adrienne. C^est qu'elle atttendait Gaston! Voir son ami, nun plus à la dérobée, mais sans avoir

 rien à craindre, avec l'assentiment et sous la surveillance de l'oncle Mérille, protecteur paternel de ces chastes amours, n'était-ce pas un bonheur infini? Le dimanche arriva, et avec lui Gaston Rivière. On le présenta à maître Guillaume qui lui dit : — Puisque vous êtes le futur de mademoiselle Âdrienne et le protégé de U. l'abbé, vous êtes mon ami. Venez ici autant que vous le voudrez et considérez cette maison comme vôtre. — Ah ! bon Guillaume ! s'écrlà Adrienne. — J'accepte vos offres, répondit Gaston, et je re« viendrai dimanche. L'abbé Mérille assistait à l'entretien. — Doucement ! doucement ! fit-il. Je ne sais, mon cher Gaston, s'il est prudent que vous reveniez 'dimanche. — Pourquoi, mon oncle ? demanda Adrienne. — Parce que si ta mère venait à savoir que je favorise des entrevues comme celle-ci, alors qu'elle a positivement refusé de continuer à recevoir Gaston, je serais fortement grondé. — Mais comment le saurait-^Ue ? reprit Adrienne. — D'ailleurs, ne suis-je pas libre de venir voir mon ami M. Guillaume 7 ajouta Gaston. — Bien parlé, monsieur l'avocat, s'écria le fermier^ à qui l'abbé avait raconté l'histoire d' Adrienne et qui portait le plus vif intérêt à cette jeune fille. Vous êtes chez moi, et je puis recevoir qui bon me semble. Et puis, quel mal commet-on, je vous prie, à visiter sa 12

The text on this page is estimated to be only 11.39% accurate

fB6 LKS^ DAMIS DE IIBBAUPIN iaiifée en présenoe è$ imax vieux tel» que M. l'aUbé et mot? AdriHine regarda ion onde en souriant. «««- Qu'avec- voue à répondre? — Rien, sinon qaton me fait jouer un ainguUerrôIe. Me yoilk réduit k VtM de paravent. — Vous ne caeiies rieft de r^)réheiisiMe, raprit le •— Du moins, soyez prudents^ mes enfioita ; et voua, monsieur mon fMir neveu, gardea-vons l^ien de raconter que voua avaa ées readaa^vous à la lefme de Villiers-les-Pommes. Après cette reo

The text on this page is estimated to be only 19.65% accurate

LIS DA«g DB RIBRàUPIH SOt tendre ! Cependant, la confiance des jeanas amas dans ravemr est telle et Tamour qui se revêt de chasteté est si fort qu'ils oublièrent Imts peines pour ne songer qu'à goûter entièrement le bonbeur de se voir réunis* Ce fut une journée délicieuse, et lorsque le soir Gaston partit pour gagner ivrsnxy Ton et Tenire béoissatent Dieu qui leur avait ménagé cette entrevue enivrante. Le lendemain de ce jour, au moment où l'abbé, aocompagne d*Adrienne» revenait du village où il avait dit sa messe, on lui remit une lettre qu'avait apportée le &otear en son absence. Il l'ouvrit, la lut et dit : «^ Quel malbeur 1 nous voiUi obligés de partir 1 ~ Partir ? Pourquoi ! demandèrent en même temps Adrienne et Guillaume. •^ Parée que l'une de mes carmélites est dangereu» sèment malade, qu'elle me réclameet que la supérieure me rappelle en toute bâte. Une grosse larme brilla dans les yeux d'Adrienne» ~ C'est dommage de quitter ce beau pays^ mur<> mura-t-elle. J'y étais si bemreuse. Guillanme comprit ce gros cbagrin, et d'un ton pa* temel il dit : --** Maie, chère petite, rien ne vous oblige à partir, vous! Monsieur l'abbé, laisses^moi votre nièce. Sa mère ne saura pas qu'elle est demeurée seule ici avec moi, et quand vous serez libre vous viendrez la cher*» cher. — - Au fait, cela est possible, répondit l'abbé.

 Adrienne était consolée. — Ah I monsieur Guillaume» fit-elle alors en s'adressant au fermier, comme vous me comprenez bien, vous ! Je vous aime déjà comme si vous étiez mon père. Maître Guillaume rougit de plaisir. — C'est beau et bon ce que vous me dites-là, ma mignonne. Je n'ai pas d enfant, mais j'ai des entrailles de père, et vous seriez ma fille que je n'aurais pas plus de tendresse pour vous. L'abbé Mérille partit le même jour et Adrienne resta à la ferme. La semaine qui suivit s'écoula pour Adrienne rapide comme un rêve. Grâce à la sollicitude de Guillaume, elle goûta toutes les joies de la solitude et de la mo* deste vie des champs sans en connaître les ennuis. Le fermier, nous l'avons dit, n'était ni sot ni vulgaire. Bien qu'il ne fût qu'un paysan, il avait reçu quelque instruction. Son intelligence ardente, cette science un peu élémentaire s'étaient plus tard développées au contact des châtelains de la contrée qui ne dédaignaient pas de frayer avec lui, et des négociants de Paris et d'Évreux auxquels il avait souvent affaire. Cela suffisait pour qu'il ne fût pas permis de confondre Guillaume avec la foule qui habite les champs, ignorante la plupart du temps, livrée aux préjugés, soupçonneuse et d'une loyauté qui laisse quelquefois à désirer. Dans ses entretiens avec Adrienne, le fermier témoignait d'autant de raison que de droiture. La

LES DAMES DE RIBEAUPIN 309 jeune fille était heinreuse de causer avec lui. Guillaume était fier d'inspirer cette confiance et il répétait souvent : — Je vous aime comme si vous étiez ma fille. Il faut ajouter que ses actes étaient conformes à ses paroles. Pour les repas d'Adrienne, rien n'était assez bon; pour sa chambre , rien n'était assez beau. Il fit tout exprès le voyage d'Évreux pour lui procurer de la parfumerie fine, des meubles plus confortables. Si Adrienne, confuse d'être l'objet de tant de soins, le priait de modérer ses largesses, il répondait : — Je suis si heureux que vous puissiez vous plaire dans ma maison! Le lendemain du départ de son onde, Adrienne ayant dit qu'il lui serait agréable de monter à cheval, Guillaume lui amena, le jour suivant, un petit poney ^aux allures fringantes, doux comme un mouton, à l'aide duquel elle put parcourir les prairies. — Ce cheval est désormais à vous, dit Guillaume; nul autre que vous ne le montera. Il restera ici , et toutes les fois que vous viendrez à la ferme, vous le trouverez. Vers la fin de cette semaine, elle reçut une lettre de ' son oncle. Il annonçait que son séjour à Paris devait se prolonger encore, et que si Adrienne voulait néanmoins rester à la ferme, il la recommandait à maître Guillaume. — Voilà une recommandation inutile, fit en souriant Adrienne, et je ne sais pourquoi mon oncle...

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

SIO LES DAMES DE RIBBAUPIN — Je le sais bien, moii objecta Gidlaume sur le même tpn. — Pourquoi prend-il le soin de vous rappeler que vous êtes chargé de veiller sur moi? •^ Parce qu'après-demain ce sera dimanche. — Eb bien ? — Et que ce jour^là doit arriver id certain jeune homme qui était ici dimanche dernier* — Gaston ! s'écria Adrienne. Mon oncle a«-^4l peur que je me laisse enlever? — Non, ma chère demoiselle, votre onda ne saurait avoir de telles frayeurs en ce qui voua touche, vous et M. Gaston qui est un honnête garçon. Seule* ment, il parait que madame de Ribeaupin ne lui pardonnerait pas de favoriser vos entrevues, et comme dimanche il ne pourra pas être parmi nous, il me charge de vous empêcher de commettre aucune im«« prudence. -* Nous serons prudents, monsieur Guillaume. Notre bonheur on ce moment est trop complet pour que nous voulions le compromettre. Gaston arriva le dimanche à Theure où il était at-> tendu. Il n'aurait eu garde de manquer à ce rendezvous. Il fut surpris d'apprendre que Tabbé Mériile avait quitté la ferme depuis huit jours. Mais il 8*aban«donna complètement à la félicité de retrouver sa chère Adrienne. Jamais sa fiancée n'avait été plus jo« lie. La santé lui revenait et colorait son visage de nuances roses qui relevaient la blancheur de son teint.

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

LB8 1AMB8 DB RIBBAUPIN 2ii Ses yeux brillaient d'un édàt inaccoutumé. La jeu-* nesse^ la grâce et Pamour residendiasaient en «Ue. Après le déjeuner, auquel avait présidé ^Guillaume, Adrienne proposa une promenade. On touchait alors k la fin de mai Le ciel était bleu, le soleil répandait une chaleur douce sur les prés. Les arbres des cbe* mina tempéraient Tintensité de sa lumière. Les haies d'aubépines étaient en fleurs. Les grillons ehantaiei^ sous les herbes. C'était un temps exquis, fait exprès pour les poètes et les amoureux. — Mes cbers enfants, dit Guillaume que réjouissait le spectacle de ces deux jeunes gens entièrement livrés à l'amour, je ne vous ferai pas l'injure de vous suivre dans votre promenade. Si l'oncle Mérille était ici, ce serait un compagnon pour moi. Mais marcher seul avec vous ! j'aurais l'air d'un surveillant. Ce n'est point mon rôle. AHoe courir les champs et quand vous vous serez confié tout ce que vous avez à vous dire^ rêve* nez. 0 leur parlait ainsi, en souriant paternellement. Ds étaient ravis, et, après Tavoir remercié, ils s'empres* fièrent de profiter de la permission. C'était la première fois que Gaston et Adrienne se trouvaient seuls, libres, sans témoins. Devant eux, l'immensité des champs leur assurait la solitude et la tranquillité pour tout le jour. Loin de tout espionnage jaloux, loin du tumuhe, sans crainte ni contrainte, ils pouvaient se livrer à cette joie suprême de s'entretenir d'eux et d'eux seuls» Ils n'avaient jamais goûté joie pareille. Gaston offrit

 son bras à Adrienne. Elle s'y appuya émue, mais confiante, et ils reprirent leur conversation là où ils rayaient laissée le dimanche précédent. Le chapitre des confidences fut continué, et une fois de plus ils purent se convaincre que jamais deux âmes n'avaient été plus dignes de s'appartenir. Derrière la ferme de ViUiers-les-Pommes s'étendait un petit bois de jeunes chênes et de peupliers, dont le sol formait un épais tapis de gazon et de fleurs. C'est là qu'après avoir marché durant trois heures, Adrienne et Gaston vinrent se réfugier, afin de s'y repo^er avant de rentrer à la ferme. Le calme des champs était solennel. Ils se croyaient cachés à tous les yeux. Gaston dit: — Nous voilà au terme de notre bonheur ; cette semaine, vous rentrerez sans doute à Paris, et je serai condamné,conmie par le passé, à ne vous voir que rarement, et sans pouvoir échanger avec vous aucune parole intime. Mais chaque fois que je vous trouverai ainsi, je me rappellerai les instants délicieux que nous venons de passer l'un près de l'autre, et ma mémoire fidèle me répétera les paroles que vous avez prononcées pour me prouver la grandeur et la fermeté de votre amour. — De telle sorte, reprit Adrienne, que nos entrevues, alors même que mille témoins se trouveraient entre nous, seront délicieuses, puisque nous croirons entendre l'un et l'autre ce que nous nous sommes dit. Sachons nous contenter de cette joie, si mince qu'elle

 puisse être. Le ciel ne nous sera pas toujours cruel. Il aura pitié de nous et fera surgir révénement qui nous permettra de nous unir. — Je ne vis que dans cette espérance. — Elle m'est chère autant qu*à vous ! — Ah I ma chère Adrienne, au milieu même de la douleur que nous cause la volonté de votre mère, combien nous sommes heureux de nous aimer ainsi! Adrienne ne répondit pas. Une émotion douce remplissait son cœur. Elle était assise sur le talus d*un fossé. Accroupi à ses pieds, Gaston tenait sa main et la regardait avec ivresse. Aucune pensée coupable ne troublait leur extase. Ils étaient perdus dans la contemplation de l'avenir que leur promettait leur amour. Tout à coup, d*un sentier qui s'ouvrait presqu'en face d'eux, ils virent déboucher plusieurs personnes. Gaston se releva vivement. Adrienne effrayée l'imita. Mais au même instant elle poussa un cri auquel un cri semblable répondit. Elle venait de reconnaître sa mère. Sa mère venât de la reconnaître et la regardait avec stupéfaction et colère. Derrière madame de Ribeaupin se tenaient, non moins surpris qu'elle, mais un sourire moqueur sur les lèvres, Estelle, Charlotte, le baron Drivonne et le vicomte de Rochebry. 11 faut, avant d'aller plus loin, expliquer par quel concours de circonstances madame de Ribeaupin, ses filles et les amis de ses filles se trouvaient en plein champ et surprenaient Adrienne et Gaston au moment où ceux-ci se croyaient en sûreté.

The text on this page is estimated to be only 27.71% accurate

Sf4 LES DAMES DB RIBEAUPIN Depuis que la jeune fîUe avait quitté U maiiN» de «a mère pour suivre son oncle à la ferme de VillierB*lea«* Pommes, le baron Drivonne et le vicomte de Rocbebry avaient redoublé d'assiduité auprès de ses soeurs^ le premier parce qu'il cherchait à obtenir de Charlotte ce que le second ne sollicitait plus d'Estelle, ce dernier parce qu'il était encore dans l'ivresse de sa passioa aussi rapidement satisfa te qu'elle avait été prompte à allumer. La présence de ces deux hommes dans la maison de Ribeaupin tourna toutes les têtes. Ce ne furent plus que parties de plaisirs, dtners fins dans les restaurants, promenades au bois dans les vmti^ res de Drivonne et de Rochebryi excursions aux en* virons de Paris. La mère et les filles prenaient un grand plaisir à cette existence panachée d'agréments de toutes sortes, ainsi que disait Rochebry. Quant h lui, il y trouvait le moyen de se rapprocher d'Estelle, tandis que Drivonne toujours auprès de Charlotte, s'ef« forçait de réduire cette vertu qui ne se montrait farou^ cbe que parce qu'elle espérait tirer parti de sa résis* tance. Si madame et mesdemoiselles de Ribeaupin avaient occupé dans le monde parisien une position plus en vue, il eût suffi de cette conduite imprudente pour les perdre à jamais de réputation. Leur obscurité les sauva de Tinfamie, ou pour mieux dire elles n'eurent pas à soufrir dans les apparences de leur honneur des folies auxquelles elles se laissaient entraîner. Adrienne ab«* sente ne connut rien qui fût de nature à l'alarmer, et

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

LES DAMKS DE RïBEAUPIN 215 Tabbé Mérilie; laissé comme ^le dans Tignorance de ce qui se passait, ne sut pas dans quel abime sa sœur et ses mèces étaient en train de descendre. Madame de Ribeaupin envisageait-elle les conséquences de sa légèreté ! Était-oe à dessein et dans un but déterminé qu'elle prêtait les mains à ces rapprochements con

 sants. Les plaisanteries grossières du vicomte parlaî^it à son âme. Il ne lui déplaisait pas d'être cavalièrement traitée, et elle était trop peu clairvoyante pour deviner vers quel but Drivonne et Rochebry dirigeaient leurs efforts. Leur ayant ouvert sa maison, ayant trouvé plus d*un attrait dans Thabitude de les recevoir, elle prêta les mains à toutes leurs manœuvres. Drivonne faisait à Charlotte une cour assidue. Estelle acceptait les hommages de Rochebry, qui les lui rendait non plus comme un solliciteur, mais comme un amant satisfait et fidèle, et madame de Ribeaupin ne trouvait pas que cela pût tourner à mal. Sa présence lui semblait justifier, innocenter toutes choses, et les deux complices ne se montraient jamais si empressés auprès des jeunes filles que lorsque leur mère les couvrait de son égide. Devenus les commensaux de la maison, ils avaient pris à tâche de ne plus laisser aux dames de Ribeaupin le loisir de respirer. Ils les accablaient de distractions, de fêtes, comme s'ils eussent voulu les étourdir, les mettre dans l'impossibilité de résister à leurs desseins. Madame de Ribeaupin était sur les dents, ce qui ne l'empêchait pas de se montrer tout enivrée d'une vie si belle. Les choses en étaient là, lorsque le matin du jour où, à la ferme de Villiers-les-Pommes, Adrienne attendait Gaston , le vicomte de Rochebry et le baron Drivonne se présentèrent chez madame de Ribeaupin. -^ Eh bien ! maman, demanda le vicomte, voici ua

 beau dimanche qui commence; comment remploierons-nous? — Allons passer l'après-midi au bois. Nous dînerons à Madrid, répondit madame de Ribeaupin. — Fi donc ! un dimanche aller au bois avec la cohue ! objecta Drivonne. — Alors, partons pour la campagne, ajouta Charlotte. — Oh ! toujours les bois de Ville-d'Avray et la matelote mangée sur le bord de Tétang, c'est monotone, murmura Estelle. Voyageons plutôt. — Partons pour de lointains pays, soit, s'écria Rochebry. Mais où irons-nous î — Tenez, il me vient une idée, dit alors madame de Ribeaupin. Tous l'interrogèrent du regard. Elle continua : — Ma fille Adrienne est à la ferme de Villiers-les* Pommes, aux environs d*Évreux ; allons lui faire une visite et lui demander à dtner. Evreux est à deux heu* res de Paris; la ferme est à deux heures d*Évreux. C'est un voyage charmant. Nous arriverons pour nous mettre à table et nous reviendrons dans la nuit. Il n'y eut qu'un cri pour accepter la proposition. On courut à la gare Saint-Lazare, on sauta dans le train qui allait partir, et deux heures plus tard, nos cinq voyageurs débarquaient sur le pavé d*Évreux et se mettaient en quête d'une voiture qui pût les conduire à Villiers-les-Pommes. L'hôtel des Roches-Noires fournit un vaste landau. On s'y installa comme on put et 13

 le cocher fouetta ses chevaux, tandis que le vicomte, assis au fond de la voiture entre Estelle et madame de Ribeaupin, passait ses bras autour de la' taillQ de ses voisines en entonnant une chansoQ des plus le^tos, La voiture roulait depuis longtemps ea pleii^e o^iqppagne, lorsque Drivonne, s'adressant au ÇQchQr, lui demanda si l'on était encore bien loin du but du voyage, — Ces grands bâtiments que vous voyez dana> Jç vallon, c'est la ferme de VilUers-les-Poauoes;i répondit le cocher. — Alors, descendons ici, s'écria Rocbebry. Nott» poursuivrons la route h pied. Et il s'élança hors de la voiture. Ses compagnons l'imitèrent. Du point oi^ ils se trouvaient, deux chemins conduisaient à la ferme : d'un côté, la grande route blanche, poudreuse et droite; de l'autre, un sentier gazonné et fleuri entre des champs de blé. — Prenons par le sentier, dit Rochebry.noua ferons en mâchant des couronnes de bluets et de coquelicots. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant au cocher, allez directement à la ferme ; vous annoncerez cinq ventres affamés, ou plutôt, car il faut être convenable, annoncez la baronne de Ribeaupin et une nombreuse • société. Les chevaux partirent au grand trot et les voyageurs suivirent Rochebry qui se dirigeait vers le petit bois où quelques instants auparavant étaient entrés Adrienne et Gaston. Guillauiue Ronde! marchait à petits pas dans la

The text on this page is estimated to be only 22.54% accurate

LB8 DAMSS AE RfBEAUPIN 119 eour de sa ferme, attendant &es jeimes amis paiftis depuis plusieurs heures, quand soudain il vit ariivar une voituve traînée par deux e)ievaux couverta d'^écume. Surpris, il s'avança vers le cocher : ^— Qui demandea-vous ? lui dit-il. -*r J amèAfi d^Évreux des amia à vous qui viennent V(H]a &ife visite, monsieur Guillaume. Ils aot pris par le 8eDtiear> en m'ordonnant de venir les attendre ici. — t Des amis! je n'attends personne. — C'est madame la baronne de Ribeaupin et une nombreuse société, ajouta le cocher, répétant fidèlepont las parqles de Rochehry. A oe nom, Guillaume pâlit. -^Mida elle va renoontrer Gaston! pensa* t-it. Et, sans répondre au cocher qui mettait pied à terre PQUr dételer, il se mit à courir dans la direction du petit bois, avec l'espoir qu'il y rencontrerait Gaston et Âdrienne et qu'il pourrait faire fuir le jeune homme avaqt l'arrivée de madame de Ribeaupin. Maia, quelque diligenee qu'il flt, lorsqu'il pénétra soqs les arbres qui servaient en ce moment d'abri aux fiancés, il eut la douleur de voir Âdrienne pâle, Gaston confus et a madame de Ribeaupin, les traita oontraotés par la colère, debout devant eux, entourée de ses compagnons de route. — Me direz-vous, mademoiselle, ce que vous faites ici en compagnie de monsieur? s'écria madame de Ribeaupin en a*avançant ver-a Adrienne. La jeune fille baissa la tète et garda le silence.

 — Ne vous avais-je pas défendu de le voir î ajouta madame de Ribeaupin. — Jamais, roamau ! répondit Adrienne d'une voix tremblante. — Soit, je ne vous en avais pas fait la défense formelle. Mais vous n'ignoriez pas que lorsqu'il avait demandé votre main, j'avais répondu par un refus, que je lui avais fermé ma porte, et que dès lors il ne vous appartenait pas de lui accorder un rendez-vous sans mon consentement. Un moment interdit par la brusque apparition de madame de Ribeaupin, Gaston n'avait pas tardé à recouvrer son sang-froid. En entendant les paroles qui précèdent, il fit un pas en avant, et, s'adressant k la mère d'Âdrienne : — Voudrez-vous bien me dire, madame, par lequel de mes actes j'ai pu perdre votre estime et mériter à ce point votre courrou;]c? Madame de Ribeaupin le regarda des pieds à la tête, comme si elle eht été surprise de tant d'audace, puis, d'un ton dédaigneux, elle répondît : — Je n'ai pas d'explications à vous donner, monsieur, n ne m'a pas convenu de vous agréer pour gendre. Pour quelles raisons ? c'est mon affaire et non la vôtre. — Pardonnez-moi, madame, c'est un peu la mienne aussi. J'aime votre fille... elle m'aime... — Elle vous aime... sans ma permission I — Ma mère, s'écria Adrienne, aucune permission

 ne m'était nécessaire pour disposer de mon cœur. II m'appartient et n'appartient qu'à moi. — Vous l'entendez! s'écria madame de Ribeaupin avec colère, en prenant ses deux aînées à témoin de cette réponse. Ce sont là sans doute les fruits des con*seils que vous receviez de votre oncle, mon digne frère? Où est-il, ce saint prêtre? j'ai à cœur de le féliciter pour la manière dont il comprend l'obéissancç filiale et couvre de son caractère, qu'il nous dit être respectable, vos coupables amours! — Voilà une mauvaise parole, ma mère, et vous la regretterez quand vous Qonnaîtrez la vérité, fit Adrienne le cœur gonflé par l'émotion. Gaston allait protester à son tour. ^Mais Guillaume qui, jusqu'à ce moment, avait gardé le silence, et qu'au milieu du trouble général, madame de Ribeaupin n'avait pas encore vu, crut devoir intervenir, — Vous vous méprenez, madame, sur la signification de l'entretien que vous avez surpris. Ces jeunes gens n'ont rien à se reprocher. Ils s'aiment, et pour le bon motif; votre frère, que des affaires urgentes ont appelé à Paris voici huit jours, n'est pas moins innocent. Le coupable, s'il est vrai qu'il y ait un coupable, c'est moi, et moi seul. Mais je vous l'avoue, je ne croyais pas si mal faire. Gaston Rivière est mon ami autant que votre frère, autant que mademoiselle, et je ne voyais aucun mal à favoriser une chaste tendresse qui doit trouver sa consécration dans un mariage. — Ce mariage n'aura pas lieu, répliqua sèchement

The text on this page is estimated to be only 29.73% accurate

LES DAMES DR RIBEàUPIN madame de Ribeaupio, et je saurai bien empêcher monsieur votre ami de revoir ma fiile. MademoiseUe» ajouta^t-^etle en s'adressant à celleHÛ, rentrei sur-lechamp à la ferme, faites charger vos paquets sur la voiture et venez me reprendre là-bas, sur la route, ok nous allons vous attendre. Je vous ramène k Paris. «-« Kh quoi I madame^ vous ne voulez pas me faire l'honneur de vous reposer dans ma maison ? demanda le fermier, qui espérait apaiser le courroux de cette mère terrible. — Non, monsieur, ce serait approuver dans une certaine mesure ce qui s'y est passé et que le hasard, m'a fait découvrir. Nous repartons immédiatement. Rien ne pouvait être plus désagréable à Estelle et à Charlotte que cette décision. Jusqu'à ce moment^ ellci avaient joui silencieusement du trouble de leur sœur, heureuses enfin de trouver en défaut cette jeune fille dont la vertu était comme un reproche pour elles. Mais, en comprenant qu'elles allaient être privées du plaisir qu'elles attendaient de leur promenade, elles manifestèrent leur mécontentement par des murmures. Rochebry, désireux de leur plaire, essaya de faire revenir madame de Hibeaupin sur cette résolution. Mais elle l'interrompit dès les premiers mots qu41 prononça. — Monsieur le vicomte^ dit-elle avec majesté, je suis mère et connais les devoirs que ce titre m'impose. Je ne dois pas m'arréter ici. Nous dînerons à Évreux. Rochebry s'inclina ; il fit un pas en arrière, du côté du baron Drivonne, qui avait assisté à cette scène

LES DAMES DE RIBEAUPIN ttS avec autant dé sang-^froid que s^il eût été assis dans une stalle du Vaudeville ou da Gymnase, et loi dit à voix basse : , — On nous a changé la maman Ribeaupin. Je crois qu'elle a fait un vers. En ce moment, Adrienne, après avoir jeté un regard .plein de tristesse sur Gaston, allait se retirer pour exécuter les ordres de sa mère ; mais, celle-ci ayant réfléchi que si sa fille rentrait seule à la ferme, elle pourrait avoir avec son fiancé un dernier entretien, se décida à l'accompagner. — Allex nous attendre k Textrémité de ce sentier, dit-elle à ses filles ; ces messieurs vous tiendront compagnie. Puis elle suivit Adrienne, escortée elle-même de Guillautne, qui n'avait pas perdu tout espoir de l'apaisef . — Vdlà un fâcheux contre-temps, s'écria alors Estelle. Nous étions bien contents et il a fallu que Cette pécore d'Adrienne se trouvât là pour désorganiser une partie si bien commencée. Cependant Gaston désespéré, contenant à grand'peine son émotion, était debout au milieu du chemin, à quelques pas du groupe formé par les demoiselles de Ribeaupin et leurs compagnons, ne sachant à quel parti s'arrêter, n'osant aller à la ferme, de peur d'y rencontrer de nouveau la mère d'Adrienne , et n'osant s'éloigner de cet endroit où il espérait voir passer son amie et échanger avec elle un dernier adieu dans un regard*

 -— Il a fort bonne mine, ce jeune honune, dit alors le baron Drivonne à Rochebry en désignant Gaston. — Oui, répondit le vicomte ; il m'intéresse, je voudrais faire quelque chose pour lui. Et avançant d'un pas au-devant de Gaston, il ajouta, en s'adressant à lui : — Je suis fâché, très-fâché pour vous, monsieur, de ce qui est arrivé. Croyez bien que si nous avions connu votre présence sur ce point nous aurions dirigé ces dames d'un autre côté. — Je vous remercie, monsieur, dit froidement Gaston en s'inclinant. Le vicomte de Rochebry continua : — Il est dommage que votre téte-à-téte ait élé aussi brusquement interrompu, car la petite est gentille. Mais tout n'est peut-être pas désespéré. Mon ami le baron Drivonne et moi avons quelque influence sur la mère Ribeaupin. Nous nous emploierons afin de dissiper les préventions qu'elle semble nourrir contre vous et de la décider à vous rouvrir sa maison. Gaston était à la fois surpris et charmé du secours inespéré qui lui arrivait. — Vous ne pouvez être seul à souffrir tandis que nous sommes très-heureux, le baron avec Charlotte, moi avec Estelle. Nous souhaitons que vous en arriviez à vos fins avec la petite Adrienne. La figure de Gaston, un moment égayée par l'espoir qu'on faisait luire à ses yeux, se rembrunit. Il corn

LES DAMES DE RIBEAUPIN SS5 prit le sens infâme des paroles de Rocbebry, et, faisant un geste de dénégation : — Veuillez, monsieur, me dispenser de vous devoir quelque reconnaissance. En voulant m'être agréable, vous ne pourriez que froisser tous mes sentiments. Nous ne saurions nous comprendre. Ayant prononcé ces paroles d'une voix assurée, il salua les deux hommes qui le regardaient avec stupé« faction et et s*éloigna rapidement, tandis qu euxmêmes, escortant Estelle et Charlotte, se mettaient en route pour rejoindre madame de Ribeaupin au rendezvous qu'elle leur avait assigné. Après avoir fait un grand tour dans les champs, Gaston arriva à la ferme, Adrienne et sa ipère avaient déjà quittée. Guillaume l'attendit, et, marchant à sa rencontre, lui prit les mains en disant : — C'est là une aventure malheureuse, mais n'allez pas vous décourager, ni vous désoler. Adrienne est partie pleine de courage et d'espoir et vous demande de tenir vaillamment tète à la tourmente. — J*ai le même espoir et le même courage, répondit Gaston. — Maintenant, si vous m'en croyez, vous ne tarderez pas à prendre un parti héroïque et décisif. — Lequel? — Celui qui seul mettra madame de Ribeaupin dans la nécessité de vous accorder la main de sa fille. Il est douloureux d'en arriver là, mais vous n'aurez pas raison 13.

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

n» LES DAMES DE RIBEAUPIN atitrement de cette vieille folle. Enlevez Adrimme. — La déshonorer! moi! *^ Allons donc I vous l'enlèverex, vous l'amènerez chez Guillaume Rondet, dont la fortune et la maison sont à votre disposition* Gaston arrêta le fermier. — Je vous remercie, monsieur Guillaume» et à l'occasion je me souviendrai de vos oCRres. Mais je n'aurai recours au parti extrême que vous me proposez que lorsqu'il me sera démontré que la volonté de madame de Ribeaupin est inébranlableé Le retour d'Adrienne à Paris fut aussi triste qu'avait été joyeux son départ quelques Jours auparavant. Douloureusement affectée par les scènes qui précè* dent, brusquement séparée de Gaston au moment où elle jouissait du bonheur d'être auprès de lui, elle ftvait le cœur déchiré. Bien qu'elle eût fait bonne contenance, elle était sous l'empire d'un effroi très^grand, car elle ne doutait pas que sa mère, ne se portât à des extré^ mités pour l'obliger à renoncer aux espérances chères et douces qui la faisaient vivre. Les yeux humides, l'âme consternée, elle dut assister aux ébats de h joyeuse bande qui la ramenait à Paris sans faire aucune attention à elle. On dtna copieusement dans un hôtel d'Évreux, si copieusement qu'en traversant à minuit les rues de la ville pour arriver à la gare, Rochebry, dont la bruyante gaieté attestait Fexaltation causée par les fumées du vin de Champagne, fut obligé d'offrir son bras h nad^me de Ribeaupin, qui. se plai*^

 gnait amèrement de la faibleëse de ses jambes. Une foule énorme remplissait la gâte. Le train qui allait partir était le dernier se dirigeant sur Paris, et tous les Voyageurs attardés se pressaient pour y prendre place. On connaît la physionomie particulière des garés, le dimanche, dans les environs de Paris. C'était le même tumulte, les mêmes cris. *-- NOUS allons être envahis et il nous sera impos-^ slble de reiter entre noua durant la route, ditRochebry à Drivonne. -^ Je vais prendre tout un compartiment, répondit ce dernier en s'approchant du guichet où se distri^ huaient les billets. Grâce à sa prodigalité, nos six voyageurs se trouvèrent seuls, Drivonne h côté de Charlotte, Estelle à côté de Rochebry et Adrienneen face de sa mère. Mais, à peine assise, madame de Ribeaupin, dont la tète était singulièrement alourdie, ferma les yeux, et bientôt un ronflement sonore vint apprendre à ses compagnons qu'elle était livrée au sommeil. — Quand les chats dorment, les souris dansent, s'écria joyeusement Rochebry. Adrienne, qui se tenait dans Tangle opposé du wagon, le front collé contre les vitres, se retourna à' ces mots et rougit en voyant le vicomte agenouillé devant Estelle, la tète sur les genoux de sa maîtresse, qui caressait machinalement ses cheveux. En face d'eux, Drivonne avait, entre ses mains les mains de Charlotte et parlait avec ardeur. Adrienne reprit sa première position

ns LES DAMES DE RIBEAUPIN et nebougea plus, essayant, malgré les personnages qui Tentouraient, de s'isoler pour ne pas les voir et pour rêver de Gaston. Le train brûlait les rails et filait rapidement à travers les champs obscurs et déserts. Il passait comme une flèche devant les arbres échevelés, et c*est eux qui semblaient entraînés dans une course folle. Lorsqu'il s'arrêtait aux stations, on voyait passer sur le trottoir un homme pressé, muni d'une lanterne, dont la voix réveillait en sursaut la plupart des voyageurs. Quelques-uns descendaient, d'autres montaient. Le bruit d'une sonnette, un coup de sifflet se faisaient entendre, et l'on repartait. Au milieu de ce bruit uniforme, que dominaient parfois les rires étouffés de ses sœurs et de leurs amis, Adrienne s'assoupit en pensant à Gaston. Elle ne se réveilla qu'à Paris.

r CHAPITRE X COMMENT CHARLOTTE TRAITE LES AFFAIRES Le lendemain matin, vers neuf heures, Adrienne venait de se lever quand Jeanne, la femme de chambre léguée par Florence Bakson à madame de Ribeaupin, entra brusquement chez elle et lui dit : — Mademoiselle, courez au salon. Je ne sais ce qui se passe. Madame la baronne y est avec vos sœurs et M. Dervaux. Elle crie et se désespère. Depuis longtemps, on le sait, Adrienne s'attendait à voir la maison frappée par un grand malheur. Elle avait dit maintes fois à son oncle : — Une catastrophe seule ouvrira les yeux de ma mère. Il lui vint sur-le-champ à Tesprit que cette catastrophe éclatait. Malgré les torts de sa mère et de ses sœurs, elle n'écouta que son cœur et se rendit en toute hâte mptés d'elles. Lorsqu'elle entra dans le salon, I •

 madame de Ribeaupin, pâle et morne» était assise entre Estelle et Charlotte dont elle tenait les maîns et paraissait en proie à une peine très-vive. En face des trois femmes, debout, accoudé à la cheminée, jouant d'une main avec son lorgnon, de Tautre, tenant sa canne et gesticulant, se tenait, souriant, élégant et superbe, Dervaux, le propriétaire des magasins du Diables-Boiteux et Tassodé de madame de Ribeaupin. A le voir ainsi, personne n'eût pu croire qu'il était l'auteur du trouble auquel ces dames semblaient en ce moment livrées» Et cependant, telle était la vérité. Qjuelques instants avant, se présentant à l'improviste, il avait fait demander madame de Ribeaupin et lui avait tenu le langage suivant : — Je suis tout à fait désolé d'avoir à vous donner de mauvaises nouvelles, mais je ne saurais voas le cacher plus longtemps. -^ Qu'est-ce donc? demanda madame de Ribeaupin qui venait de se réveiller et dont le cerveau éttit en-* core un peu obscurci. •^ Apprenez, chère madame^ que la vente du moia dernier a été nulle et que... ^^ Vous avez mangé l'argent que je vous avaift confié ! s'écria madame de Ribeaupin recouvrant toute sa lucidité. Elle se mit à pousser des cris déchirants qui attiré^ rent Estelle et Charlotte d'abord, puis Adrienne. Lors* que cette dernière apparut, Dervaux attendait qu'un

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

LËB ly^HGS DB HIBEAUPIN tSt pdu de calme se fit pour expliquer l'objet de ba visite. Il ne tarda pas à reprendre la parole. — Vous venez de voua servir d'une expression dure pour moi, chère baronne, dit^l. Non, je n*ai pas mangé vos fonds. J'eq)ère encore pouvoir sauver les vôtres et les miens. Mais s'ils sont compromis^ c'est sans que j'aie un seul reproche à m'adresaer. Ainsi que j'avais eu l'honneur de vous Texposeri les visites des clients ont été extrêmement rares dans ce mois de mai qui finit. Il en est résulté un déficit considérable dans le chiffre des rentrées mensuelles» déficit qui se produit en même temps qu'arrive l'échéance des valeurs que j'ai souscrites en payement des achats faits par moi en vue de la campagne du printemps. Ce n'est pas à dire que votre argent ait disparu, il s'est trans» formé en marchandises, mais ces marchandises sont encore dans les rayons, et je n'ai pas de quoi les payer. •^ Eh bien, qu'y puis^je faire? s'écria vivement madame de Ribeaupin, qui allait de la colère à la douleur. Dervaux continua flegmatiquement son rédt : «^ J'ai à verser après^'demain aux banquiers qui possèdent ma signature une somme de quarante«K:inq milio francs. Or» je voua le répète» la caisse est à sec et ri'stera ainsi jusqu'à ce que la vente reprenne» U faudrait donc me procurer quarante-cinq mille francs i Madame de Ribeaupin se leva avec indignation. •^ Qui? aaoil Gomment! je vous ai confié soixante

 mille francs et vous les avez compromis. Je devais toucher à la fin de Tannée ma part des bénéfices, et ces bénéfices seront nuls, et vous venez encore... — Je vous ferai observa:, madame la baronne, qu'en ce qui concerne votre part de bénéfices, vous Tavez touchée. — Je l'ai touchée 1 — En marchandises. Votre compte dans la maison pour fournitures faites à vous et à ces demoiselles s'élève k plus de vingt mille francs. De plus, depuis que nous sommes associés, c'est-à-dire depuis quatre mois, vous avez reçu, à valoir sur iesdits bénéfices cinq cents francs par mois, soit au total vingt-deux mille francs. Vos bénéfices ne se seraient pas élevés à ce chiffre. — Vingt-deux mille francs ! répéta machinalement madame de Ribeaupin. — Tout autant; j'étais bien aise de vous l'apprendre. Maintenant, si vous refusez de verser la somme que je vous demande, je ne pourrai payer mes échéances, ma signature sera protestée et je serai dans la nécessité de déposer mon bilan» Cette menace ne parut produire qu'un médiocre effet sur madame de Ribeaupin. C'est qu'elle venait de calculer que si Dervaux était déclaré en faillite^ la liquidation de ses affaires ne serait pas trop désastreuse et qu'il reviendrait à ses créanders un beau dividende dont elle aurait sa part. Ce dividende, joint aux sommes qu'elle avait touchées, devait équivaloir à

 peu de chose près à son capital. Sous Tempire de cette idée, elle répondit tranquillement : — La faillite ! vous feriez faillite ! Eh bien I soit, je courrai le risque de tous ceux dont vous êtes le débiteur et j'aurai les mêmes avantages qu'eux. Gela vaudra mieux pour moi que de vous faire un nouveau versement. Un sourire singulier, vraie grimace de coquin, passa sur les lèvres de Deyrvaux, et il dit : — Je vois, chère baronne, que vous n'avez pas saisi toute la portée du contrat qui nous lie. En aucun cas vous ne pouvez être créancière de la maison du Diable-Boiteux, par le motif que vous êtes mon associée et que si je fais faillite vous ferez faillite avec moi. Madame de Ribeaupin regarda son interlocuteur comme si ce langage l'eût frappée d'hébétement. — Oui, madame, continua Dervaux, répétant avec le plus grand calme les expressions dont il s'était déjà servi, comme s'il eût pris plaisir à retourner le poignard dans la plaie qu'il venait d'ouvrir; oui, si je fais faillite, vous ferez failUte; si le syndic, après avoir ordonné de vendre judiciairement et à vil prix nos marchandises et notre matériel, juge que mes biens doivent être saisis, les vôtres le seront également. Enfin, s'il arrivait que la faillite fût qualifiée de frauduleuse, vous comparaîtriez avec moi en cour d'assises. Autant de mots> autant de coups pour madame de Ribeaupin. Elle fut longtemps avant de pouvoir recouvrer l'usage de la parole.

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

i34 LES DAItËS DB RiBËAUPtM — Ainsi, dit-elle enfin d'une voix «oordê qu'étouf^ faient les larmes. Voilà le résultat de vos belles promesses. Je Vous ai confié le plus clair de mon bien, rhéritage de mes enfants... Dervaux Tintef rompit : — Madame la baronne, les tepfoches ne changeront rien à ce qui est. Ils ne serviraient qu'à nous faire peN dre un temps précieux. Le tôtchott brftle, comme on dit vulgairement. Hâtons-nous et ne récriminons pas. Pouvez*vous, BOUS deux jours, me compter quarantecinq mille francs ? — Où voulez-vous qtie je les prenne ? J'en ai reçu quatre-vingt mille de là Ville, à titre d'indemnité; je vous ai remis les trois quarts de cette somme; le quart restant a servi à payer mon installation ici. En dehors de cela» je ne possède rien que ma pension de veuve d'officier et lôs revenus de mon bureau de tabac. — Vous avez des amis ! — Et vous croyez que j'oserais i..^ — Ces demoiselles oseront, répliqua cyniquement Dervaux en désignant Estelle et Cfiariotte. La première ne comprit pas le sens de ces paroles; mais la seconde bondit sous cette injure et, s'avançant vers le propriétaire du Diable boiteux^ elle Tapostropha en ces termes : — Pour qui nous prenez-vous, monsieur? Nous croyez-vous à vendre ? Ma mère a raison ; nous n'avons pas la somme que vous désirez, et cela vaut mieux^ car, si nous la possédions et si nous étions assez folles

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

LES DAMES DB RIBBAUPIN 331 pour VOUS la confier, elle irait rejoindre celles que vous ftves engloudes déjà. Déposes votive bilan» si cela vous plaît ainsi. Ma mère sera déclarée en faillite, on sai*' sira son mobilier; nous serons ruinées, nous devrons nous contenter de peu> comme autrefois ; mais, du moins, nous ne ferons rien perdre à personne. Quant aux tribunaux doût vous menacez la baronne de Ri^ beaupin, elle n'a pas à les redouter, car s'ils étaient appelés à prononcer, nous leur prouverions sans peine que le mauvais état de vos affaires date de loin, et que lorsque les soixante mille ft*ancs vous ont été versés vous étiez déjà souS le coup d'une faillite que vous n'avez évitée que grâce à nous* Ma mère n'est coupable que d'imprudence, et cette imprudence ne frappe qu'elle et sa famille. Charlotte a'arréta. Elle avait paflé avec véhémence, écrasant d'un regard dédaigneux Dervaux qui ne aou** riait plus* -^ Vous avez bien tort de me répondre ainsi, ma* demoiselle, fit-il avec douceur. Vous m'adressez des reproches que je ne mérite pas. Mais je ne veux pas les entendre et je tiens seulement à vous faire comprendre que si je paye l'échéance d'après-demain, nous sommes tous sauvés. ^— Sauvés ! Gomment ? •**- Je suis exproprié des lieux que j'occupe, vous le savez bien. Avant peu, le jury aura à m'allouer une indemnité. J'ai demandé deux millions de francs. On m'en accordera quinze cent mille. Que faut-*il donc

 pour éviter une catastrophe ? que je franchisse heureusement les quelques semaines qui nous séparent du jour où le jury rendra sa sentence. Madame de Ribeaupin et Charlotte se regardèrent, ébranlées et rassurées à la fois. Après ce qui leur était arrivé à elles-mêmes et la façon presque miraculeuse dont elles s'étaient enrichies par l'expropriation, le langage de Dervaux et ses espérances ne pouvaient leur paraître téméraires. — Je veux bien vous croire, répondit madame de Ribeaupin ; mais encore une fois, comment nous procurer quarante-cinq mille francs ? Charlotte réfléchissait. — C'est mon affaire, s'écria-t-elle tout à coup. Vous aurez la somme après-demain, avant midi. -— Es-tu folle ? demandèrent en même temps sa mère et Estelle. — Est-ce que tu comptes vendre mes diamants? ajouta la seconde avec inquiétude. Je ne peux me dessaisir des miens en ce moment. Ils me seront nécessaires au théâtre pour mon rôle de la. fée Biribi. — Mademoiselle Estelle va débuter au théâtre ? fit Dervaux avec intérêt. J'en suis bien aise. J'ai la certitude qu'elle est destinée à de grands succès. En tout autre moment, cette phrase eût mis du baume sur le cœur de madame de Ribeaupin. Mais préoccupée, elle ne l'entendit même pas et continua à interroger Charlotte du regard. — Sois sans inquiétude, dit celle-ci en s'adressant

 à Estelle, il ne s'agit pas de vendre nos diamants. La somme que nous en retirerions serait bien loin de suffire aux nécessités du moment. — Mais, alors? interrogea Dervaux. — Vous pouvez vous retirer , monsieur, répondit froidement Charlotte. Vous avez ma parole. — Un moment! s'écria madame de Ribeaupin. Il faut du moins que ce nouveau sacrifice nous serve à quelque chose. On vous versera les quarante-cinq mille francs, monsieur! Comment? je n'en sais rien. Mais vous les aurez en temps utile. Seulement, vous ne les toucherez qu'à deux conditions : la première, c'est que l'association qui existe entre nous sera rompue le même jour d'un commun accord; la seconde, c'est que vous vous reconnaîtrez débiteur du capital que vous avez reçu de moi. — Mais, madame ! — C'est à prendre ou à laisser, reprit madame de Ribeaupin. Je veux bien perdre ce capital, mais je veux pouvoir prouver que vous me le devez. Je tiens surtout à ne pas être déclarée en faillite. — Vous renoncez à participer à mes affaires au moment où l'expropriation va les rendre fructueuses 1 — Vous tirerez seul profit de l'indemnité, monsieur, et je me tiendrai pour satisfaite si vous me remboursez. Ce fut dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Dervaux comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus et se retira. Madame de Ribeaupin s'adressa alors à Charlotte :

The text on this page is estimated to be only 22.72% accurate

IM DAMES DC RIBEAUPIN — Comiuent comptes^tu te procurer la soipme? '^ Eatelle en demandera une partie à M. di» Rodiek bry et je demanderai Tautre au baron. — Moi ! exploiter mon petit vicomttt I ^'écuria Ës« telle. Jamais, û'ailleuri, il me refuserait. U n^est pas assez riche pour faire un tel sacrifice. Charlotte regarda sa sœur avec une tristesse mêlée de mépris. «^ Ah I c'est vrai; murmura^-tneUe, j'oubliais que...^ Estelle pâlit. -^ Qu'oubliaisrtu? «y- fUen ! rien I se hâta de répondre Charlotte, qui ne Voulait pas que sa mère comprit Tallusion qu'elle venait de faire. Le baron ûrivonne me donnera toute la somn^e. — A quel titre, malheureuse enfant ? demanda ma^ dame de Ribeaupin en obéissant à un demiQr effbrt de son honneur expirant. Charlotte leva les épaule^ : -^ Nous pourrions, en vendant nos diamantSi no^e mobilier, en engageant pour quelques années le ve^m venu de notre bureau de tabaq trouver l'argent nécessaire. Mais, après tous ces efforts dçnt personne ne nous saurait gré, nous serions réduites à la misère, et je ne veux de la misère à auoun prix. Le travail me fait peur. A quoi me servirait d'avdr vingt ans et d^étre belle T Madame de Ribeaupin baissa la tàle sans répondre. Elle retrouvait dans ce langage les fruits de l'éducation qu'elle avait donnée à ses filles. Aucune

The text on this page is estimated to be only 24.04% accurate

objection contraire aux idée» qu'exprimait Cbarlotta ne se présentait sur ses lèvres, car elle était bieaprèa d0 169 partager, ^ Après tout, pea9a^t«eUe, elle a da hi téta et de Tbabileté. Qu^eUe «gt^se à m guiae. «^ Charlotte a raison, dit Estelle comme si elle eût compris ce qui ae passait dana l'esprit de sa mèrQ< Placée dans un coin du salon, Âdrienne n^avait rien perdu des scènes qui précèdent. En apprenant le mal» beur qui frappait sa famille, elle s'était réjouie, nourt* rissant Tespoir que la ruine ramènerait sa mère et ses sœur« dans une voie meilleure que celle où ellea étaient engagera et hâterait son mariage avec Gaston. Mais en entendant la conclusion inattendue de cet entretien, elle fut saisie d'un double sentiment d'horreur et d*ef

S40 LES DAMES DE RIBEAUPIN rie : Le Homard mélomane et la distribution des rôles. Â peine entrée dans le petit salon où elle devait recevoir le baron, Charlotte s'approcha d*une glace pour jeter sur sa toilette un dernier coup d*œil. Elle s'était vêtue, comme le soir où, pour la première fois, Drivonne avait dîné chez madame de Ribeaupin, d'une robe de couleur paille, recouverte de dentelles noires et décolletée. Elle se rappelait quelle impression saisissante elle avait causée ce soir-là à cet homme éperdûment épris, auquel depuis ce jour elle n'avait pas accordé, malgré ses supplications, la moindre faveur. En s'efforçant d'être aussi belle que durant les heures où elle avait pu mesurer l'étendue de son pouvoir sur lui, elle voulait exercer encore une séduction irrésistible, afin qu'il fût hors d'état de refuser ce qu'elle allait lui demander. Elle se sentait d'autant plus forte qu'elle ne s'était jamais montrée ni faible ni tendre. Ce qu'elle allait dire, elle ne le savait qu'imparfaitement, mais ce qu'elle savait bien, c'est que, quoiqu*il dût lui en coûter à elle-même, Drivonne ne devait sortir de chez elle qu^aprës avoir cédé à tous ses désirs. Charlotte, on l'a vu, n'était pas vertueuse, mais elle était habile. L'éducation déplorable qu'elle tenait de sa mère ne pouvait la protéger contre les périls qui l'environnaient. Mais ce que l'éducation n'avait pu faire, le soin bien entendu de ses intérêts l'avait fait. Dévorée d'ambition, désireuse de posséder la fortune, ne pouic^t l'acquérir qu'à l'aide de sa

LES DAMES DE HIBEÂLPIN lit beauté, elle comprenait qu'une réputation sans tache relevait singulièrement le prix de ses charmes. Plus avisée qu'Estelle, elle ne voulait pas se donner, mais se vendre. Et c'est pour cela que Drivonne, jusqu'à ce jour, n'avait rien obtenu d'elle. Elle le conduisait à sa guise, l'agenouillant sans cesse, le laissant pâtir, non pour le décourager, mais au contraire pour irriter sa passion, affaiblir sa volonté ; elle comptait tirer parti de l'état auquel elle l'aurait réduit. Les ravages qu'elle avait faits dans le cœur de Drivonne étaient immenses. Il souffrait .horriblement de son amour non satisfait. Les passions qui frappent les hommes durant la seconde moitié de leur vie les étreignent si fortement qu'elles les meurtrissent et les tuent, s'ils ne peuvent leur fournir un aliment. Et, chose étrange, aimant frénétiquement Charlotte, il ne l'estimait pas. Il ne voulait pas s'arrêter au seul parti honorable qui s'offrit à lui, l'épouser. Il redoutait de voir traîner son nom dans la boue. Il n'avait aucune confiance dans cet objet qui lui était si cher. — Que peut-elle me vouloir? se demandait-il en se rendant au rendez-vous. n y arriva à huit heures et cinq minutes. Ce fut Jeanne qui vint lui ouvrir. — Âh! monsieur le baron, lui dit la femme de chambre, je crois que vous êtes bien inspiré en venant ce soir. Si c'est à votre intention que mademoiselle Charlotte s'est faite beUe... — Elle m'attend, répondit discrètement Drivonne. 14

The text on this page is estimated to be only 9.67% accurate

t42 LES DAMES DE KIBEAUPIN T-«t:Ue attend M. le baron et elle est aeulQl Tops mes complimepto! t— VtH^x^tu te taire, «auviôse tangue ! -r^ Coqibiea acbetez-^vqus baqq mlence? detnai^âa Jeaooe AYeQ effronterie. Le barciQ M donqa deux louis, qu'elle fit (sr^^ meai disparaiire^ et s'avança jusque vers la porte du «ftlou qu'elle loi ouyrit. l\ eatra et 4eiA^2ra ébloui en voyant Charlotte fioacbalafiftoiesit étei^âue mv une ebaîae longue^ aujirèe d^une croisée entr'wvet |q par où. pénétrait X^iv pur d'une belle ^irée d'olé. Qq étMtsiu rm^ de juÎQ. (Je n'était pa$^ ^^«oi^la 9Uit» mois oe n'était plus le jour, Cbarlotte, noyée 4ans)e orépi^cule» te^ tôte» enve}Qi^)ée dax^ ua voile de Udle Uanc, re^^ei^Ai^ait k une de ce^ sylphide^ qui n'existeat que danç le^i lége^deie^ qu^ l'imaginaUQu d^s poëtea a créées. £Ue lui fit signe d'avaueer et^ui tondit la main en aouriant. •^ Je touche au bonbeuTi pen^a-^t-il. £t s'inclinant» il déposa un baiser sm" cette b^e main, petite et modelée comme celle d'uUQ s^ts^tue. — Asseyez-vous, lui dit Cbai;'l^te« doiUs ^yous à causer. Il obéit. ^-r Depuis plusieurs semaines vous me poursuivez de voa hommages, reprit-dle aus^t6t Quoique i^ fie lea aie pas accueillie san» froideur et san^ arri^i^pepsée, vous me rendrez cette justice que je ne les ai ni f^soussës Bî défiûifiragéa. En femontini dan^ mes sou

The text on this page is estimated to be only 25.73% accurate

LES DAMES BE RIBEàUFIN 213 venirs, je me rappelle vous avoir môme fait comprendre qu'il ne me déplairait pas d'être votre femme. — Vous me Favea dit» — N'est-ce pas? Je suis donc bien à Taise pour vous mettre à Tépreuve aujourd'hui. Il s'agit pour moi de savoir si les déclarations que j*ai entendues dans votre bouche venaient ou non de votre cœur. *^ £lies venaient de mon cœur, n'en douter pas. *^ Ainsi, vous m'aimez ? — Vous ne pouvez ^ignorer. — M'aim^«-vous assez pour me rendre un service, mais un très^-grand service, un de ceux-là qu'on refuse le plus souvent ? — Parlez ! ^ Pour me prêter quarante*cinq mille francs. — Vous les prêter, non; les déposer à vos pieds, h titre de don gracieux, oui. Ce fut dit spontanément, avec une certaine crânerie qui alla droit au cœur de Charlotte. •^ Vous me les donneriez sans me demander ce que j'en veux faire? *— Si vous ne croyez pas devoir me l'apprendre. — Merci de cette réponse. Je l'accepte comme une preuve de confiance et d'amour. Je n'attendais pas moins de vous. Charlotte s'arrêta pour reprendre haleine. Elle était fort émue. Le plaisir que cause le succès brillait dans ses yeux. Il lui fallut un instant pour se remettre. — Mais je ne crois pas, continua-t-elle, devoir vous

 cacher l'emploi que je veux faire de cet atgent. Vous pourrez peut-être me donner un bon conseil. Et aussitôt elle lui raconta la visite de Dervaux et les aveux qu'il avait faits. — M. Dervaux est un fieffé cpquin, répondit le baron. Il espérait que madame de Ribeaupin serait pour lui la vache à lait. Peut-être vaudrait-il mieux refuser carrément de lui venir en aide, dût-il être mis dans la nécessité de déposer son bilan et dût votre mère être entraînée dans sa faillite. Il est à braindre que le secours que vous lui apporterez ne suffise pas et que... Mais, ajouta le baron, je ne peux vous donner le conseil d'agir de la sorte. J'aurais l'air de regretter la promesse que je vous ai faite et de vouloir la retirer. Les quarante-cinq mille francs lui seront remis, et, en les remettant, je tâcherai de tirer votre mère de ce guêpier, en rompant, comme elle en a eu la pensée, l'association. — Nous serons ruinés, mais nous ne verrons pas vendre à l'encan notre mobilier, dit Charlotte en souriant tristement. — Ruinés ! s'écria Drivonne. Pouvez-vous redouter a ruine quand je suis là, divine Charlotte ? Je bénis cet événement qui me permet de vous parler à cœur ouvert. L'heure est venue pour vous de prêter à mes propositions une oreille complaisante. Consentez à me rendre heureux, et, en retour, je vous assure une existence opulente telle que vous l'aimez. Hôtel, chevaux, voitures, bijoux, rien ns vous manquera, et je

LES DAMES DE RIBEAUPIN S45 VOUS fournirai les moyens de faire à votre mère une pension qui suffira à ses besoins, à ceux de vos sœurs, et la dédommagera amplement de la perte qu'elle subit. Charlotte écoutait ce langage d'un air rêveur et comme si elle eût hésité à prendre une décision. — Est-ce bien l'amour qui vous dicte ces paroles? demanda-t-elle tout à coup. — L'amour le plus ardent, s'écria impétueusement Drivonne en se jetant à ses pieds. — Mais alors, pourquoi ne m'épousez-vous pas ? Cette question tomba sur l'enthousiasme de Drivonne comme de Feau glacée sur un foyer incandescent. Mais en homme auquel la demande d'argent qui venait de lui être adressée et la générosité dont il avait fait preuve donnaient l'avantage, il se releva et répondit : — Je ne vous épouse pas, Charlotte, parce que le mariage est un lien, parce que j'ai presque soixante ans et que vous en avez vingt à peine, parce que je serai un amant aussi agréable que je ferais un mauvais mari, en un mot, parce que je veux bien me donner une maîtresse, mais non enchaîner ma liberté. Charlotte s'attendait-elie à la réponse du baron Drivonne? Il est permis de le supposer, car son visage demeura impassible; aucun éclair d'indignation ne passa dans ses yeux. On eût dit qu'elle comprenait que s'étant mise, en faisant appel à la bourse de son adorateur, au niveau d'une vulgaire courtisane, elle .14.

The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate

têè LES DAMES OB RIBBAUPIN méritait d'ôtre traitée comme telle. Le baron continua r *- Qu'est^-ce que le mariage ajouterait de plus à Tamour que j'ai pour voua» à celui que vous pouvez me donner? Rien. Aimons-nous donc librement, sans nous forger des chaînes que noUB porterions mal... — Assez ! assez I fit sourdement Charlotte. Un violent combat se livrait en elle. Si pervertie qu'elle fût, elle ne pouvait, prête h tomber sans avoir Texcuse de Tamour ni même d'un entraînement, ne pas être intérieurement éclairée par une lueur de vertu. Mais cette hésiuition fut de courte durée. Repousser les off^s de Drivonne» c'était revenir aux jours diffidlesi aux misères passées^ s'obliger à un travail de tous les jours, renoncer à l'opulence qu'elle avait rêvée. — Jamais l se dit-elle. Elle se dressa triste, pâle, grave, belle comme une prêtresse antique, et d'un accent froid et saccadé : "^ Qu'il soit fait selon votre volonté i Je pouvais être pour vous une épouse dévouée, fidèle, reconnaissante de vous devoir un nom, un rang dans le monde, tous les avantages de la fortune. Je ne serai qu'une créa^ ture déshonorée, dégradée par vous, dont vous aurez exploité la fatale ambition, qui ne vous devra rien que la somme de plaisir que vous lui payerez. Je ne me donne pas, je me vends. sue avait espéré qu'il entendrait ce cri de son or^ gueil humilié, qu'il en serait touché comme d*un effor. de la vertu aux abois. U n'en fut rien. Drivonne, nr

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

LES DAMES DE RIfifiAUPtIt U1 suté du succès, ne voyant rien au delà, se contenta de répondre : — Voilà de tnéchantes paroles» Vous avez une bien mauvaise opinion de moi. Je m'attacherai à vous prou*ver que je vaux mieux que ce que vous penseiK. Et comme, tandis quMl parlait, elle avait repris sa place sur le canapé, comme la nuit était venue et qu*à la darté des pâles rayons de la lune qui entraient dans le salon elle lui paraissait séduisante comme un rêve d'Orient, il s'avança vers elle, le bras arrondi, la bouche efi cœur. D'un geste, elle le cloua sur le parquet, et, changeant soudain d'allures, elle lui dit en affectant une ironie grossière : -* Mon cher, vous ne m'avez pas encore payée. Et puis, une fille comme moi ne tombe pas platement. U fkut que ma chute soit accompagnée du chant de l'orgie, embellie par l'ivresse du vin. Des victimes telles que Charlotte veulent être immolées une couronne de roses sur le front. Où sont les roses ? où est le vin 7 Bile couronna sa phrase d'un éclat de rire. Le baron était stupéfait. — Allez, mon ami, ajouta-t-elle plus doucement, j'ai besoin d'être seule. Apportez demain les quarantecinq mille francs à ma mère. Et puis cherchez-moi un petit hôtel près du bois de Boulogne ; j'adore le bois. Mettez^-y des tapisseries. Voyez Moïse pour les che-^ vaux, Binder pour les voitures. Pressez le tout et instsllez^moi au plus vite. Surtout soyez patient, car

 votre esclavage commence, et il n*aura pas que des douceurs. Tout cela était débité du ton le plus naturel du monde, et Drivonne avait la tète en feu lorsqu'il se retira. A peine seule, Charlotte se leva, marcha rapidement vers la porte, et menaçant d' un geste celui qui venait de sortir : — Tu ne voulais pas enchaîner ta liberté! Cest tout ton être que j'enserrerai dans des liens tels que tu ne pourras plus les briser, je ne les délierai que le jour où, enrichie par toi, je te jetterai comme une orange desséchée. Lorsque Estelle et madame de Ribeaupin rentrèrent, il ne restait plus trace sur le visage de Charlotte des émotions qu'elle venait de subir. Elle avait quitté sa brillante toilette pour des vêtements plus simples. Elle écouta souriante le récit qui lui fut fait des merveilles du Homard mélomane dont ces dames avaient entendu la lecture. Elles étaient enthousiasmées, d'autant plus enthousiasmées que le directeur du théâtre, jugeant que la pièce était un chef-d'œuvre capable d'at. tirer la foule et de faire des recettes, même pendant la canicule, avait décidé qu'elle serait jouée en été d'abord, puis en hiver. 11 fallait qu*en un mois elle fût apprise, sue, répétée et jouée. Le rôle de la fée Biribi, qu*Estelle devait remplir, était tout simplement une merveille. 11 comptait cent quarante-trois lignes et Estelle apparaissait dans onze scènes. Elle devait porter successivement trois cos

LES DAH£S DE RIBËAUPIN 249 tûmes dessinés par an peintre fantaisiste, dont le crayon collaborait à cette éblouissante féerie. Elle devait aussi chanter un rondeau deux fois chef-d'œuvre par les paroles et par la musique. EnOn, le vicomte de Rochebry se faisait fort d'obliger tous les journalistes qui rendraient compte de la représentation à n'avoir que des éloges pour la débutante. — Dans six mois, je serai au Théâtre-Français, s'écriait Estelle, le vicomte me Fa promis, car ce n'est pas pour jouer aux Drôleries-Parisiennes que j'ai appris à réciter le Songe d'Athalie. Mais, fit-elle tout à couç), le directeur m'avait promis de faire intercaler ce récit dans mon rôle. Je lui rappellerai sa promesse. — Il pourra la tenir facilement, répliqua madame de Ribeaupin d'un air capable ; je vois le passage où l'on peut intercaler le Songe. — Où donc, maman? — Lorsqu'au second acte, dans le royaume des poissons, la fée Biribi va visiter le Homard mélomane, et qu'afin d'interrompre ses chants, qui fatiguent tout le monde, elle s'efforce de lui démontrer que la poésie est supérieure à la musique, il serait tout naturel qu'elle lui récitât les vers. — C'est évident. Ce sera môme d'un effet ravissant. Cet entretien menaçant de se prolonger, Charlotte, impatientée, l'arrêta, en disant à sa mère : — J'ai vu le baron et je lui ai parlé. — Nous prête-t-il l'argent? demanda vivement madame de Ribeaupin.

S90 LES DAMBS DB RlBEAtlPIIf — Vous Met parler affaires, s'écria Eslelle. Je vous laisse. Cela me troublerait et j*ai besoin de coaserver toule la sérénité de mon esprit. Au revoir. Elle sortit sans entendre sa mère, qui l'engageait ï rester pour connaître la réponse du baron Drivonne. — Négligente comme une artiste I objecta madame de Ribeaupin. Elle n'a aucun souci des intérêts matériels. — Elle y viendra, fit gravement Charlotte, qui portait envie à sa sœur depuis qu^elle la voyait sur le chemin de la célébrité. Ensuite, elle prit la parole pour raconter à sa mère Tentretien qu'elle avait eu avec le baron Drivonne. Elle lui en apprit le résultat, en passant toutefois sur les détails qui lui étaient personnels, de telle sorte que madame de Ribeaupin ne sut pas tout d'abord de quel prix sa fille payait le service que le bonheur rendait à la famille. Elle eut cependant un vague soupçon, et dit à Charlotte : — Il prête cet argent sans conditions ? — Les conditions ! c'est mon affaire et non la vôtre, répondit brutalement Charlotte. Apprenez seulement que si vous êtes ruinée par Dervaux, ni vous ni mes sœurs n'aurez à en souffrir. Et comme sa mère l'intert^ogeait pour que le sens de ces paroles lui fût expliqué, elle ajouta : — Ces questions sont inutiles. Il n'est pas besoin que j'y réponde.

LES DAMES DE RIBEAUPIN Î5i — J'aime autant ça, se dit madame de Ribeaupin, qui commençait à comprendre. Le lendemain, le baron Drivonne, porteur des quarante-cinq mille francs, vint la chercher ; ils se rendirent chez Dervaux, à qui la somme fut comptée. Il en donna reçu, ainsi que de celle qui lui avait été précédemment remise. Le contrat qui déclarait madame de Ribeaupin associée du directeur-propriétaire du Diable Boiteux fut rompu d'un commun accord par-devant le notaire qui l'avait précédemment reçu et qui promit de faire les publications légales à bref délai. Par suite de cette rupture, madame de Ribeaupin d'assosociée qu'elle était, devint simple commanditaire, ce qui, en cas de faillite, dégageait sa responsabilité et réduisait sa perte au capital versée en lui laissant, si un recouvrement total ou partiel devenait possible, les mêmes moyens qu'aux autres créanciers. Dervaux reconnut que ce capital s'élevait à la somme de quatrevingt-dix mille francs, déduction faite du montant des étoffes fournies aux dames de Ribeaupin, et il s'engagea à en payer trimestriellement les intérêts. Quant au baron Drivonne, lorsque madame de Ribeaupin voulut lui signer une reconnaissance de la somme qu'il venait de compter à Dervaux, il s'y opposa, en disant : — J'ai un reçu de mademoiselle Charlotte. Cela me suffit. L

CHAPITRE XI UNE JOURNÉE DE PLAISIR En persistant à s'opposer au mariage de Gaston Rivière et d'Adrienne, madame de Ribeaupin obéissait à la haine inexplicable qu'elle nourrissait contre la plus jeune de ses filles. Haine ! le mot semblera peut-être un peu fort. Il est certain cependant que nul autre ne pourrait rendre ce qu'inspirait à cette mère imprudente et peryertie le spectacle des vertus d'Adrienne. Cette enfant modeste, n'ayant d'autre ambition que celle de bien faire et de demeurer pure, ignorant l'égoïsme, toujours prête à se dévouer à qui lui témoignait quelque tendresse, sourde aux excitations qui la poussaient au mal, offrant aux mauvais conseils une résistance insurmontable, n*aimant rien de ce qu'aimaient sa mère et ses sœurs, préférant la solitude aux exhibitions bruyantes qui plaisaient à celles-ci, était comme un reproche vivant toujours suspendu sur les actions 15

 de madame de Ribeaupin. A celle première cause de haine, il faut en ajouter une autre. Pendant longtemps Adrieone avait été la victime des bizarreries, des violenceSy des caprices de sa mère. Traitée comme une servante, dédaignée par ses sœurs, réduite, ainsi que nous le disions eu commençant ce récit, à n'être qu*une Cendrillon, Adrienne s*était contentée d'opposer à des procédés aussi indignes une résignation contre laquelle se brisaient toutes les tentatives faites pour la pousser à une révolte qui les eût à> la rigueur justifiés. Une victime qui sourit et s'offre patiente, irrite bien plus le bourreau qu'une victime qui résiste et lutte avec Ténergie du désespoir. La vertu d'Adrienne constituait le premier grief de sa mère ocmtr e elle. Sa résignation était le second. Enfin madan&e de Ribeaupin tie lui pftrdonnait pas d'avoir déduit sans le vouloir etsâni efforts Gaston Rivière qui^ dans sa peiiaé8> aurait été pour Charlotte un excellent mari* Pour ces motifs, madame de Ribeaupin semblait poursuivre sur sa fille Paccomplifiaernent d'une ven* geance. Elle savait que d'un mot elle pouvait assurer le bonheur d*Adrienne ; mais eUe ne voulait jms que celle-ci fôt heureuse, que son avenir fût fixé^ alors surtout que ses deux atnées vivaient dans l'incertitude du lendemain. Et puis, elle s'irritait de vûir son frère» qu^elle détestait, prendre le parti d'Adrienne contre elle-même^ approuver la conduite de l'enfant et blâmer là sienne. Enfin, il n'était pas jusqu'aux hommagM de Gaston qui ne fussent à ses yeux un* crime dont Adrienne, qui en était l'objet, devait subir le châtiment.

The text on this page is estimated to be only 23.83% accurate

LES DAMBS DE HIBfiAUPlN t$fi Voilà pourquoi une première foi» Gaston avait été éconduit» pourquoi, ea le surprenant à la ferme de Vitlienh>les-Pommea en této«à-tète avec 8a fille , madanôe de Ribeaupin, entrant en fureur» avait déclaré quejamaiâ un tel mariage n'aurait lieu et entraîné Adrieûne loin de Qaatoû. Le lendemain de cet événementf Adrienne a'atlendait à recevoir d'amera reproches, à voir redoubler les sévérités dont elle était Tobjet. Durant la soirée précédente, sa mère avait proféré des menaces peu rassurantes. Rien de ce qu*ell& redoutait n'arriva, car la visite de Dervaux vint changer subitement le cours desiâéM de madame de Ribeaupin et lui fit oublier ce qu'elle appelait les débordements de sa fille. Puis vinrent la lecture et les répétitions du Homard méUmane^ sujets de préoccupations bien faits pour entraîner l'esprit de madame de Ribeaupin loin d' Adrienne. Au milieu de Ces émotions diverses^ la jeune fille parut ôtre oubliée autant que si elle n'eût pas existé^ ^ Elle ne voyait sa mère et ses soeurs qu'aux heures des repas. On ne lui adressait pas la parole^ et, qu'elle entrât lorsqu'on était déjà à table» qu'eUe se retirât alors qu'on y était encore^ nul ne semblait s'en préoccuper. Loin de se plaindre de compter si peu > elle s'en réjouissait. Elle Conservait plus entière la liberté de sea actions* Elle avait pu écrire à son oncle, l'abbé Mérille, afin de le tenir au courant de ce qui s'était pas$é à la ferme de Villiers-les-Pommes et des événem^oto dont ^ éUût témoiu depuis son retour chez sa

 mère. Enfin, elle sortait fréquemment accompagnée de Tune des bonnes sans que Ton parût vouloir s'y opposer, et dirigeait ses promenades vers les avenues un peu solitaires qui bordent la Seine, derrière le palais de rindnstrie. Prévenu par elle, Gaston s'y trouvait quelquefois, et s'il leur était impossible de s'aborder et d'échanger quelques paroles, ils avaient du moins la consolation de se voir. Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Un dimanche, pendant le déjeuner, Charlotte s'adressant à Âdrienne, lui dit : — Nous allons aujourd'hui aux courses. Te convientil d'y venir ? — Quelles courses ? demanda ingénument Âdrienne. — Les courses du bois de Boulogne, donc ! s'écria Estelle. Est-elle ignorante cette petite ! — Le baron Drivonne nous prête sa voiture, reprit Charlotte. C'est une gracieuseté à laquelle nous ne pouvons répondre qu'en mettant de l'empressement à en profiter. Viens avec nous. — Mais ne parattra-t-il pas surprenant que nous nous montrions en public dans la voiture d'un homme qui ne nous est rien ? fit timidement Adrienne. — Incorrigible! murmura Estelle en levant les épaules. Madame de Ribeaupin intervint à son tour : — Je crois, mademoiselle, que vous critiquez la conduite de votre mère. — Je ne la critique pas, maman. J'estime qu'il j a j)lus d'un inconvénient i se promener dans la voiture

LES DAMES DE RIfiEAUPIN f57 du barcm Drivonne. Cela me semble dangereux pour des filles qui, comme nous» n*ont d'autre bien que leur réputation. — Tu crains de te compromettre ? dit ironiquement Charlotte. — Avec cela qu'où nous connaît ! ajouta Estelle. Il y aura cinquante mille personnes, et. nous passerons inaperçues parmi elles. — U suffirait, pour donner prise à la calomnie, qu'une seule nous vit et nous reconnût, répliqua Adrienne. Et elle pensait à Gaston, auquel elle ne voulait pas causer la peine qu'assurément il éprouverait en la voyant dans la voiture d'un personnage qui s'efforçait presque ouvertement de séduire Charlotte. Madame de Ribeaupin s'était jusqu'à ce moment montrée assez calme. Mais lorsque sa fille parla de calomnie, elle ne put contenir un mouvement de colère et d'impatience, et s'écria: — Vous ne redoutiez pas la calomnie lorsque vous accordiez, il y a quinze jours, à M. Gaston Rivière ce rendez-vous que fort heureusement j'ai surpris. Adrienne rougit, mais ne montra ni honte ni faiblesse, et répondit fièrement : — GastonRivièreestmonfiancé; j'ailedroit dele voir. — Malgré ma défense ! hurla madame de Ribeaupin. Actionne, ne voulant pas exaspérer sa mère, garda le silence./ — Vous me devez obéissance, reprit celle-ci, et

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

M LES DAMBS BC RIBBAUPIIf V0U6 roubliez trop souvent. Jusquid)*ai bim iroulu fermer les yeux sur vos actes dlnsubordination. J'es^ pérais que la réflexion et ma clémence vous ramèneraient h des sentiments meilleurs, le vois qu'il n'en est rien, et désormais j'aviserai aux moyens de plier votre caractère. Pour aujourd'hui, j'ai décidé que vous viendriez aux courses avec nous, mes fil|es étant à leur place partout où je les accompagne. Voua viendrez donc. Tenez-vous prête pour deux heures. Adrienne avait écouté sa mère avec respect, fiilais à mesure que celle-ci parlait il était facile de voir s'accrottre l'émotion de la jeune fille. Ses lèvres avaient pftli et sa poitrine se soulevait rapidement. Elle quitta soudain la table pour se retirer. Mais avant de sortir elle s'exprima ainsi : — Les conseils d'une mère sont quelquefois Imprudents, et j'ai dû cesser de suivre les vôtres pour m'en tenir i ceux de mon oncle. C'est en m'inspirant d'eux que je refuse aujourd'hui de vous obéir. Je n'irai pas aux courses, parce que ma place n'est pas dans la voiture du baron Drivdnne. Ayant ainsi parlé, elle disparut. Madame de Ribeaupin se leva pour la suivre. — Elle me brave I Nous verrons... Charlotte l'arrêta : ^ Laissez donc, maman. N'allez pas vous irriter pour avoir raison decette mijaurée. Elle serait capable de vous résister encore. Cela nous ferait une scène désagréable. — Que je tolère une telle révolte !

LES DAMES DE RIBEAUPIN 9M — Bah \ cela ne durera pas, continua Charlotte. On la réduira bien, cette belle personne. 11 suffira de lui trouver un amoureux moins scrupuleux que M. Gaston Rivière et quelque peu entreprenant... Charlotte n'acheva pas, mais elle regarda Estelle et les deux soeurs se comprirent. L'une déjà déchue, Pautre prête à déchoir, elles ne pouvaient tolérer q\i% y eût sous le même toit qu*elles,un ange de candeur et de pureté. Il fallait briser le piédestal et faire rouler l'ange dans la boue où elles*mémes s'enfonçaient chaque jour. Madame de Ribeaupin parut céder aux conseils de Charlotte et reprit sa^lace en murmurant : — Après tout, si ce petit avocat veut nous débarras* ser d'elle, qu'il l'épouse. Elle passait ainsi d*une résolution à une autre avec une extrême mobilité, mobiUté qui était plus encore que ses instincts la cause de ses imprudences et doses faiblesses. Ce n'était pas dans Tunique but de faire assister les dames de Ribeaupin aux courses du bois de Boulogne que le baron Drivonne avait mis ses équipages à leur disposition. Lassé de subir les caprices de Charlotte qui, bien que s'étant promise, continuait, tantôt sous un prétexte, tantêt sous un autre, à retarder le bonheur après lequel il soupirait, il s'était résolu, suivant le conseil de Rochebry. à brusquer le dé« noûment. Il était convenu qu'à l'issue des courses ces dames dîneraient avec le vicomte et lui. En quel endroit? il le leur avait soigneusement caché. Il voulait,

 disait-il, qu'elles eussent tout le plaisir de la surprise qu'il leur réservait. Il devait ce jour-là commettre des folies. Il s'efforçait de toucher le cœur de Charlotte en lui prouvant de combien de prodigalités son amour était capable, et il espérait que le' soleil du lendemain ne se lèverait pas sans que sa constance eût été récompensée. Le secret qu'il taisait, nous pouvons dès à présent le révéler. Depuis quinze jours, il n'était occupé qu'à exaucer les désirs que Charlotte lui avait manifestés. 11 était devenu propriétaire d'un hôtel situé sur l'avenue de Saint-Cloud, non loin des fortifications, et à quelques pas du bois Boulogne. L'hôtel acheté, il Tavait livré aux tapissiers , avec ordre d'y prodiguer tous les raffinements du luxe et du confortable. Madame Benoit, la marchande à la toilette qu'on a déjà vue figurer dans ce récit, s'était chargée de fournir les tapis, l'argenterie, le linge, les dentelles, un trousseau complet et plusieurs pièces d'étoffes, satin, soie et velours. C'était là, dans ce nid capitonné, fantaisie ruineuse, digne d'un vieillard amoureux, que le baron Drivonne devait offrir à dîner à madame de Ribeaupin et à ses filles et remettre à Charlotte l'acte notarié qui la constituait maîtresse de ces lieux. Jeanne, la camériste qui devait passer au service de Charlotte , madame Benoit et Rochebry étaient seuls dans la confidence, et l'on peut croire qu'ils avaient également travaillé tous les trois à seconder les projets du baron : Jeanne, parce qu'elle espérait s'enrichir rapidement dan

LES DAMES D£ RIBEAUPIN 261 l'emploi qui lui était promis, Rochebry, parce qu'il comptait faire participer Estelle à la bonne fortune échue à sa sœur ; madame Benoit, enfin, parce qu'en travaillant à hâter la chute de Charlotte, elle croyait tirer vengeance de madame de Ribeaupin à laquelle eUe ne pardonnait pas de Tavoir jouée lors de la vente du mobilier de Florence Bakson. A deux heures de Taprës-midi, madame de Ribeaupin et ses filles étaient habillées prêtes à monter en voiture. Estelle radieuse allait et venait^ récitant des fragments du rôle de la Fée Biribi, dont elle avait commencé l'étude. Charlotte, écrasante de beauté brutale et hardie, était sombre, comme si elle eût pressenti le désastre qui devait la frapper dans son honneur et de son consentement à la fin de cette journée. Quant à madame de Ribeaupin, il eût été difficile de dire quelles préoccupations Tabsorbaient. Elle était silencieuse depuis qu'Adrienne, peu d'heures auparavant, avait refusé de lui obéir. Tout à coup, Jeanne entra précipitamment. — Madame la baronne, mesdemoiselles, la voiture est arrivée. C*est splendide. Quatre chevaux, des jockeys en culotte grise, en velours bleu de ciel, avec des franges d'argent. Toute la rue est en émoi. Estelle se précipita vers la croisée : — Elle a raison, fit-elle, après avoir jeté un coup d'oeil au dehors. On va joliment nous regarder. Madame de Ribeaupin suivit l'exemple d'Estelle et fut éblouie. 15.

The text on this page is estimated to be only 12.37% accurate

^d LES hXlUB I3E RIBEAUPIN '^ Ah ! le baron fait bidn les choses, dil>eUe à Char« lotta, qui n'avait paft bronché et demeurait ippasaible, Viens donc voir le bel équipage, -*< C'est inutile puisque nous allons y monter, répondit^lle. — Partons 1 partons I s*écm Estelle. Sur le trottoir, devant la porte coch^re, ptueieurg passants s'étaient attroupés autour de l'élégante calèche qui ne portait ni diverses ni armoiries, mais simplement un C et un R enla;?és, sous une couronne de baron. Charlotte fut seule à remarquer ce détail. Les trois femmes traversèrent la foule et s'installèrent» au milieu d'un murmur^ dont elles ne comprirent pas le sens véritable. Il y avait dans ce groupe quelques hommes en blouse dont les réflexions nV valent rien de sympathique. En ce moment . le laquais qui avait ouvert la portière et abaissé le marche-pied remit un billet à Cliarlotte. EUe l'ouvrit en tremblant, le lut à la bâte et roi^it de plaiair. — Qu'est-ce donc ?. demanda sa sœur. -^ Le baron me rappelle que nous dtaona avec lui, répoadit*elle froidement. Elle mentait. Le billet du baron Drivonne était ainsi conçu : « Adorable Charlotte, voilure, bêtea et gens vous appartiennent* Agréez-les comme le premier des hommages d'un amour qui mettra sa gloire et son bonheur à exaucer tous vos désirs, » -**• Les ordres de mademoiselle ! demanda le valet de pied.

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

L£S DAMES DE RIBEAUPIN 16S — ALongchamps! La voiture s'ébranla et les chevaux prirent le trot, tandis que les jockeys faisaient claquer leurs fouets à manches courts, garnis de rubans bleus. Comme on débouchait de la rue Marignan sur l'avenue des Champs-Elysées, encombrée d^jà de véhicules de toute espèce, un grand break, aUelé de deux chevaux fringants qui venait de la place de la Concorde rejoignit la voiture des dames de Ribeaupin. Sur le siège de devant étaient assis élégants et superbes, le baron DHvonne, qui conduisait, et Rochebry ; sur le siège de derrière, deux domestiques à la livrée du baron. Charlotte adressa à ce dernier un sourire qui lui parut plein de promesses. — Nous allons en avant pour retenir votre place sur la piste, iltril à demi-voix au moment où les deux équipages se trouvèrent à côté l'un de l'autre. — Il y a un panier de Champagne dans le caisson, s'écria Rochebry on envoyant un baiser à Estelle. — M. de Rochebry est un peu léger, objecta madame de Ribeaupin. — Il manque peut-être de tenue; mais il est si obligeant! répliqua Estelle. Sans lui je ne serais pas au théâtre. On filait rapidement entre les véhicules de toute espèce qui se rendaient aux courses. Les fiacres étaient mêlés aux équipages armoriés — Parisiens et provinciaux confondus. La plupart des femmes portaient des toilettes luxueuses. Toutes semblaient jolies et jeunes,

 Le ciel était bleu, le soleil étincelant. A travers des nuages de poussière, on voyait miroiter les harnais des chevaux, les mors d'acier, le vernis des voitures. L'Arcde-Triomphe se découpait sur l'horizon avec ses lignes grandioses et ses statues colossales. Au loin, dans la poudre d'or qui voltigeait dans Fair, on pouvait contempler par-dessus les arbres du bois de Boulogne les hauteurs qui bordent la Seine. Au moment où l'on entrait dans le bois, on était agréablement impressionné par la brusque transition de cette atmosphère brûlante à un air plus frais, tout parfumé de saines émanations. Après un trajet d'une demi-heure environ, la voiture des dames de Ribeaupin arriva dans la plaine de Longchamps, franchit l'enceinte réservée, et, lancée à travers la prairie, vint se ranger contre les barrières qui protègent la piste à quelques pas du break du baron Drivonne. Les courses venaient de commencer. Entre une double haie de curieux, adossés les uns contre les tribunes, les autres contre les voitures placés sur plusieurs rangs, passaient, lancés à toute vitesse, des chevaux grands et maigres, montés par des jockeys vêtus de soie de diverses couleurs. Au moment du départ, la foule, comme un flot, de mer brusquement soulevé, s'était précipitée avec bruit pour les voir de plus près. En même temps, le murmure de cent mille voix s'était aocru et allait en grandissant,. à« mesure que se dessinaient les chances de chacun des concurrents.

LES DAMES DE RIBEAUPPff 365 — C'est Miss-Aurore qui est en tête. — Néron va la dépasser. Le jockey de Spartaeus n'a pas tous ses moyens. — Néron se dérobe. — Miss-Aurore tient toujours. Dix louis pour MissAurore. — Je les tiens pour Jeannette. — Bravo Jeannette ! Elle les distance tous. — Non, c'est Miss-Aurore. — Non, c'est Jeannette. Un bruit de tonnerre ébranla le sol. Les chevaux, lancés comme une avalanche, fouettés à tour de bras par leurs conducteurs, repassèrent comme un éclair devant les tribunes. Le second tour de la piste commençait. Alors le murmure devint tel qu'on ne s'entendait plus. Dans les tribunes, dans la prairie, sur les voitures, de toutes pstrts, on ne voyait que gens dressés sur la pointe des pieds, le nez en Tair^ suivant de l'œil la cavalcade vertigineuse. Puis une immense clameur se fit entendre. Des applaudissements éclatèrent. Jeannette arrivait première, battant d'une demi-longueur Miss-Aurore épuisée. Les chevaux revenaient du côté de l'enceinte du pesage. La piste fut envahie, Jeannette entourée, applaudie, protégée à grand'peine, elle et son jockey victorieux, par deux palefreniers. Pendant l'intervalle qui s'écoula entre la première et la seconde course, le côté des voitures reçut la visite des curieux placés dans les tribunes. On ne cir

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

tM LEB DAHB8 DE RIBftAUP(N culait qu'avec peine. De beaux Jeuntg gens pitnpants, une rose à la boutonnière, portant en sautoir une courroie qui retenait l'étui de leur lorgnette, passaient entre les voitures, cherchant du regard^ parmi les femmes, un visage ami. Les Dames aux Camélias, — on les appelait encore ainsi^ — faciles à reconnaîtra, étaient surtout fort entourées. Dans les groupes formés autour d'elles, on riait bruyamment. Les bouquetières essayaient d'approcher pour vendre les fleurs qu'elles portaient dans des petites corbeilles^ On commençait à boire et le bruit des bouchons arrachés aux bouteiUes, des verres choqués entre eux, s'ajoutait au brouhaha générai. Assises dans leur voiture, qui exdtait tout autant qu'elles-mêmes Fadmlration générale, Estelle «t Charlotte contemplaient ce spectacle sans remarquer la curiosité dont elles étaient l'objet, sans entendre les commentaires auxquels elles donnaient lieu. Leur présence causait un certain émoi parmi la foule des habitués de ces sortes de fêtes. Qui étaient^elles? d'où venaient*elies f appartenaient-elles à la catégorie des filles qu'on paye ou k la troupe rare et privilégiée des riches héritières ? Autant de questions qui se pressaient sur toutes les lèvres. Drivonne et Rochebry, qui avaient mis pied à terre pour se rapprocher des demoiselles de RibeaupiD, Jouissaient de leur émotion et des éloges inspirés par la beauté, Téléganee et le luxe de leurs maîtresses. Ils étaient debout auprès de la voilure, acooiidée l'un

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

LES DAMES DE RiBfiAUPIN 267 à la portière droite, l'autre k la portière gauche, afin de prouver qu*ils tenaient de très- près aux deux reinaa de la Journée. A leur tour, leurs amis, pour montrer au vulgaire qu'ils connaissaient les heureux adorateurs de ces belles personnes, s'empressaient de venir leur serrer la main. Drtvonne et Rochebry firent ce jour-là beaucoup d'envieux. Quant k madame de Ribeaupin, nous aurions voulu pouvoir dire qu'elle se montrait heureuse et fière du succès de ses filles. Malheureusement, il n'en était rien. La foule, la chaleur, la pous» sière, la nouveauté de ce spectacle l'avaient comme abrutie. Elle n'entendait plus qu'une rumeur confuse, ne voyait plus que des nuages. Sa face était écarlate» ses yeux somnolents, et ses (illes ne se préoccupaient pas plus d'elle que si elle eflt été loin de là. ** Voilà Florence Bakson ! dit tout à coup Charlotte en désignant un petit coupé qui venait de se placer k quelque distance. -^ Où donc? demanda vivement Rochebry. Estidle lui pinça le bras et lui dit k voix basse : — Si vous la regardez, vous pouvez renoncer k me voir. » Une femme k pied , traînant derrière elle des flota de mousseline et de soie, pa^sa au bras dHm gros per^ sonnage. C'était madame Benoit qu'esoortait son marf. A l'aspect des dames de Ribeaupin, elle fit un mouvement pour s'approcher d'elles. Mais elle renonça k ce projet et se contenta d'échanger un sourire avec le baron Drivonne. Bn ce moment,

 Kochebry fit le tour de la voiture et s'approcha da baron. — La mère Bibeaupia est profondément ridicule avec sa capote blanche et sa face apoplectique. On va se moquer de nous. — Ceux qui riront voudraient bien être à notre place, répondit Drivonnesur le même ton. — C'est égal, continua Rochefory, sa présence n'ajoutera rien à la gaieté de notre dîner. S'il y avait moyen de la perdre en route... — Comment faire? — Je vais y réfléchir. En attendant, allons voir l'enceinte du pesage. Drivonne fit un signe d*acquiescement, dit up mot à Chai'lotte et à Estelle qui se levèrent. Il ouvrit la portière et les aida à descendre. La première prit son bras ; la seconde le bras de Rochebry. Us allaient s'éloigner : — Et maman ! s'écria Estelle. — Elle s*endort, répondit Rochebry. Laissons-la tranquillement faire son somme. Les domestiques veillent sur elle. Ils se dirigèrent en traversant la piste vers l'enceinte du pesage, qui s'ouvrit devant eux lorsque le baron eut montré les cartes dont il s'était muni à l'avance. Là, on respirait un peu plus librement; il était possible de circuler. Le baron en profita pour essayer de connaître les impressions de Charlotte. -^ Êles*vous sati^aite, lui demanda-t-il,, et doutez vous encore de mon amour?

LES DAMES DE RIBEAUPIN 269 Qu*avez-vous fait pour me le prouver? fit-elle froidement et d*ua air disirait. U la regarda avec surprise. — Cette voiture, ces chevaux ! Ma foi ! je pense que vous n*y avez aucun mérite. Vous êtes riche. D'ailleurs, c'est autant votre orgueil que le mien que vous avez voulu satisfaire. Vous êtes très-flatté de vous montrer avec moi parmi ce monde, et vous jouissez, pour votre argent, de l'effet que j'y produis. — Cela diminue-t-il en quelque chose le désir que j'ai de vous plaire? fit le baron avec un accent de reproche. — La ! la ! reprit Charlotte en souriant, ne vous attristez pas. Si vous voulez toute ma pensée, je suis contente; et touchée des attentions que vous me prodiguez. Le baron devint radieux. Charlotte, sous ses apparences de froideur, contenait une joie indicible. Les passions malsaines qui depuis si longtemps s'agitaient dans son cœur étaient déchaînées. Elle se voyait l'objet de tous les regards, de mille hommages muets, de convoitises qui étaient pour elle non une idjure, mais la consécration éclatante de sa beauté et de son |>ouvoir. Rochebry se rapprocha du baron Drivonne et lui dit: — Retournons sur nos pas. Nous avons produit notre effet et Estelle meurt de soif. — Moi aussi, fit Charlotte qui avait entendu la fin de la phrase.

The text on this page is estimated to be only 23.32% accurate

9TO LBS DÀMEft Dl RIBBAUPIN A trâTers la foule, d'instant en instant plui oooipacte, ils revinrent lentement ▼•ri la voiture sur les coussins de laquelle madame de Ribeaupin dormait profondément. Ces demoiselles reprirent leur place. Sur un signe de Rochebry, un domestique ouvrit l'un des caissons du break, en retira une botte enfer*blane, contenant de la glace et six bouteilles de vin de Cham** pagne. Avec une dextérité qui prouvait l'habitude qu'il avait de ces sortes d'exploits, le vieomte oassa le goulot de l'une des bouteUles et remplit plusieurs verres du liquide écumeux. H les offrit à Bstella et à Charlotte. Puis, réveillant brusquement madame de Ribeaupin: «>-* Tenes, baronne^ fit^l, void qui voua remettra. — le vois que j'ai dormi, dit madame de Ribeaupin en ouvrant les yeux et en prenant machinalement des mains du vicomte le verre qu'il lui présentait* Elle but avec avidité. *— C'est exqiûs, s'éoria'^t^elle. Kncore I La coupe de cristal fut remplie de nouveau et de nouveau vidée. Madame de Ribeaupin répéta t •^ Encore ! Rochebry hésitait. Mais un sourire passa sur ses lèvres. — Pourquoi pas ? se demanda-t-il. - Et pour la troisième fois il versa k madame de Ribeaupin la liqueur rafraichissante, mais capiteuse. L'effet que Rochebry en attendait ne tarda pas à se produire. Madame de Ribeaupin se mit à parler avec

The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate

LBS DAMES DE RIBEAtPIN 971 uaê étrange volubilité. Elle orielt, riait, Be levait, se démenait, et son regard se promenait avec hardiesse sur les passants. Pute elle devint très-p&le, demeura assisey Immobile et murmura : — J'ai mal au cœur. IsMle» q/iÂ suivait avec dtteation la course, entendit ces mots. '-^ Maman, es*ta malade? demanda-^t^elle. Charlotte, le baron Drivonne et Rochebry se retournèrent. — Ces trois verres de Champagne vidés coup sur coup I objecta le dernier. «

S7â LES DAMES OE RIBEAUPIN une voiture fermée, voulait bien se charger de ramener madame de Ribeaupin. — De cette façon ajouta-t-il, rien ne sera changé dans notre programme. Il n'y aura qu'une femme de moins. Madame de Ribeaupin, qui ne disait mot, descendit de la voiture avec la plus grande peine, soutenue par Drivoiine el par Rochebry. Elle n'avait plus conscience de ses actions. Le coupé de madame Benoit s'était rapproché. La marchande à la toilette, souriant de manière à prouver combien cet incident — humiliant pour madame de Ribeaupin et qui livrait complètement Charlotte et Estelle à la merci des deux libertins —la réjouissait, ouvrit elle-même la portière, La malheureuse baronne fut installée tant bien que mal. Madame Benoit monta. Charlotte lui adressa des remerciements et lui dit : — Ma plus jeune sœur est demeurée k la maison. Vous n'aurez qu'à confier notre mère à ses soins. — Soyez sans inquiétude, mon cœur, répondit la vieille coquine. Et s'adressant à son mari qui venait de céder sa place à madame de Ribeaupin, elle ajouta : — Vous prierez Florence Bakson de vous ramener. Et surtout, pas de libertés avec cette demoiselle. M. Benoit accepta, humble comme un petit enfant, l'observation de sa femme ; il se perdit la foule, cherchant Florence de tous les côtés. Le coupé de madame Benoit se mit en route, s'avançant lentement afin de

 ne causer aucun accident. Bientôt les chevaux, trouvant plus d'espace devant eux, h&tèrent le pas et ne tardèrent pas à disparaître. — Emballée, la vieille ! souffla Rochebry à l'oreille du baron Drivonne. — Voilà un fâcheux accident, disait en même temps Estelle à sa sœur. — Cela vaut mieux, répondit froidement celle-ci. Estelle la regarda étonnée, mais Charlotte ne jugea pas utile d'expliquer sa pensée. 11 était cinq heures. Les courses finissaient. De toutes parts les spectateurs regagnaient leurs voitures. D'autres, venus à pied, se mettaient en route à travers les allées du bois pour atteindre la station du chemin de fer placée au rondpoint de l'avenue de l'Impératrice. Les équipages s'ébranlaient, prenaient la file et roulaient avec ordre au milieu du tumulte, dans la direction de TArc-deTriomphe. Les gardes à cheval, les sergents de ville veillaient à la sûreté de chacun. Drivonne et Rochebry, ayant renvoyé leur break, étaient montés dans la calèche offerte à Charlotte. Ce fut le dernier coup porté à la réputation des demoiselles de Ribeaupin. Personne ne doutait plus qu'elles ne fussent les mattresses des deux hommes qui étaient auprès d'elles. Le brillant équipage soulevait sur son passage autant de murmures que de flots de poussière. Drivonne . et Rochebry avaient le sourire aux lèvres ainsi qu'il sied à des triomphateurs. Estelle ne comprenait pas l'infamie de sa situation et bravait^ par ses regards,

The text on this page is estimated to be only 18.52% accurate

»4 LES DAMES DB RIBBAUPIN les cuiieux qui k dévi»ageaieat. Quaat à Cbarlotte^ elle semblait perdue dans ses réflexions et iosensible au tumulte qui débordait autour d'elle. Ld voiture gagna l'Arc^'de-Trioinphe» s'engagea sur l'avenue des Champs-Elysées qu'elle parcourut deux foiâê 11 est de mode, au retour des coursM de Longobampa, de parader longuement sur cette promenade» Tune des plus splendides qui existent au monde» A six heufes, le baron Drivonoei ayant donné ordre à ses genSf les chevaux prirent la route de Saint^CIoud. Sur cette routei quelques mètres avant les fortifications ^ 8*éle« vait une demeure élégant«i préoédée d'une oour sablée» La grille d*enti^ était Qanquée de deux petits parité Ions de brique. On descendit soud une marquise vitréOi devant un perron de marbre qui donnait accès dans ThAteL Au moment od Charlotte m Estelle mettait i»ed à terre» Jeanne appftrut devant elles» ~ Vous ici I s'écria Charlotte. --* Je suis désormais au service particulier de ma^ demoiselle^ répondit la sémillante soubfstte» . ^Vous voiâ ohex vous« belle Charlotte^ ajouta Drivonâeé Veuilles faire connaître vos ordres* Charlotte s'arrêta une minute sur le perroû, comme si elle eût hésité à franchir le seuil de cette demeure où devait se consommer la ruine de son honneur. A quelques pas d'elle se tenaieût Ëstdie et Roehebry. SUe les regarda ; elle regarda le baron. Puis tout d'un 00iQ>9 ayant fait le gei^ énergique qui dénote les /

LES OAHBS DE RIBEAUPIN 275 grandes résolutions, elle se retourna vers son amant, lui tendit la main ei dit en souriant : — Allons ! il n*y a pas moyen de vous résister I Elle pénétra dans son nouveau domaine. Tous la suivirent.

CHAPITRE XII ADRIENNE S'ENFUIT Navrée encore au souvenir de Taltercation qui avait eu lieu le matin entre elle et sa mère, Adrienne, durant cette après-midi^ était restée dans sa petite chambre, livrée aux douloureuses réflexions que devait lui inspirer son infortune. Elle n'éprouvait aucun repentir. Elle se disait qu'elle avait sagement agi et que sa fermeté serait désormais pour elle un sûr préservatif contre les rigueurs de sa mère. Plusieurs heures s'étaient écoulées ainsi. Puis, pour chercher dans Toubli quelques consolations^ elle avait écrit à son oncle et à Gaston, goûtant un charme indicible à laisser courir sur le papier sa main interprète de sonpœur. Tout à coup un violent coup de sonnette retentit dans l'appartement. Elle prêta l'oreille, se demandant qui 16

 pouvait venir en ce moment. La sonnette se fit entendre de nouveau. — M'a-t-on laissée seule ? s'écria-trelle. Elle se leva, courut et put remarquer, en traversant l'appartement, que tous les domestiques étaient sortis. Elle ouvrit et recula vivement. Trois personnes étaient devant elle : madame Benoit soutenant d'un côté madame de Ribeaupin que le concierge soutenait de l'autre. La baronne était à faire peur. Ses vêtements en désordre, sa capote de crêpe blanc froissée, écrasée sur sa tête, ses yeux éteints, sa face morbide, tout indiquait en elle la victime d*un horrible accident. — Ciel ! qu'eSt-11 âtrivé ? fe'écriâ AdWenne oubliant tous ses griefs. Les chevaux se sont emportés ? Mes sœurs t.. . — Ne vous alarmez pâs, ma bellô enfant, répondit madame Benott. Vos chères soeurs sont en joyeuse compagnie et je me suis chargée de ramener votre mère qui à eu le grand tort d'abuâer du vin de Champagne. Un hoquet s'échappa de la bouche ^e madame de Ribeaupin comme pour confirmer l'assertion de h Benoit. — Et mes soèurs ont toléré que ma mère revint seule dans cet état ? — Voilà qui n'est pas gentil pour moi, ma mi* gnonne, reprit la Benoit. Elle n'est pas revenue seule, votre mère, puisque j'étais avec elle. Quant à vos

The text on this page is estimated to be only 24.10% accurate

LES BAVES DE RIBEAUPIN yre soeurs, elles ont bien vu que ce D*était là qu'un accident assez béte qui ne pouvait avoir de suites graves. Elles n'ont pas cru devoir quitter le baron Drivonne et le vicomte de Rochebry avec qui elles dtnent aujourd'hui. Adrienne, indignée et épouvantée à la fois, se couvrit le visage en gémissant, — Conduisez-nous à la chambre de la baronne, lui dit alors madame Benoit. Nous la déposerons sur son lit, ce qui lui sera plus salutaire que vos larmes. Adrienne obéit. Quelques instants après, madame de Ribeaupin s'assoupissait entre deux draps, et la con*derge s'échappait pour aller raconter à tout le quartier que la baronne était rentrée ivre, sans ses filles, et que celles-ci dînaient en tête-à^tète avec deux céli*» bataires connus pour la légèreté de leurs mœurs» — Vous n*avez qu'à la laisser dormir, ajouta alors madame Benoît. Si^ par hasard, elle se réveillait, faiteslui boire du thé, toujours du thé et encore du thé. Elle n'en consommera jamais trop. Je connais ces indispositions, moi. Une bonne nuit, et U n'y paraîtra plus, C'est ce que nous appelons une petite culotte. * Adrienne' baissa la tète pour cacher ses pleurs qui redoublaient. -^ Je voudrais être homme, reprit bientôt madame Benoit en minaudant, et me trouver à la place de votre mère pour avoir le plaisir d'être soignée par une garde-malade telle que vous. Peste! quels yeux I quelle bouche ! Des dents, des dievaux et de la

 tournure ! Ma petite, avec ces agréments-là tous roulerez carrosse comme vos sœurs quand il vous plaira, et si vous voulez... Adrienne releva son chaste front et darda sur la Benoit son grand beau regard. -— Je crois, madame, que vous vous trompez ! — Gomment, je me trompe ! balbutia la marchande à la toilette. — Vous croyez parler à une autre ! — Quoi I je vous scandalise parce que je constate que vous êtes belle, très-belle. Mais je sais des hommes qui payeraient cher pour être regardés par ce regard là ! Et vous restez à la maison, petite sotte ! Allez donc étaler tout cela au grand soleil et vous jugerez vous-même de Teffet que vous produirez. — Assez ! madame ! s'écria Adrienne. La Benoit leva les épaules. — Allons I votre éducation est à faire. Mais vous y viendrez comme les autres. Ce jour-là, rappelezvous madame Benoit. Je suis femme à vous donner un bon conseil, ou plutôt à vous le vendre, car dans ce monde on ne doit rien, donner, tout a son prix. Le cynisme de ce langage laissait Adrienne confon-», due. Mais elle avait pris le parti de ne plus rien répondre^comprenant que c'était le seul moyen d'avoir raison de la loquacité de cette traficante de chair humaine. La Benoit, en effet, s'arrêta d'elle-même, et, après avoir de nouveau rassuré Adrienne sur Tétat de madame de Ribeaupin, elle se retira en souriant mécham

LES DAMES DE RIBEAUPIN 281 ment. Restée seule, Adrienne passa ses maios sur son front comme pour se convaincre qu'elle n'était pas la proie de quelque horrible cauchemar. De ses lèvres tremblantes sortirent ces mots : — Insultée par cette misérable ! ma mère dégradée 1 mes sœurs déshonorées! £t être seule, sans appui» sans secours!... Et éclatant en sanglots, elle tomba sur ses genoux devant le lit sur lequel était étendue, ronflant avec un grand bruit, celle qu'elle n'osait plus appeler sa mère. Un peu plus tard, les domestiques rentrèrent, à l'exception toutefois de Jeanne, retenue ailleurs, on sait où. Madame de Ribeaupin reçut tous les soins que nécessitait son état. Vers dix heures elle ouvrit les yeux et la bouche. Elle prononça quelques paroles sans suite qui prouvaient qu'elle n'avait pas gardé la mémoire des événements de cette journée. Puis elle se rendormit. On la laissa seule. Adrienne eut la douleur d'entendre du côté de la cuisine de bruyants éclats de rire. C'étaient les domestiques qui se moquaient à qui mieux mieux de Faccident arrivé à madame la baronne, ivre comme deux Polonais, disait le bel esprit de l'antichambre, et qui commentaient à leur manière l'absence prolongée d'Estelle et de Charlotte. Autant pour soigner sa mère que pour attendre ses sœurs, Adrienne fut debout durant toute la nuit. Elle allait de la chambre de madame . de Ribeaupin à la croisée qui donnait sur la rue, épiant les moindres bruits et en proie à une émotion telle qu'elle ne sen*' 16.

The text on this page is estimated to be only 23.29% accurate

«SI LES DAMBS DE RIBEAUPIN tait pas ta fitigoe. A six heures du matin» sa mèra dormait toujours et ses sœurs n'étaient pas rentrées. Alors, un grand trouble s'empara d'elle. Elle vit l'infamie dégradante installée sous son toit, le nom de ton père déshonoré, sa mère prêtant complaisammoit les marna aux dérèglements de ses sœurs. — Je ne peux vivre ici plus longtemps^ se dit«>oUe. Mais où aller f Comme dans up rêve charmant appamt à son ima» gination le paysage enchanté au sein duquel était située la ferme de Villiers«*les*Pommes. L'air était rempli de fraîcheur et de parfams. Les prairies se déroulaient au soleil comme des tapis moussus et fleuris. La chanson des bergers, le cri de Talouette, les mugissements des bœufs se confondaient dans le solennel murmure qui s'élevait des champs inondés de chaleur et de lumière, '«i» Oh ! vivre Ih I pensait Adrienne, ne plus voir Paris, ni ses oorruptions^ ni sa fange I Obéissant à un mouvement plus fort qu'elle, elle couvrit sa tète d*0Q chapeau et d'un voile épais, s'enveloppa dans un chÂle, et, ayant jeté dans un petit sac de nuit les objets auxquels elle tenait le plus, elle s'enfuit de la maison avec le dessein de se rendre à la ferme de Guillaume Rondet. L'air frais du matin apaisa son imagination et son cœur. Elle put, tout en marchant, apprécier plus sainement sa situation ; ajiant changé de dessein, elle se dirigea vers le couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où elle espérait I>eii60ntrer l'abbé Mérille, Cette jeune fille voilée qui,

The text on this page is estimated to be only 17.46% accurate

LES DàMëS de RIBËAUPIN 383 de grand iQétin, parcourait les quaia encore peu animé» attira plusieurs fois l'attention des passants. Mais au** cun ne se douta qu'une grande douleur gonflait cette âme ^^ âme d'enfant mûrie par la souffrance. Sept heures sonnaienf aux horloges du faubourg Saint**Jacques au moment où Adrienne franchit le seuil de la petite chapelle attenant fu couvent des Carmélites. L'abbé Mérille était debout devant l'autel et célébrait la messe. Quelques pert^onnes pieuses y assistaient. Les religieuses, placées derrière la grille qui les cachait à tous, psalmodiaient d'une voix monotone et douce l'office du matin. Adrienne sentit son àme soudainement rassérénée et fortifiée* Elle n'ou-" blia pas sa douleur, mais elle fut remplie de oour^ige pour la supporter. KUe pria aveo ferveur pour ceux même qui la faisaient souffrir. Quant à l'abbé Mérille, ce ne fut que lorsque^ la messe étant finie, i] se retourna vers les fidèles pour les bénir qu'il reconnut sa nièce. En la voyant ainsi seule à cette heure matinale, il éprouva une surprise telle que les parole» latines qu'il prononçait s'arrêtèrent sur ses lèvres» '^ Quel nouveau malheur est «il arrivé? se demanda* t-'il. Il parvint cependant à se remettre, termina ses prières, rentra dans la sacristie» et, n'eyant pris que le temps nécessaire pour quitter ses ornements sacer** dotaux, il traversa la chapelle, et^oignit d'un geste à sa nièce de le suivre et l'emmena çhe« lui où elle put lu

 répéter les événements de la veiUe, non qu'elle les eût vus dans tous leurs développements^ mais tels quelle ^es avait compris. Elle peignit avec émotion la nuit terrible qu'elle avait passée, prodiguant des soins à sa mère en attendant ses sœurs, les combats qui s'étaient livrés en elle. Elle apprit à son oncle quelles réflexions et quelles craintes l'avaient déterminée à fuir la maison maternelle, (Revenue une maison où il n'y avait plus de place que pour le vice. L'abbé Mérille écouta ce récit avec plus de douleur que d'indignation. — Pauvres femmes ! disait-il, elles ne savent ce qu'elles font. Mon Dieu ! pardonnez^leur, ouvrez leurs yeux, accordez-leur la force du repentir. Quant à toi, ma fille, ajouia-t-il en s'adressant à Adrienne, tu as sagement agi. Tu ne pouvais plus vivre auprès de ta mère. Seulement qu'alions-nous faire ? Je ne peux te garder ici, tu vois comment je suis logé, ce n*est ni grand ni confortable. Et il montrait à Adrienne son petit appartement pauvre et nu comme une cellule de moine. — Prier mes bonnes sœurs de te garder durant quelques semaines, reprit-il, assurément elles ne refuseraient pas de te laisser vivre parmi les postulantes. Mais ce ne serait pas bien gai pour toi, ma chère mignonne I — Mon onde, interrompit Adrienne, il ne s'agit pas de savoir ce qui est gai ou non. Ma position est assez triste pour que je n'aie en ce moment aucun désir de me réjouir, et je n'aurais pas plus de répugnance à

LES DAMES Dfi RIBEAUPIN 285 entrer provisoirement chez les Carmélites qu'à retourner chez ma mère. Mais je crois que ce n'est point à ce parti que je dois m'arrêter. — Auquel donc t'arrôteras-tu? demanda l'abbé Mérille. — Si je ne devais pas être la femme de Gaston, c'est-à-dire si j'avais à me préoccuper sérieusement de mon avenir, je vous demanderais, mon oncle, de me fournir les moyens de travailler, afin que je ne fusse à charge à personne. Mais puisque mon mariage est décidé, je n'ai qu'un désir, c'est de passer loin de Paris le temps qui me sépare du jour où il pourra se réaliser. Jusque-là, mon oncle, envoyez-moi à la ferme de Villiers-les-Pommes. — Tu veux retourner chez Guillaume I — On y est si bien, mon oncle ! J'ai gardé de la maison et de lui un souvenir si doux ! — Parce que Gaston est venu t'y voir, fit l'abbé Mérille avec un sourire à la fois ironique et bienveillant. — Oh I mon oncle ! — Ce qui m'a même valu de la part de ta mère l'accusation de favoriser vos jrendez-vous I Comprends donc, ma chère fille, que je ne peux, puisque tu viens te placer sous ma protection, t'envoyer à Villiers-lesPommes si Gaston doit y aller fréquemment pour t'y voir. — Quel mal commettons-nous, mon oncle .^ demanda vivement Adrienne.

The text on this page is estimated to be only 22.03% accurate

U6 LKI DAM6a DB RlBBAUPIIf •^ Aucun, mon enfant, aucun, asBuréroent; mais il n*e8t pas convenable» alors surtout que tu ei loiii de la famille, que tu reçoives ce jeune homme. — Puisque je dois Tépous^p ! — Mais jusque-là on jasera ! -*«" Qui T Guillaume Rondet, ses domestiquas ? L'abbé Mérille se grattait le front aveo embarras. La logique de sa nièce le prenait d'autant plus en défaut qu'il était obligé de reconnaître à part lui qu'elle avait raison, et que, ne pouvant plus compter sur sa mère, elle n'outrepassait pas ses droits en oherohant par tous les moyens à se rapprocher de Thomme qui devait être son mari, c'est«k»dire son protecteur, — Eh bien ! soit, s'écria le bon prêtre, tu partiras aujourd'hui même pour Villiers-iee^Pommes. Je t'y acoomp^igaerai et je te placerai moi-même sous la protection de Guillaume. Seulement promets*»moi que Gaston et toi vous serez prudents. -^ Soyez sans inquiétude, mon onde. D'ailleurs, Gaston ne viendra pas plus d'une fois par semaine et nous voulons bien que Guillaume soit toujours présent à nos entretiens. -^ Oh 1 chère petite, ce n'est point là ce qui est né^ eessaire; ce quej'appal^ de la prudence, oe quiim>porte, o*est que vous ne vous montriez paa aux habitants du village, ç*est que..» — Mon oncle, interrompit Adrienné, ne savez-vous pas que les amoureux recherchent la solitude ? — Je l'ignorais, répliqua ingénument l'abbé.

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

LB9 DAMË!(Dfi HtBËAtJPl^ 287 Ce court entretien laissa Adrietiné presque consolée. La certitude de retourner b la ferme de Villiers^les* Pommes, de revoir l'atni Ouillaume, était pour elle le meilleur des remèdes. Elle attendit durant le Jour cheai son oncle que Theure do départ fût arrivée. Dans raprëft»midi, l'àbbé Mérille et sa nièce montaient en w«gon. Mais avant de quitter Paria, Tabbé avait eu soin d'écrire à sa KBUr afin de la rassurer sur le sort d'Adrienne. II était sept heures environ quand nos voyageurs arrivèrent à la ferme* La journée avait été chaude et maître Guillaume, en attendant l'heure de son souper, respirait la fraîcheur des prairies â*où le soleil venait de se retirer. *^ Monsieur Tabbé ! mademoiselle Adrienne ! s'écriat-il en voyant une voiture s'arrêter brusquement de» vant sa maison, vous ici, et sans m*avoif annoncé votre arrivée 1 — ' A quoi bon T demanda Adrienne en s'appuyant pour descendre de voiture sur la forte et loyale main du fermier. — A quoi bon I mais n'eût-cê été qué pour trouver un souper meilleur que celui que vous allez être obligés de partager avec moi ! — Mon cher Guillaume, lorsqu'on vient de Paris aux champs il n'est pas de souper, si modeste qu'il puisse être, qui ne soit excellent. Et Adrienne, parun retour i::volj;Uairo sur le passe, revit Tun de ces repas fins et luxueux auxquels die avait assisté chez sa mère et qui avaient entraîné à

 leur suite tant de maux, tant d'amertumes. Une larme roula de ses yeux sur ses joues pâlies. — Vous pleurez, mademoiselle, s'écria le fermier qui s'était rapproché de l'abbé Mérille. — Mon cher ami, dit ce dernier d'une voix grave et pénétrante, ne soyez point surpris de ces larmes. Notre chère Adrienne n'est pas heureuse. Elle a dû quitter la maison de sa mère et de ses sœurs, avec lesquelles elle ne peut plus, elle ne doit plus vivre. Elle a pensé à venir chez vous et je vous la confie. Le fermier s'avança vers Adrienne et d'un ton simple et franc il lui dit : — Puisque, au milieu de votre peine, vous avez songé à venir chez moi, c'est que vous m'aimez un peu. — Oh I de tout mon cœur. — S'il en est ainsi, et puisque vous êtes orpheline, permettez-moi de vous tenir lieu de père. Adrienne, émue et touchée, resta un instant sans répondre. Elle regardait tour à tour son onde et Guillaume 'Rondet. Puis sa petite main tomba dans celle de ce dernier, et elle murmura ces mots : — Je le veux bien. Elle se sentit attirée et pressée contre la robuste poitrine du fermier, et elle comprit que désormais eUe aurait en lui le plus habile et le plus dévoué des protecteurs.

CHAPITRE XIII CHUTES SUR CHUTES

Madame de Ribeaupin [ne se réveilla que plusieurs heures après le départ d*Adrienne. Elle sauta hors de son lit, se vêtit d'une robe de chambre et s'approcha d'une glace. Elle y vit son image et recula, saisie de surprise et d'effroi. Sa peau était couverte de plaques rouges et blanches et toute boursouflée. Les chairs remontaient autour de ses yeux qui semblaient plus petits r * plus enfoncés que de coutume sous l'arcade sourcilière. La douleur ou la débauche peuvent seules laisser de telles traces sur une figure humaine. — Que m'est-il donc arrivé ? se demanda madame de Ribeaupin. Elle se rappelait que la veille elle s'était rendue à Longchamps avec ses filles. Mais à partir de ce moment il y avait une lacune dans ses souvenirs, et la seule chose dont elle se souvint, c'est qu'au milieu de 17

f90 LES DAMES DE RIBEAUPIN la nuit elle s*était réveillée avec uq violent mal de tête et rendormie ensuite. Néanmoins, il ne lui était pas permis d'ignorer la maladie subite dont elle avait été frappée et qui l'avait mise en cet état. Elle aurait' voulu l'ignorer qu'il aurait suffi pour la lui rappeler des douleurs qu'elle ressentait encore en ce moment dans l'estomac. — C'est le vicomte de Rochebry qui m'a fait boire, se dit-elle. J'en ai trop pris. Elle eut honte. — A mon âge ! murmura-t-elle. Quel exemple pour mes filles l C'était la première fois qu'elle s'alarmait de la dangereuse influence que sa conduite pourrait avoir sur celle de ses filles. Mais cette inquiétude ne dura pas, et si son esprit conserva quelque dépit, ce fut en songeant qu'elle avait dû se couvrir de ridicule aux yeux des personnes témoins de son ivresse. Elle avait hâte de connaître ce qui s'était passé. Elle sonna. Mais au lieu de Jeanne, la femme de chambre, ce fut la cuisinière qui se présenta. — Ce n'est pas vous que j'ai appelée» dit madame de Ribeaupin, c'est Jeanne. — Mademoiselle Jeanne! Elle a quitté le service de madame la baronne. «-^ Quitté mon service I Depuis quand ? ^ — Depuis hier. «^ Sans me prévenir 1 sans se faire même régler ses gages? Qu'estrce que cela signifie?

LES DAMES DE RIBEAUPIN 191 — Je ne pourrais le dire à madame la baronne, maÎ9 mademoiselle Charlotte est, je crois, au courant... — Priez-la de venir me parler, La cuisinière regarda sa maîtresse avec autant de surprise que d'en]l)arras. Elle balbutia : — Madame la baronne ne sait donc pas?... — Quoi ? — Mademoiselle Charlotte n'est pas rentrée. Madame de Ribeaupin changea de couleur. Elle retint un cri prêt à sortir de sa bouche. Elle avait eu le temps, au milieu de son trouble, de comprendre qu'aux yeux de cette servante elle devait paraître ne pas ignorer l'absence de Charlotte. — C'est vrai? fit-elle avec une simplicité affectée. J'oubliais qu'elle est à la campagne. Mademoiselle Estelle ?.. . — Elle n'est pas rentrée non plus. Madame de Ribeaupin sentit ses jambes fléchir sous elle. Elle eut cependant encore la force de se contenir, et murmura : — Estelle aura accompagné sa sœur* Dites à mademoiselle Adrienne de venir me parler sur-le-champ. La cuisinière sortit. Madame de Ribeaupin se laissa aller, inerte et glacée, sur le bord de son lit, et elle éclata en sanglots ; mais c'était plus encore une explosion de colère qu'une explosion de douleur. Après tout, ce qui arrivait, c'était elle qui l'avait préparé. Elle devinait la cause de Tabsence de ses filles et ne pouvait en

S9« LES DAMES DE RIBEAUPIN accuser qu'elle-même. Mais ce qui l'affligeait et l'irritait, c'est que dans les événements de la veille il lui était impossible de ne pas voir la complicité de ses filles et de leurs amants. — Leurs amants I ce mot seul ne la faisait pas frémir. . .Onavait voulu s'amuser sanselle, l'éloigner afin d'être plus libres, et de Ik cette promenade à Longchamps dans la voiture du baron Drivonne, et cette ivresse dont elle accusait Rochebry d'être l'auteur. — J'ai perdu connaissance, pensait-elle, on m'a ramenée ici, on m'a couchée. Et ni Estelle ni Charlotte n'étaient auprès de moi I... C'est Adrienne!... Les ingrates!... Elle aurait prolongé sans doute ses lamentations, si la cuisinière ne fût soudainement revenue en disant : — Madame la baronne ignorait sans doute que mademoiselle Adrienne est sortie. — Elle aussi ! s'écria madame de Ribeaupin, qui cette fois ne put retenir son dépit et sa peine. — Ne la trouvant pas chez elle, je me suis informée à la loge. On l'a vue passer ce matin à six heures et demie. Tandis que la malheureuse mère accablée sous le poids de telles nouvelles, cherchait vainement à recouvrer un peu de sang-froid, la servante ajouta en lui tendant une lettre : — C'est pour madame la baronne. Elle prit la lettre et l'ouvrit machinalement. Elle y lut ce qui suit : < Ma sœur, soyez sans inquiétude sur le sort

LES DâMëS de RIBËAUPIN 293 d'Adrienne, Elle est eu moment auprès de moi. Elle sera ce soir dans la retraite que je lui ai choisie, où sa personne et son honneur seront également en sûreté. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les événements qui Tont obligée à quitter votre maison. Son innocence n'y était plus protégée et chaque jour l'exposait davantage. Elle a vu le péril et l'a fui. J'espère, ma sœur^ que vou^ n'obligerez pas Adrienne à revenir auprès de vous et que votre cœur garde encore assez de pudeur pour ne pas vouloir perdre votre troisième fille, comme vous avez perdu les deux atnées. Je gémis sur les désastres que vous attirez sur votre maison, et j'adresse au ciel des prières ferventes-, afin qu'il vous ramène dans la voie du devoir, la seule où vous trouverez le repos et le respect de vous-même : Votre frère, Mérille. » Madame de Ribeaupin lisait et relisait cette lettre. Lorsque ayant fini sa lecture, elle releva la tête,elle était seule; la servante s'était retirée. — Toujours des conseils! pensa-t-elle. Adrienne s'est réfugiée auprès de lui. Il ^ la protège contre moi. Il l'encourage dans sa résistance à mes volontés, et elle a dû lui raconter ce qui s'est passée ici hier et durant la nuit ! Je la punirai. Elle n'est pas encore majeure. J'ai le droit d'exiger qu'elle vive auprès de moi, dans ma maison. J'exigerai. Cette pensée lui fit oublier celles qui l'avaient précédée et qui étaient relatives aux sœurs d'Adrienne. Mais soudain la porte de sa chambre s'ouvrit violem

S94 LES DAMES DE RIBEAUPIN ment et EsteDe entra. Elle portait encore les vêtements de la veille. Ils étaient fripés, souillés de taches de vin. [La malheureuse fille avait les yeux hors de la tête, les cheveux en désordre. Sa mère s'élança vers elle pour lui adresser des reproches. Estelle ne lui en laissa pas le temps. — Rochebry m'attend en bas dans son coupé, dit— eUe. Je viens en toute hâte m'habiller pour aller à ma répétition qui a lieu à midi. — Me diras-tu du moins d'où tu arrives î — D'où j'arrive? Je viens de dîner avec Drivonne, Charlotte et Rochebry. — A onze heures du matin ? — Dame ! la fête s'est un peu prolongée, fit-elle avec un sourire. — Et Charlotte ? — Charlotte I mais je ne sais si tu la verras aujourd'hui. Elle ne viendra plus ici que pour nous faire des visites, puisqu'elle est installée dans le magnifique hôtel que lui offre le baron Drivonne. — Le baron Drivonne ! un hôtel ! Madame de Ribeaupin, stupéfiée par cette nouvelle, ne savait si elle devait se réjouir ou continuer à se montrer irritée. Estelle se rapprocha d'elle : — J'espère bien que tu ne vas pas gronder. Je crois que nous avons été un peu folles cette nuH, Mais que veux-tu, il fallait bien prouver que nous étions sensibles à la tendresse qu'on nous témoigne. Et puis, vraiment, tu ne saurais te plaindre. Me voilà,

 moi, en passe de devenir célèbre. Charlotte est déjà riche et elle songe à t'assurer une pension pour subvenir à tes besoins dans le cas où Dervaux aurait dé* voré tes ressources ! Madame de Ribeaupin s'apaisait peu h peu. Les griefs qu'elle avait encore sur le cœur se réduisaient à rien ; elle ne songeait plus à garder rancune à qui que ce fût des événements de la veille. — Je vous pardonne, mauvaise graine, dit-elle moitié riant, moitié pleurant. J'oublie tous les sujets de plainte que j'énumérais tout à Theure à part moi, puisqu'au milieu de vos plaisirs vous avez songé à votre mère et à procurer le repos et Taisance à ses vieux jours. Estelle, enchantée de la voir se résigner de si bonne grâce à laisser à ses filles toute liberté, Tembrassa et courut ensuite rejoindre Rochebry qui devait la conduire au théâtre. C'est ainsi que madame de Ribeaupin vit se modifier la physionomie de son existence. Elle préparait depuis longtemps, sans le vouloir peut-être, mais d'une main sûre, la dissolution de sa famille. Ses filles lui échappaient tout à coup et hier mère heureuse et flère, elle fut soudain sans enfants dans sa maison abandonnée. Sa douleur fut loin d'être égale à son infortune. Le déshonneur de ses deux filles aînées la touchait moins que son isolement. Elle était affectée surtout des procédés employés par celles-ci pour s'éloigner d'elle. Mais elle sut prendre aisément

 son parti de leur conduite, et ce qui l'aida à se consoler ce fut la pensée que, grâce à Charlotte, elle serait désormais à Tabri du besoin. Ayant goûté les charmes de la fortune au sortir d'une vie sinon misérable du moins précaire, elle redoutait le retour des jours difficiles. Charlotte se fit tout pardonner en promettant que les jours difficiles ne reviendraient pas. Le surlendemain de son installation dans l'hôtel que lui avait offert le baron Drivonne, celle-ci reçut la visite de sa mère. Madame de Ribeaupin trouva sa fille vêtue comme l'était Florence Bakson le jour où, étant avec la Benoit, elle avait vu la célèbre courtisane dans toute la splendeur de ses charmes. Charlotte n'était pas moins belle que Florence. En quelques jours, elle avait subi une métamorphose complète. Tous les côtés saillants de sa beauté, qu'étant jeune fille, soit ignorance, soit calcul, elle ne mettait pas en pleine lumière, s'étaient fortement accusés. Sa coiffure faisait valoir la richesse de sa chevelure, et l'éclatante blancheur de son teint était plus unie, plus reposée, plus veloutée. La femme avait éclipsé la vierge. De celle-ci, il ne restait rien, pas même le souvem'r de ce qu'elle avait été, souvenir disparu dans ce qu'elle était maintenant. Madame de Ribeaupin parcourut avec Charlotte toutes les salles de l'hôtel. Un luxe insolent et ruineux se voyait de toutes parts. L'industrie et l'art modernes avaient prodigué des merveilles pour faire à la déesse de ces lieux un cadre digne d'elle. — Je n'ai pas besoin de te demander si tu es

 heureuse , dit madame de Ribeaiqpiû à sa fille. — Je suis très-heureuse, répondit Charlotte d'une voix sombre qui semblait démentir Tassurance qu'elle donnait en ce moment* — Le baron s'est montré généreux ! — Très-généreux ! — ; Cette magnifique demeure le prouve assez. — Ce n'est encore rien. — Comment, rien? — Le jour où j'ai dtné ici pour la première fois, j*ai trouvé sous ma serviette un titre m'assurant quinze mille francs de rentes. Et je ne parle pas des bijoux qu'il m'a donnés et qui ne valent pas moins de quatre-vingt mille francs. — Mais il est donc bieâ riche ! pensa madame de Ribeaupin émervëUée par l'énumération de ces richesses. — Très-riche ! Ce que vous voyez le prouve, il me semble. — Mais alors, pourquoi ne t'a-t-il pas épousée ? Ce n'est pas, reprit vivement madame de Ribeaupin, que je veuille te faire un crime d'avoir cédé à ses désirs. La fortune fait tout excuser. Mais enfin tu n^étais pas indigne de porter son nom. A la question de sa mère. Charlotte avait pàh légèrement, comme si elle eût été frappée dans son orgueil de femme, et^ sans laisser à madame de Ribeaupin le temps de formuler sa pensée jusqu'au bout, elle répondit : IT.

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

298 LES DAMES DE RIBEAUPIN — Il ne m*a pas épousée parce quMl n'était pas libre de le faire. Mais il m'épousera. D'une part^ elle mentait ; d'autre part, elle trahissait un projet arrêté dans son esprit depuis qu'en se livrant au baron , elle avait vu que le don d'elle-même qu'elle lui faisait, loin de diminuer sa puissance, l'avait accrue. — Il n'a pas voulu m'offrir son nom alors que je lui offrais en échange la reconnaissance et le dévouement, se disait-elle, maintenant je le lui prendrai. •^ Oh I tu es une fille de tète et tu as de la volonté, objecta madame de Ribeaùpin. Si Estelle était comme toi je serais sans inquiétude. — Estelle ! elle se tirera bien d'affaire. Rodhebry ne peut pas l'enrichir, mais il fera d'elle une femme célèbre que toutes envieront et qui trouvera la ridiesse dans son talent. — Dieu t'entende, ma fille I Qu'est-ce que je veux, moi? votre bonheur. -— Et vous avez bien raison ! Notre bonheur, c'est le vôtre. — Oui, je sais que grâce à vous, si Dervaux me faisait perdre ma fortune, je ne manquerais de rien. — De rien, absolument ! ~ Logerais-je chez toi ? Tu pourrais bien me donner un petit coin. Je tiendrais ta nmson. -^ Jamais, ma mère, répondit vivement Charlotte. Je veux être seule ici, et, s'il y a lieu, je vous installerai dans un petit appartement où seront réunies les

 choses qui vous sont chères et où une cuisinière habile vous fera des bons petits dîners fins, tels que vous les aimez. Vous pourrez vivre-là, non avec Estelle, que sa position obligera à s'établir à part, mais avec Adrienne. — Adrienne ! ne parlons plus jamais de cette idiote ! Elle a fui la maison, sous prétexte qu'elle n'y trouvait que de mauvais exemples, pour aller rejoindre mon cher frère, son oncle et le tien. Je voulais d'abord l'obliger à revenir auprès de moi ; mais, tout bien réfléchi, je ne tiens pas à revoir cette demoiselle, dont les caprices gâtent ma vie et y jettent le trouble par les irritations qu'ils me causent. Qu'elle reste là oft elle est et me laisse la paix. On voit que madame de Ribeaupin était prompte à changer de résolution. Charlotte n*éieva contre les paroles de sa mère aucune objection. Elle se contenta de répondre : — Il n'y a aucun inconvénient à ce qu' Adrienne passe quelque temps auprès de notre oncle Mérille. Nous verrons plus tard. Elle prononça ces derniers mots comme une menace. C'est qu'elle ne voulait pas qu' Adrienne fût heureuse et devint une honnête femme, alors qu'elle*môme» cédant à son ambition et à ses instincts, avait roulé du premier coup dans les abîmes d'infamie où sombrent l'honneur et la chasteté. A quelques jours de là, Estelle, que sa mère ne voyait plus qu'à des intervaUes très-irréguliers, annonça qu'elle venait

 de louer un appartement dans la rue de Trévise. — Je vais donc rester seule dans celui-ci ! fit avec tristesse madame de Ribeaupin. — Dans celui-ci ou dans un autre, si vous pensez pouvoir en trouver un plus petit et .plus conforme à vos goûts. Mais nous vous verrons souvent. Dans la profession d'artiste, on ne saurait avoir trop de liberté, et c'est ce qui m'a décidée à me mettre chez moi. — Mais qui fera Ie.s frais de ton installation? — Rochebry, parbleu! Il a commandé les meubles à son tapissier, et si ma maison n'est pas aussi luxueuse que celle de Charlotte, elle sera plusjartistique. J'y recevrai mes camarades de théâtre, les auteurs qui écriront des rôles pour moi. Je vais être bien heureuse. Nous nous installerons le jour de la première représentation du Homard mélomane. — Ne pourrais-tu pas me loger chez toi ? fit madame de Ribeaupin renouvelant pour Estelle la question qu'elle avait adressée déjà à Charlotte. Un petit coin suffirait. Je veillerais sur ta maison. C'est impossible, maman, répondit Estelle. Tu serais gênée et moi aussi. Je rentrerai à minuit. Je souperai jusqu'à deux et trois heures du matin. On fera du bruit. Oui, nous devons donner plusieurs bals... Madame de Ribeaupin poussa un soupir et ce fut tout. Elle venait d'acquérir la conviction que les deux filles qu'elle avait aimées jusqu'à la faiblesse la plus répréhensible ne poursuivaient d'autre but que de se

 débarrasser d'elle. Involontairement, sa pensée la ramena vers Adrienne, et pour la première fois elle comprit que dans celle-là, dont elle s'était aliéné le cœur, elle aurait trouvé le dévouement et la tendresse; qu'en lui prodiguant autant d'amour qu'à ses sœurs, elle aurait eu la consolation d'être toujours aimée, et qu'en l'autorisant à épouser Gaston, elle se serait ménagé pour l'avenir toutes les joies qu'elle ne connaissait pas dans ce rôle de grand'mëre, doux et cher aux vieillards. Mais il était maintenant trop tard pour espérer de telles jouissances, et ses jours devaient s'écouler désormais dans la tristesse et l'abandon. EnGn arriva le jour de la première représentation du Homard mélomane. C'était au commencement du mois d'août. Fondant sur la pièce qu'il venait de monter les plus brillantes espérances, convaincu que malgré les chaleurs elle attirerait la foule dans son théâtre, Dorsay, le directeur des DrÔleries-ParisienneSy s'était décidé à faire ce qu'en langue de théâtre on appelle un spectacle d'été. Seulement, il comptait que le succès de celui-là ce prolongerait fort avant dans l'hiver. Donc, par une brûlante soirée, la petite salle des Drôleries-Parisiennes se trouva à peu près pleine. Tous ceux des habitués des premières représentations qui se trouvaient à Paris en ce moment s'étant donné rendez-vous, non pour voir la féerie qui devait être comme toutes les féeries passées, présentes et à venir, mais pour assister aux débuts de mademoiselle Estelle de Ribeaupin. Grâce à Dorsay, grâce surtout à Roche

 bry, les journaux avaient, ii Tavance, chanté sur tous Jes tons, les louanges de cette jeune personne. Hs avaient célébré sa beauté, son talent, ce qui ét^it lui rendre le pire des services si devant les spectateurs elle ne se montrait pas telle qu'on Pavait faite et pro ' mise. Est-il besoin d'ajouter que madame de Ribeaupin, Charlotte, Drivonne et Rochebry assistaient à la représentation, dont ils attendaient avec impatience le résultat? Le baron et le vicomte avaient, pour nous servir d'une expression énergique, bourré la salle de leurs amis. Le rideau se leva à huit heures, et la première entrée d*Estelle fut triomphante. Elle eut un succès avant d'avoir ouvert la bouche. Sa beauté charma les spectateurs. La légèreté de son costume ne les trouva pas insensibles. Jusqu'au troisième acte tout alla bien. C'est dans le troisième acte qu'elle devait se révéler. Elle y récitait une scène assez pathétique. Elle y chantait un rondeau. En un mot, si elle possédait quelque talent, quelque chose de plus que delà mémoire, c'est là qu'il lui était possible de le montrer. Elle attendait ce moment avec une sorte de terreur. Elle s'était tirée assez bien des scènes précédentes qui n'offraient aucune difficulté. Mais depuis cinq semaines, tout le monde lui disait : — Soignez votre troisième acte. Et elle sentait elle-même que le succès ou la chute était en cet endroit. Elle entra en scène tremblante et pâle en dépit du rouge dont elle avait couvert ses

 joues. Son costume d'un décolleté excessif la rendait encore plus craintive. Elle fut accueillie par un murmure que faisaient nattre du haut en bas du théâtre Texiguïté de ses jupes de tulle et l'audace de son déshabillé. Ce murmure la troubla. Elle ouvrit la bouche pour parler. — Plus haut 1 plus haut ! cria-t-on. Elle voyait comme dans un caùfchemar deux mille visages tournés vers elle. A droite et à gauche, cachés derrière les coulisses, Dorsay, Rochebry, les autres acteurs lui faisaient des signes pour Tencourager • Mais elle se troublait de plus en plus. Elle recommença, croyant parler plus haut que la première fois, en réalité parlant plus bas. — On n'entend rien ! reprirent les mêmes voix. — Passez au rondeau ! lui cria le chef d'orchestre, voulant la tirer d*un mauvais pas, sachant que, grâce aux efforts qu'il avait fait pendant un moiS; elle ne le chantait pas trop mal. Et, levant son bâton, il donna un signal sur lequel les musiciens attaquèrent l'ouverture du rondeau et couvrirent la voix des spectateurs. L'ouverture unie, le chef d'orchestre, s'adressant à demi-voix à Estelle, lui dit : ^ Allez. Mais, ô disgrâce nouvelle, au lieu de commencer sur la note qui venait de lui être donnée, elle prit la note à c6té. On raccompagnait en fa, elle chantait en ré. On devine l'effet. Le chef d'orchestre cria à ses musiciens :

 — Transposez ! Mais transposer à [H^mière vue n'était pas dans les moyens de tous. La cacophonie s'en accrut Estelle n'entendait rien. Elle chantait toujours, gesticulant, souriant, ainsi qu'on le loi avait appris, et croyait obtenir un très-grand succès. Sa désillusion fut cruelle. Elle eut à peine fini qu'une immense buée mêlée de sifQets se fit entendre. Les spectateurs, sans pitié pour cette créature à moitié nue, vociféraient, riaient, la menaçaient. On entendait des cris d'animaux. Les amis que Rochebry avait envoyés pour soutenir Estelle, furieux d'être si mal secondés dans leur mission par celle qu'ils étaient chargés d'applaudir, s'étaient retournés contre la pauvre fille. Elle était au milieu de la scène, ne comprenant rien à l'orage qu'elle avait déchaîné, attendant le silence pour placer la suite de son rôle. Soudain, elle vit un mur descendre devant ses yeux entre elle et le public, celui-ci disparaître. Elle se trouva seule en scène, Dorsay ayant cru devoir faire baisser le rideau, afin de donner à la foule irritée et égayée à la fois le temps de s'apaiser. Alors Estelle fut entourée, pressée. Des reproches pleuvaient sur elle de toutes parts. — Vous me ruinez, mademoiselle, disait Dorsay. — Grâce à vous, la pièce est perdue, ajoutait l'un des acteurs. — L'effet de ma musique est raté, reprenait le chef d'orchestre. Elle regar(|ait tous ces personnages l'un après l'autre

 d'un œil hébété, et ne comprit l'étendue du désastre, la grandeur de sa chute, que lorsque, ayant cherché Rochebry autour d'elle, elle put s'assurer qu'il avait disparu. — Ne m'aimerait-il plus ! se demanda-t-elle. ,v Elle songeait à l'appartement qu'elle avait récemment loué, au souper, qui y était^préparé ce soir-là et auquel tout le personnel du théâtre était invité. Soudain Dorsay s'approcha d'elle : — Mademoiselle, lui dit-il, vous ne pouvez conserver le rôle. Vous ne serez pas surprise que je vous le retire pour le confier à une de vos camarades à qui je l'avais fait apprendre et répéter à tout hasard. Elle continuera la pièce ce soir et la jouera désormais. Le régisseur va faire une annonce au public. — Me retirer le rôle ! s'écria Estelle. C'est impossible. Aux répétitions il fallait me dire que je le jouais mal. Vous m'avez dit le contraire. — C'était la vérité alors. Mais depuis... — Je ne le cède pas. Je recommencerai... — Mais le public ne voudra pas vous entendre. — Place au théâtre ! s'écria le régisseur qui, vêtu de noir et cravaté de blanc, allait annoncer au public qu'une autre artiste se préparait à paraître devant lui. — Mais c'est impossible ! reprit Estelle. Peut-être aurait-il fallu employer la force pour l'entrainer. Mais le baron Drivonne apparut tout à coup à côté d'elle, et lui offrant son bras qu'elle prit précipitamment :

 — Venez, ma chère Estelle, lui dit-il. Le coup est rude, mais il vous prouve que vous devez renoncer au théâtre. Vous n'avez pas la vocation comme nous 'avions cru. — Quoi ! pour un échec ! — Un échec qui vous rendrait désormais tout succès impossible. — Est-ce ravis de Rochebry ? demanda Estelle d'une voix mourante. — C'est son avis, répondit le baron Drîvonne, qui n'était venu chercher Estelle que pour obéir à Charlotte qpii avait eu pitié de sa sœur. La pauvre Estelle baissa la tête. — Pourquoi n'est-il pas là ? se dit-elle. Elle ne devait apprendre que le lendemain qu*au momentoùelle était sifflée par toute la salle, Rochebry se trouvait dans une baignoire avec Florence Bakson, et qu'humilié dans son orgueil, il s'était laissé enlever par son ancienne maîtresse, et lui avait promis de ne pas revoir Estelle. Le baron Drivonne et Charlotte ramenèrent celle-ci chez madame de Ribeaupin. n fallut la coucher en arrivant. Elle avait une fièvre ardente et sur son visage morne coulaient d'amères larmes.

CHAPITRE XIV DERNIER ACTE

* Trois jours après la première représentation du Homard mélomane, vers cinq heures de l'après-midi, madame de Ribeaupin était assise au chevet d'Estelle. La jeune fille doublement atteinte dans son amour par Tabandon de Rochebry, dans son orgueil par la chute éclatante que nous avons racontée, subissait les pre* miers symptômes de ce mal terrible qu'on nomme fièvre cérébrale. Les médecins ne s'étaient pas encore prononcés, et tous les efforts tendaient à conjurer cette redoutable maladie. Mais ces efforts paraissaient devoir être impuissants, car Estelle éprouvait une faiblesse telle qu'elle semblait toucher à la mort, et déjà le délire s'emparait de son cerveau. Madame de Ribeaupin ne voulut permettre à personne de lui prodiguer des soins. Charlotte avait proposé d'établir auprès de sa sœur une garde-malade.

 — C'est moi seule qui veillerai sur elle, avait dit madame de Ribeaupin Et, se réhabilitant en quelque sorte par Fardoiir qu'elle apportait à accomplir son devoir maternel, elle s'enferma dans la chambre d'Estelle, se jurant de ne la quitter qu'après l'avoir sauvée. Les épisodes des jours précédents avaient exercé sur madame de Ribaupin une influence aussi salutaire qu'inattendue. La fuite d'Adrienne, l'échec retentissant d'Estelle, le déshonneur de Charlotte, la conduite du baron Drivonne et de Rochebry, tout cela fut suffisant pour lui ouvrir les yeux et lui démontrer l'inanité et Tinfamie des espérances qu'elle avait fondées sur la beauté de ses filles. Jusqu'à ce jour, elle s'était crue une femme habile. Q lui était maintenant prouvé qu'dle avait été crédule jusqu'à la bêtise, jouée tout à la fois par ses filles, par leurs amants, par Dervaux, et que seule Adrienne n'avait pas manqué à ses devoirs et au respect qu'elle devait à sa mère. Elle avait eu foi dans le talent d'Estelle, dans la générosité de Charlotte, dans la noblesse de sentiments de Drivonne et de Rochebry. Elle possédait maintenant la conviction que la première était sans talent, la seconde sans cœur et les deux hommes qui les avaient séduites sans dignité. Charlotte surtout avait trompé toutes ses espérances. En devenant la maîtresse de Drivonne, elle était devenue dure» hautaine, insolente, et sa mère ne trouvait plus chez elle cette déférence qui est le premier et le plus vulgaire devoir des enfants envers leurs parents. Ainsi,

LES DAMES DE RlBEAUPiN 309 tout lui manquait à la fois^ et tout aussi, sa maison vide et Estelle étendue mourante devant elle, lui rappelait les malheurs sans nombre qui, avec la fortune, étaient entrés dans sa demeure. — Ah ! l'expropriation nous a été fatale, pensaitelle. Et, comparant les jours présents aux jours passés, elle était obligée de reconnaître que ceux-ci étaient préférables à ceux-là, et elle regrettait presque de n'y être plus. Cependant, tandis qu'elle veillait sur Estelle, la malade s'était assoupie. Madame de Ribeaupin, qui étudiait avec anxiété les progrès du mal, se leva et fit quelques pas dans la chambre. En quelques jours, elle avait beaucoup vieiUi. Malgré son âge, elle était jusqu'alors restée en possession de la santé qui est le charme des vieillards. Maintenant, aux rides de son visage, à ses traits décomposés, à son corps courbé , on devinait qu'elle avait reçu un de ces coups desquels on ne se relève pas. Un journal se trouvait sur un guéridon. Machinalement elle le prit, l'ouvrit et ses yeux tombèrent sur un article intitulé : Les débuts de mademoiselle Estelle de Ribeaupin au théâtre des DrôleriesParisiennes. Elle le lut avidement et lorsqu'elle eut fini, la feuille imprimée, à laquelle une intention malveillante avait seule pu ouvrir les portes de cette chambre, s'échappa de ses mains tremblantes. C'était un amas d'ironies cruelles, de critiques exagérées à l'adresse de sa fille.

310 LES DAMES DE RIBEAUPIN — Cest infâme ! murmura-t-elie. Elle ne songeait pas que l'artiste, en livrant noaseulement son talent et son nom, mais encore sa personne à la publicité, justifie à l'avance la plupart des attaques dont il est l'objet. Assurément, en blâmant Estelle, l'auteur de l'article avait dépassé la mesure, mais s'il l'avait dépassée dans le sens de l'éloge, qui donc aurait songé à s'en plaindre? Le journal gisait sur le sol. Madame deRibeaupin le ramassa avec l'intention de le faire disparaître, afin qu'il ne pût être mis sous les yeux d'Estelle, à laquelle il aurait fait le plus grand mal. Ses yeux s'attachèrent de nouveau à cet article sans pitié. Mais soudain elle pâlit et se laissa aller épuisée sur une chaise. C'est que, quelques lignes plus bas, sous cette rubrique : Déclarations de faillites, elle venait de lire ces mots : Dervaux^ marchand de nouveautés, ayant exercé le commerce, rue de la Chaussée-d'Antin, aujourd'hui sans domicile connUy et au dessous : Ribeaupin (baronne), ayant exercé le commerce en qualité d'associée de Dervaux 13, rue de Marignan. — C'est impossible, s'écria-t-elle, l'association a été rompue. Elle croyait s'être trompée. Elle relut. Son nom y était bien en toutes lettres* Alors elle fondit en larmesé — Ruinée! déshonorée! mon nom doublement compromis! Que faire? se disaît-elle. Qui me conseillera?

L£^ DAMES DE RIBEAUPIN 311 Consulter Drivonne, il n'y fallait pas songer. Depuis que Charlolte avait exaucé ses désirs, il ne, témoignait plus à madame de Ribeaupin qu'un dédain humiliant. Rochebry n'avait pas reparu. D'ailleurs, c'était un fou. Elle ne se [défiait pas moins de l'opinion de Charlotte qui n'avait plus aucun intérêt à donner un conseil sincère. Soudain un nom se présente à sa pensée, celui de Gaston Rivière. Le jeune avocat qui avait défendu devant le jury d'expropriation les intérêts de la famille de Ribeaupin, qui aimait Àdrienne, ne refuserait pas d*aider la mère de sa fiancée de ses conseils et de ses lumières. Elle se rappelait son adresse et lui écrivit sur-le-champ afin, de le prier de passer chez elle pour affaire urgente. Gaston se présenta dans la soirée. Pressé d'unir sa destinée à celle d' Adrienne, il avait saisi avec joie l'occasion qui s'offrait à lui de se rapprocher de madame de Ribeaupin. Il devinait de quoi il s'agissait, car le bruit de la mise en faillite de la maison du Diable-Boiteux et de Dervaux avait déjà circulé dans Paris.. Sans s'arrêter à faire aucune aucune allusion au passé, madame de Ribeaupin lui dit : — Je ne suis pas heureuse, monsieur, et j'ai cru que je pouvais compter sur votre dévouement. — Vous avez eu raison, madame, répondit Gaston, qui ne voulait plus se souvenir des mauvais procédés de madame de Ribeaupin. Alors elle lui exposa sa situation.

N 312 LES DAMES DE RIBEAUPIN — J*ai été Tassociée de H. Dervaux, dit-elle en finissant ; mais je ne la suis plus. 'Pourquoi donc sa faillite entraînerait-elle la mienne ? Ne suis-je pas déjà assez cruellement éprouvée ? Ce désastre me laisse absolument ndnée. — }i. Dervaux est en fuite depuis huit jours, madame, dit Gaston, et vous étiez seule à lUgnorer. Ses magasins sont fermés. Le coquin a réuni toutes les sommes dont il a pu disposer, y compris six cent mille francs qui lai avaient été comptés par la Ville pour l'indemniser du dommage que l'expropriation de ses magasins pouvait lui causer, et il s'est réfugié en Belgique à la veille d'une échéance formidable. Les créanciers lésés ont demandé au tribunal de commerce, qui l'a rendu, un jugement déclaratif de faillite. Le syndic désigné a pris aussitôt connaissance des livres. Il y a vu figurer votre nom comme associée de M. Dervaux à une époque où les affaires de ce dernier étaient déjà en désarroi, et c'est jusqu'à ce temps qu'il a fait remonter la faillite. C'est ainsi qu'il a pu obtenir du tribunal que vous seriez condamnée à partager le sort de Dervaux. — Mais c'est une injustice î s'écria madame de Ribeaupin, puisque lorsque je suis devenue l'associée de Dervaux, sa position était compromise, puisque, j'ai été trompée par lui, et que, sans avoir rien reçu, sans lui rien devoir, j'ai versé dans sa caisse plus de cent mille francs. — Ce sont là, madame, les considérations que je

 ferai valoir auprès du syndic d'abord, et ensuite auprès du tribunal, à qui nous demanderons de déclarer son jugement nul et non avenu en ce qui vous touche. — Ah ! monsieur, vous serez mon sauveur I s'écria madame de Ribeaupin. Je vqus ai peut-être méconnu, et néanmoins vous venez à mon aide quand tout le inonde m'abandonne ! — Vous êtes la mère de celle que j'aime, madame, répondit Gaston. Je vous dois le secours que je vous apporte. Mais, de votre côté, ne voudrez-vous pas donner votre consentement 7 — Mais je suis ruinée 1 — Je le sais, madame. — Et vous prendrez Adrienne sans dot ? — Je ne veux qu'elle. — £t vous savez ce qu'ont fait ses sœurs ? — Je le déplore. Mais elle ne peut en rien être atteinte par Tinconduite de ces demoiselles. — Je suis cruellement punie, dit madame de Ribeaupin« Charlotte m'abandonne, Estelle se meurt et Addenne... s^ Adrienne I consentez à notre mariage, et demain je vous la ramène douce et dévouée comme autrefois, prête à vous seconder dans les soins que vous donnez à Estelle. Madame de Ribeaupin n'eut pas le courage de ré* pondre. Mais elle tendit la main à Gaston, qui la prit et la serra avec un attendrissement mêlé de pitié. Il sortit ensuite afin de s'occuper des intérêts de madame 18

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

 de Bibeaupin, et de ramener Adrieime, ainsi qu'il te lui avait promis. Le même jour, dai}3 la soirée, tandis (jue loadame de Hibeaupio, brisée par la douleur que lui (^usaient les maux successif qui la frappaient, effrayée par la ruine, terrifiée par les progrès rapides et alarmants de la maladie d'Estelle, s'abandonnait aux larmes et aux regrets, elle regut une visite h laquelle elle s'était loin de s'attendre ; celle de son frère, l'abbé Mérille. Prévenu par Gaston de ce qui se passait dans la maison de sa sœur, poussé par son inépuisable charité, le digne prêtre, oubliant tous ses griefs, s'était empressé d'accourir les lèvres pleines de paroles consolantes. Loin d'adresser des reproches à sa sœur, il lui prodigua l'affection la plus tendre, la plus dévouée, et lui annonça que le lendemain Adrienne; accompagnée par Guillaume Hondet, rentrerait à Paris et reviendrait prendre sa place auprès de sa mère, afin de la seconder dans les soias que nécessitait Estelle, Madame de Ribeaupin, qui ne se dissimulait plus qu'elle avait été injuste et cruelle envers son frère, ne put; en le voyant accourir auprès d'eUe, retenir son étonnement. — J'ai tout oublié, ma sœur, pour ne me souvenir que de vos peines, répondit-il. Je vous avais annoncé que Dieu frapperait un grand coup parmi votre feiaille pour vous rappeler vos devoirs. Sa main s'est appesantie sur vous. Résignez-vous, et nfi voyeZjt dans la

LES DAMES M RlËUSAuPtN âlS douleur qui vous déchire l'âme, (pie Texplatlôn qui tous est imposée Ici-bas. En entendant ce langage dont elle était depuis longtemps déshabituée, madame de Ribeaupin tressaillit. Mais son Coeur était en ce moment livré à Tépouvante plus encore qu'il notait prêt pour ces conseils dont elle ne pouvait comprendre toute la vérité. L*abbé Mérîlle devina bien que ce langage n'était toléré par madame de Ribeaupln que parce qu'elle avait peur. Q jugea que l*heure n*était pas encore venue de travailler k la transformation de cette femme dont là légèreté, l'imprudence avaient causé toutes les câtas'trophes qu^elle subissait, et il attendit du temps une occasion meilleure' pour entreprendre une conversion qu'il avait doublement k cœur de conduire à bonne fin. L*état d'Estelle s*aggravant de plus en plus, 11 ne voulut pas quitter sa sœur et la laisser seule durant cette nuit. Il reçut les médecins qui Se présentèrent vers minuit. Il apprit par eux qu'une crise était imminente et que si Estelle y échappait, elle serait sauvée. Mais ils n'osaient se prononcer dans un sens ou dans un autre sur le résultat de cette crise redoutable. Le lendemain, Adrienne arriva de bonne heure accompagnée par Guillaume Rondet. Elle n'avait pas vu Gaston, mais elle savait par une lettre de son oncle que madame de Ribeaupln consentait à son mariage. La maladie d'Estelle, la douleur de sa mère troublèrent seules le pur bonheur qu'elle aurait goûté ce jour-là.

S16 LES DAMES DE RIBEAUPIN Elle s'installa au chevet de sa sœur et madame de Ribeaupin fut de la sorte soulagée. Mais les soins dont Estelle était l'objet devaient rester infhictaeux. La crise que les médecins avaient prédite éclata terrible et presque foudroyante^Depuis trois jours, la malade n'avait pu prendre aucune nourriture. Sa faiblesse était extrême et durant les courts sommeils qui venaient fermer ses yeux des paroles sans suite et sans signification s'échappèrent de ses lèvres. Ce délire s'accrut et devint de la furie. 11 fallait se mettre à quatre pour la tenir. Elle appelait Rochebry , Charlotte; elle parlait de la pièce dans laquelle elle avait débuté et récitait des vers du Songe d*Athalie. Ce fut pendant un de ces transports effrayants qu'elle mourut. La veille de sa mort, l'abbé Mérille, profitant d'un moment où elle était paisible, lui avait administré les derniers sacrements. Au moment où elle venait de rendre le dernier soupir, Charlotte apparut ; mais en voyant autour de sa mère, essayant de calmer sa douleur, Adrienne, Gaston, Guillaume Rondet et l'abbé Mérille, elle ne fit que traverser la chambre, comme si elle n'eût pu supporter leur présence. Deux mois plus tard, Adrienne et Gaston se marièrent. La cérémonie eut lieu dan3 la petite chapelle des Carmélites et fut célébrée par l'oncle Mérille. Quelques-uns des amis de Gaston et Guillaume Rondet furent les seuls témoins de ce mariage, auquel madame de Ribeaupin, considérablement affaiblie par

LES IVAMES DE RIBËÂUPIN 317 les émotions qu'elle venait de subir, ne put assister, et auquel Charlotte n'avait pas été conviée. Le même jour les nouveaux époux partaient pour la ferme de Villiers-les-Pommes. Avant de quitter Paris, Gaston était parvenu, à force de démarches, malgré les efforts de la]Benott, créancière principale de Dervaux et ennemie intime de madame de Ribeaupin, à faire annuler le jugement qui déclarait celle-ci en faillite. Mais en la sauvant de ce péril extrême, il ne put lui rendre la fortune qu'elle avait perdue, car les créanciers de Dervaux ne touchaient pas le dixième des sommes qui leur étaient dues, ce qui réduisit sa part à dix mille francs. L'ancien propriétaire de la maison du Diable Boiteux passa de Belgique en Hollande, et depuis Ton n'entendit plus parler de lui. Installés pour trois mois à la ferme de Rondet, le premier soin de Gaston et d'Adrienne fut d'écrire à madame de Ribeaupin, afin de la décider à venir au^* près d'eux. Ils espéraient que l'air pur des champs la remettrait complètement. Mais cette lettre ne la trouva pas à Paris. Au lendemain du mariage d'Adrienne, Charlotte, furieuse de n'y avoir pas assisté, et obéissant à des sentiments incompréhensibles, était venue chercher sa mère et l'avait emmenée avec elle dans une magnifique propriété, aux environs de Paris, qu'elle tenait de la générosité du baron Drivonne sur lequel elle prenait une influence chaque jour plus grande. Mais cet accès de piété, ou de générosité, ou d'orgueil dura peu. Lassée d'avoir à subir la société 18.

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

SIS LES OAMBS DB RIBBAUPIN de cette femme âgée, dont te préseûce glaçait tous ses plaisirs, elle la relégua dans im pavillon âldgné du cbAteau qu'elle habitait elle-même. C'est de là que madame de Ribeaupin, ayant séduit la femme spéciale^ ment attachée à son service» partit un matin pour rejoindre Âdrienne. Le jeune ménage, dont le bonheur était sans trouble, la reçut avec joie. Orftce à ses enfants, grftce à son frère qui venait fréquemment à la ferme, grâce à Guil^ laume Rondet lui**méme, elle connut enfin les vraies joies de la famille, et ses derniers jours y puisèrent l'oubli, le repos et aussi le repentir. Elle mourut dans le courant de la même année. Gaston fit connaître la nouvelle de sa mort à Charlotte et ne reçut aucune réponse. La Ribeaupin, comme on l'appelait déjà, venait de partir pour Nice où elle comptait passer l'hiver. Dix ans se sont écoulés depuis l'époque qui vit les événements que nous avons racontés dans les pages qui précèdent. Durant cette période, divers événements se sont accomplis qui sont comme le couronnement de cette histoire. ^ Gaston et Adrienne ont trois enfants. L'avôcata obtenu au barreau de Paris des succès qui l'ont enrl* CM et qui lui permettent d*élever honorablement sa famille. 11 a d'ailleurs en perspective pour elle l'héritage de Guillaume Rondet, chez qui les Rivière passent trois mois tous les ans et qui leur témoigne une ten*dresse toute paternelle. Charlotte s'est enrichie. Mais elle a ruiné, OQ peu

LES PANES DE RIBBAUPIN 319 c'en faut, le baron Drivonne, et lorsque, ne possédant plus ni argent ni santé, le malheureux a YU do^ vantjlui i'ouvrir Je gouffre de la misère, elle l'a contraint à lui donner son nom. Si vous vgule« voir le brillant baron Drivonne et savoir oe qu'il est devenu, aile? en hiveri vers une heure, dans le jardin des Tuileries, et si passe , se réohauf** faut au soleil, un grand vieillard maigri, à l'œil éteint, aux membres paralysés, étendu dans une chaise roulante que traine un laquaia en livrée, ditesvous : — C'est lui. Pendant que son mari traîne cette existence, à la^ quelle la mort serait préférable, Charlotte, entourée d'adorateurs qui ont oublié son passé ou qui ne s'en souviennent que trop, se promène à Paris, à Bade, à Spa, cherchant à justifier par l'excentricité de son caractère et de ses allures, par l'éclat de son luxe, les aventures galantes qu'elle eut autrefois, et qu'elle donne aujourd'hui à ceux à qui elle ne peut les cacher conmie le résultat d'une imagination trop vive et d'un cœur trop chaud. Elle est baronne, elle est riche, elle est belle. Quelle est donc la peine qui trouble sa vie? C'est que les femmes du monde ne veulent pas la recevoir. Les salons honorables de Paris restent fermés devant elle. Elle feint de braver l'opinion publique, mais elle éprouve une douleur très-vive en se voyant mise ainsi au ban des braves gens. Elle n'a jamais cherché à revoir Adrienne, à qui d'ailleurs son mari a

320 LES DAMES DE RIBEAUPIN déclaré qu'elle devait se considérer coinme n'ayant plus de sœur. Nous n'avons rien à dire du brillant vicomte de Rochebry : cocodès il était, cocodès il est resté. Quant à l'abbé Hérille, il est toujours Taumônier des Carmélites. Seulement, le couvent, situé dans le faubourg Saint-Jacques, a été rasé pour cause d'utilité publique, et sur son emplacement passe un grand boulevard. Mais si le couvent a changé, Tabbé MériUe est resté toujours le même, à savoir une àme naïve et tendre, un cœur d enfant, sincère et enthousiaste, prompt à secourir les malheureux, en un mot, un prêtre selon l'Évangile. FIN Clichy. — Imp. M. Loigûon, P. Dupont et Oie, r. du Bac-

The text on this page is estimated to be only 1.20% accurate

/ /'" f n ^

The text on this page is estimated to be only 14.76% accurate

\ THE NEW YORK PUB^ REFERENCE DEP. * ThU book ts iinder no oirou taken from tli'e Bu V X . . Il

The text on this page is estimated to be only 6.75% accurate

RT- -'Mn.'i î M))i,, t u ■U i